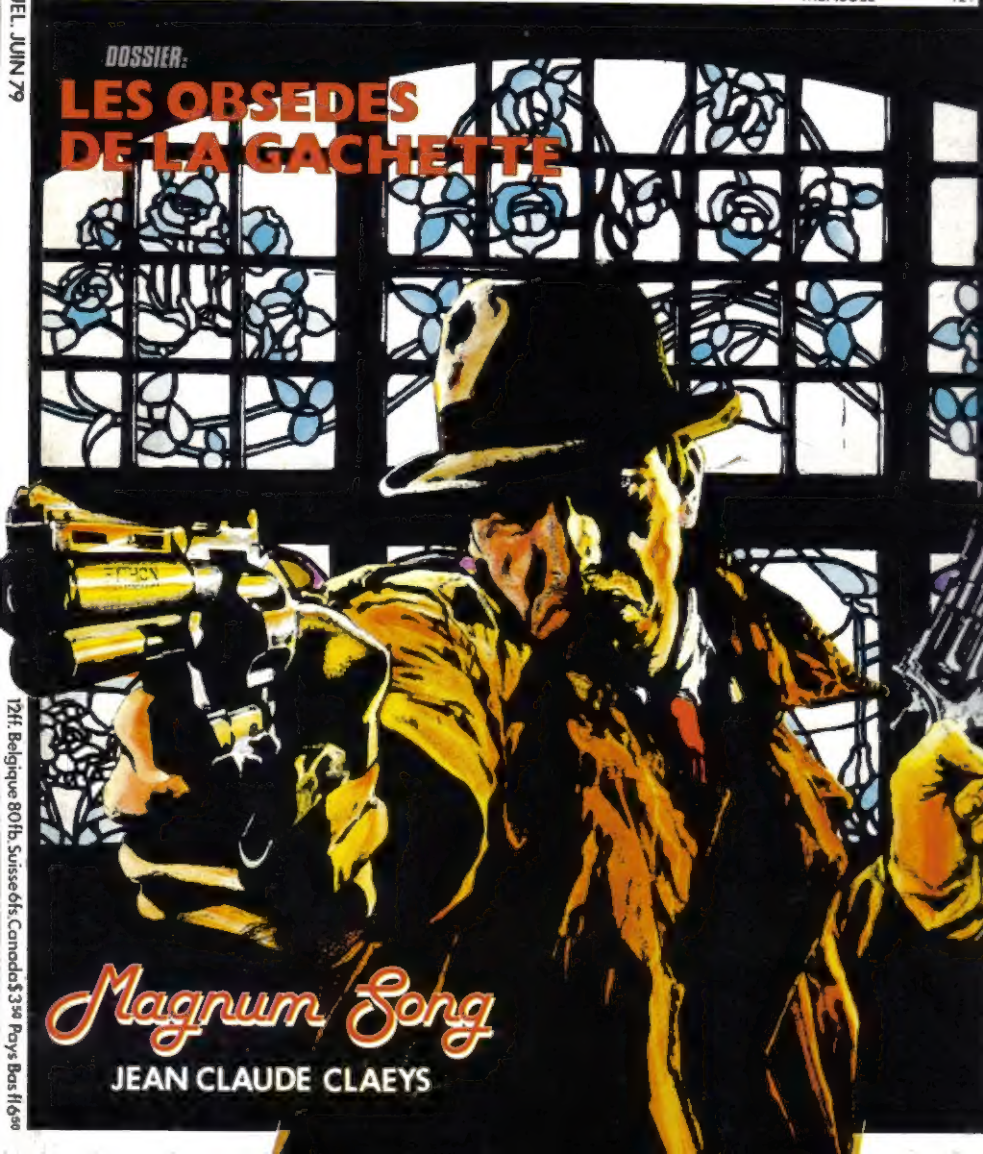
(A SUIVRE) 17

MENSUEL 12f

DOSSIER:

LES OBSEDES DE LA GACHETTE



Magnum Song

JEAN CLAUDE CLAEYS

(A SUIVRE) 17 MENSUEL JUIN 79

12ff. Belgique 80fb. Suisse 6fs. Canada $3.50 Pays Bas fl 6.50

La violence a changé. Le polar aussi.

Laissez tomber les vieux polars.
Il faut lire Engrenage, des bouquins en prise directe sur aujourd'hui.

Chaque volume : **10 F**

Premiers titres parus :
- La mariée rouge.
- Rapt.
- Zizanie dans le métro.
- Pas ce soir chérie.

ENGRENAGE ***L'autre face du temps présent.***

SOMMAIRE

(A SUIVRE)

Mensuel
Nº 17 - JUIN 1979

Casterman 1979

Directeur de la Publication :
Louis GERARD
Directeur : Etienne POLLET
Directeur Délégué :
Didier PLATTEAU
Comité de Direction :
Etienne POLLET,
Didier PLATTEAU,
Louis GERARD,
Jean-Paul MOUGIN

Rédaction :
39, rue Madame - 75006 PARIS
Tél. : 544.59.32
Rédacteur en Chef :
Jean-Paul MOUGIN
Secrétaire de rédaction :
Anne POROT
Conception graphique :
Etienne ROBIAL
Maquette : Bernard CICCOLINI

Gestion/Diffusion
Siège social :
66, rue Bonaparte - 75006 PARIS
Tél. : 325.20.05
Télex : EDICAST 200 001 F
Service de Presse :
Joëlle FAURE
Service Commercial :
Christophe VEYRIN-FORRER
Service des Ventes :
SOC - Michel IATCA,
24, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 523.25.60 +

Régie Publicitaire : PUBLICAT
17, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 261.51.26
Chef de Publicité :
Bernard MARGERIE
Diffusion France : N.M.P.P.
Diffusion Belgique :
CASTERMAN S.A.
28, rue des Sœurs Noires
7500 TOURNAI
Tél. : (069) 22.41.41
Télex : CASEDI 57328
Diffusion Canada :
St LOUP Inc.
1073 Ouest-ave laurier
OUTREMONT. H2V 2L2
Tél. : (514) 277-9880
Diffusion Pays-Bas :
Atlantis Staak 18 Rotterdam

Nº commission paritaire :
61 422

I S S N : 0180 - 3840
Dépôt Légal : 2e Trimestre 1979
Imprimé en Belgique par
CASTERMAN S.A. TOURNAI

En dépit du soin qu'elle prend des manuscrits et dessins non sollicités, la rédaction décline toute responsabilité en cas de perte ou dommages. Ces textes ou originaux ne sont pas obligatoirement renvoyés.

5 COMES : SILENCE
Chapitre 5 : L'initiation

21 LES BANDES DESSINEES DE ALAIN RESNAIS
Du 7e art au 9e art

23 F'MURR : JEHANNE D'ARQUE

27 LE DOSSIER (A SUIVRE) :
LES OBSEDES DE LA GACHETTE

Les protagonistes de *Magnum song* continuent à s'entretuer à coups de Python et autres gros calibres... Ce qui n'est pour ces professionnels de la gâchette qu'un simple instrument de travail, est pour d'autres l'objet d'une véritable passion. La passion des armes : un innocent penchant pour « les mécaniques de haute précision »? une fascination morbide pour « les machines à tuer »? ou tout simplement « un sport de détente »?

Coordonné par Alain Dugrand
avec : Jean-Michel Caradec'h,
Jacques Elbaz, Sylvia Fels,
François-Noël Bernardi, A.D.G,
Jean-Claude Claeys, Michel Deligne.

34 DUVEAUX : UNE JOURNEE ORDINAIRE

36 ET IL LANÇA L'ASTRA DANS LES ROSES...
Une nouvelle inédite de Pierre Guzzo

39 CLAEYS : MAGNUM SONG
Chapitre 2 : Last tango in paradise

51 FRANC A LA UNE

On a trop vite assimilé Franc à ses personnages, esthètes et décadents... Mais le véritable Régis Franc est tout autre. Un « Franc à la une » pour passer du mythe à la réalité.

62 SOKAL : MARCEL BOUDARD,
22, RUE DE PARADIS...

Pour ceux qui ne parvenaient pas à y croire : eh oui! Canardo est bien mort, définitivement mort! La preuve, Benoît Sokal nous revient... mais avec un nouveau personnage : Marcel Boudard, ou les aventures tendres-amères d'un gosse des rues.

67 ROSNY AINE, DE LA PREHISTOIRE
A L'ANTICIPATION
par François Rivière

68 ROSNY AINE : LES XIPEHUZ

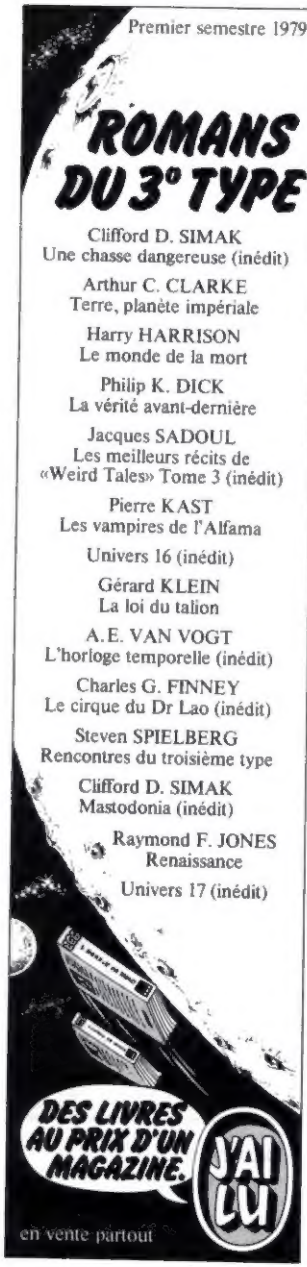
71 VAIENTE-BOROTTO : EN ATTENDANT

77 LES PAGES D'HUMOUR DE DELPORTE
ET FRANQUIN :
PENDANT CE TEMPS A LANDERNEAU
avec les habitués : Binet, De Smet,
Hausman, Cabu, Lejeune, Goossens;
et les autres : Barbe, Claveloux, Loup.

85 MUNOZ ET SAMPAYO : LE BAR A JOE
Pepe l'architecte (2e partie)

Un émigré sud-américain peut-il survivre dans la jungle newyorkaise? Dans ce numéro s'achève l'histoire de Pepe. Mais dès le nº 21 de (*A Suivre*), Munoz et Sampayo évoqueront un autre habitué du bar de Joé. Une nouvelle en B.D. de 20 pages...

99 L'ACTUALITE (A SUIVRE)



COURRIER

PERMETTEZ-MOI d'apporter une modeste et fort retardataire contribution à votre dossier sur les savants fous.

J'appris de source généralement bien informée qu'Einstein, sur ses vieux jours, participa en tant qu'acteur à des petits films comiques, ayant notamment pour thème les savants fous. L'affaire fut soigneusement étouffée, car cela ne ferait pas sérieux dans sa biographie.

Dans l'un, il inventait une drogue d'amour universel et se jetait dans les bras de son assistant après l'avoir expérimentée. Dans un autre, il sautait sur une échasse-pogo. Si vous me croyez pas, allez consulter la cinémathèque internationale à Geneviève (Suisse inférieure). Si vous ne savez pas ce que c'est qu'une échasse-pogo, revoyez vos vieilles BD-USA. Et ça me fait la transition pour parler de W.D. (Walt Disney). Dans sa première période des Mickeys, les savants fous abondent. Géo Trouvetout n'en était qu'un avatar tardif. Bien sûr que Donald est un fumier, je le savais avant d'avoir lu le bouquin (c'est d'ailleurs pour ça que je l'ai pas lu). Tant pis pour tous les pauvres cons qui ont cru en lui. Mais j'affirme hautement que W.D. était un génie de la BD comme il était un génie du dessin animé, d'abord c'est pas de la faute des gens qui ouvrent des portes s'il y en a qui les ferment derrière eux, et que celui qui est sûr de n'être jamais récupéré lui lance la première pierre, et si vous vous torchez avec les premiers Mickeys, c'est que vous les avez jamais lus. A propos de récupération, regardez ce qui arrive à ce pauvre Schulz. Même les ceusses qui font *déjà* dans la récupération. (Régis Franc, Lauzier, pour ne pas les nommer) ne sont pas sûrs de ne pas être récupérés un jour.

C'était «les lecteurs fous parlent aux autres»

Geneviève BEGOT
Palaiseau

P.S. Je constate avec plaisir que le petit Silence fait des progrès en orthographe, ce qui laisse bien augurer de sa future intégration sociale, malgré ses mauvaises fréquentations.

Depuis plus d'un an que (A suivre) existe, vous obtenez un succès considérable... Tant mieux ! Mais pas la peine de vous faire des éloges, d'autres lecteurs s'en chargent... Je veux simplement vous dire que la BD ce n'est pas seulement les auteurs consacrés qui la font. Combien d'anonymes, d'inconnus y a-t-il en France ? Je pense qu'aider la «petite BD», c'est aussi vous aider, vous les virtuoses du pinceau et de la plume. Avez-vous les moyens de susciter la création ? Mais oui, bien sûr...

CHEVALIER
Meaux

La preuve, nous reproduisons ici le «strip» joint à la lettre !

SILENCE

DIDIER COMES

CHAPITRE 5 : L'INITIATION

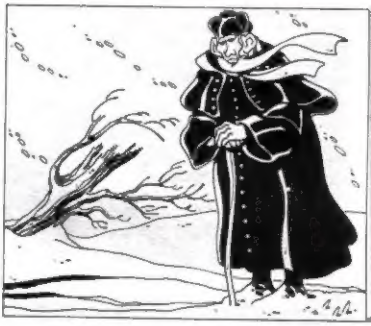
En mai 1940, Georgio, le tzigane, est devenu l'amant de Violante, une jeune et belle villageoise de Beausonge, dans les Ardennes. De retour du front, Abel Mauvy, le fiancé de Violante, surprend les deux amants. Il tue Georgio et épouse Violante déjà enceinte de Georgio. Violante mourra durant l'accouchement et Abel gardera l'enfant muet. On l'appellera Silence. Mais Georgio avait une compagne, Sara. Tout le village se ligue contre elle : accusée d'avoir jeté un sort à Violante, Sara, devenue pour tous " la sorcière ", est condamnée à avoir les yeux brûlés. Elle ne pense plus désormais qu'à se venger des habitants de Beausonge, en se servant de Silence. Mais son pire ennemi reste "la Mouche", qui voit en elle une dangereuse rivale. Les deux sorciers s'affrontent à coups de maléfices. Victime d'un sort jeté par Sara, " la Mouche " finit par se pendre.

,,, MOÏ JAÏME PA LÏVER ,,, Y FÉ FROÏ É JE DOÏ TOUJOUR ALLÉ CHERCHÉ DU CHARBÔ!
HOU! HOU! L'ÏDÏOT! HOU! HOU! SILENCE L'ÏDÏOT QUÏ TOMBE DÈS QU'ON LUÏ LANCE UNE BOULE DE NEIGE!
MOÏ JAÏMERÉ BÏEN JOUÉ AVEC EU ,,, MAÏ POURQUOÏ QUÏ MÉTE TOUJOUR DE PIÈRE DAN LÉ BOUL DE NEIGE?
É MÏNTENAN LE CHARBÔ É TOMBÉ DU SAU! ,,, LE MAÎTE VA ENCOR MÉ FRAPÉ!

ET ALORS ?... TU RÊVES ? CE N'EST PAS EN LA REGARDANT TOMBER QUE TU DÉGAGERAS LE CHEMIN !
DÉPÊCHE TOI HEIN !... JE DOIS ALLER À L'ENTERREMENT DE LA MOUCHE AH ! IL A BIEN CHOISI SON JOUR CELUI-LÀ !
CÉ DRÔL ... CÉ LA PREMIÈR FOI QUE JE ME RAPEL QUÉQUE CHOSE DE QUAN JÉTAÏ PETIT !
PEUTÊTE QUE CÉ A CÔSE QUE JE VA CHÉ LA SORCIÈRE ? JIRA CE SOIR É ALOR JE ME RAPELERA PEUTÊTE ÔTRE CHOSE !
ÎL È BIÈN NERVIEU LE MAÎTE DEPUI QUE LA MOUCHE SA PENDU ... É QUOI QUE CÉ LE TROU QUIL A DAN LA FIGUR ? ...
JALOPERIE DE TEMPS ! AVEC CETTE MALDÎTE NEÎGE, IMPOSSIBLE D'ALLER VITE !
AH ! ÎL M'A LAÏSSÉ DANS DE BEAUX DRAPS ! ... QUEL CRÉTIN CE LA MOUCHE ! ... MAÏS ENFIN, TOUTES CES ARAÎGNÉES ... C'ÉTAÎT PAS NORMAL ÇA !
HOU ! HOU ! ... SILENCE ! ... HOU ! HOU SILENCE L'IDIOT !
HÎHÎHÎ ! J'EN A DE LA CHANCE ! CE TOUJOUR LA MÊME CHOSE ... LE ENFAN ÎL VEULE TOUS JOUÉ AVEC MOI !

ET ALLEZ ! PAF ! AU TROU LA MOUCHE ! SOMBRE IMBÉCILE TU N'AS MÊME PAS DROIT À LA TERRE CONSACRÉE... TU AS VÉCU COMME UN CHIEN... TU ES ENTERRÉ COMME TEL !

À SAVOIR, SI COMME POUR TON PÈRE, LE DIABLE EST VENU CHERCHER TON CORPS ?... ET, SI... TIENS ! IL S'EST INVITÉ LE VIEUX CORBEAU BAVEUX !... QUI EST-CE QU'IL FOUT LÀ ?



ALORS, MONSIEUR LE CURÉ !... ON EST VENU VOIR ENTERRER SON VIEIL ENNEMI ?...

HA ! BONJOUR ABEL... ENNEMI !... ENNEMI !... N'EXAGÉRONS RIEN, C'EST VRAI. LA MOUCHE N'ÉTAIT UN FAMEUX MÉCRÉANT ! MAIS UN SERVITEUR DE DIEU N'A D'ENNEMI QUE LE DIABLE ET NON LES HOMMES !

ET LES SORCIÈRES ?... VOUS NE CROYEZ PAS AUX SORCIÈRES MONSIEUR LE CURÉ ?

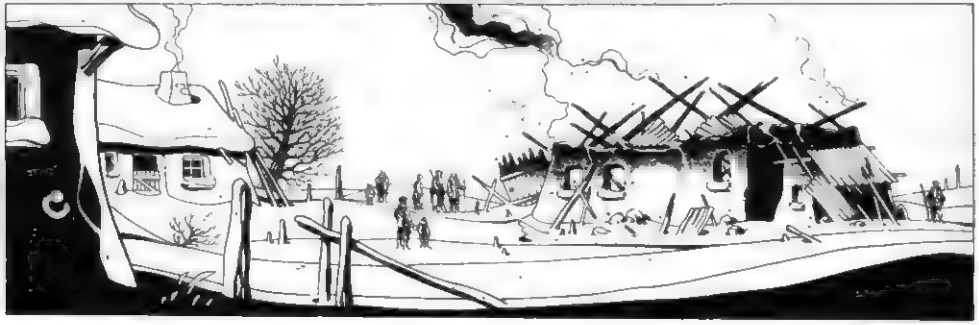
MMMH... HÉ ! HÉ ! LES SORCIÈRES ! NON, JE N'Y CROIS PAS !... TOUS DES CHARLATANS !... ILS EXPLOITENT LA CRÉDULITÉ DES IMBÉCILES ! NON ! JE N'Y CROIS PAS ! HÉ ! HÉ !

REGARDE... IL Y A LÀ UNE BELLE BROCHETTE DE CES FUMISTES ! NOTAMMENT LE VIEUX NOÉ CRÈVECŒUR : CELUI AVEC SON GRAND CHAPEAU ! ... UN "MAÎTRE" COMME "ILS" DISENT ... HÉ ! HÉ ! TOUS DES CHARLATANS AUX PRÉTENDUS POUVOIRS...
TOUS !
... MAIS ENFIN ! ... CERTAINS Y CROIENT ... LES CRAIGNENT ! ... ILS ONT PEUR !
FOUTAISES QUE TOUT CELA ! QU'ILS PRIENT ! ... QU'ILS PRIENT ! RIEN NE VAUT LA PRIÈRE ! ... ELLE PROTÈGE DE TOUT !
DE TOUT !
... LA PRIÈRE ! ... COMPLÈTEMENT GÂTEUX LE CORBEAU AUX GRANDES OREILLES !
DE TOUT ! DE TOUT ! DE TOUT !
ÇA ALORS ! ... DES CROIX ! ... DES CROIX TRACÉES DANS LA NEIGE ! ... LE VIEUX FILOU ! ... GÂTEUX PEUT-ÊTRE MAIS PRUDENT !
MONSIEUR CRÈVECŒUR ! ... JE M'APPELLE ABEL MAUVY ET J'AI ... HEU ! ... DES SOUCIS, C'ÉTAIT LA MOUCHE QUI ... DISONS QUI S'EN OCCUPAIT. MAINTENANT QU'IL EST MORT ... NE POURRIEZ VOUS ? ...
NON MONSIEUR MAUVY ! ... JE REGRETTE, MAIS CE QUI A CAUSÉ LA MORT DE LA MOUCHE EST TROP FORT ! ... TROP DANGEREUX ! ... VOUS NE TROUVEREZ PERSONNE QUI ACCEPTERA DE REMPLACER LA MOUCHE ! ...
PERSONNE !

NOM DE DIEU DE NOM DE DIEU !... BANDE DE FUMIERS !... QU'EST-CE QUE JE VAIS FAIRE MAINTENANT ?
LA NUIT VENUE...

BONSOÏR SILENCE!
...É... MÊ... ELLE È CHANGÉ LA SORCIÈRE. ELLE È... AU... BELLE QUAVANU
JE SUIS HEUREUSE QUE TU SOIS LÀ. JE T'ESPÉRAIS TELLEMENT QU'IL N'ÉTAIT PAS POSSIBLE QUE TU NE VIENNES PAS!
QUEL È BELLE!
VIENS, ASSIEDS-TOI, JE T'AI PRÉPARÉ DU GÂTEAU. JE SAIS QUE TU AIMES ÇA!
CETTE NUIT, JE VAIS ESSAYER DE T'APPRENDRE CERTAINS DE MES SECRETS... IL EST TEMPS!
ALORS COMMENÇA POUR SILENCE L'INITIATION AUX ARCANES DE LA MAGIE OPÉRATIVE... INITIATION QUI ALLAIT SE PROLONGER BIEN DES NUITS. ET AVOIR DE NOMBREUSES CONSÉQUENCES POUR BEAUSONGE!

Liebt einst



HÉ ! BEN , IL N'EN RESTE PAS GRAND CHOSE DE LA GRANGE DU GROS FERNAND !...

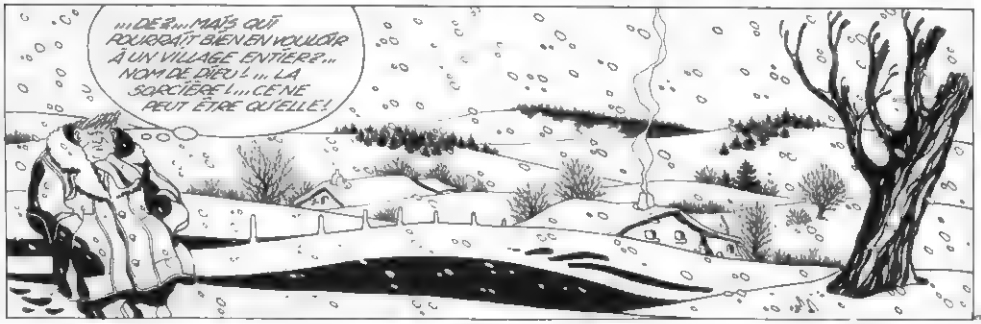
BIZARRE CET INCENDIE EN PLEINE NUIT !... IMPRUDENCE ? MALVEILLANCE ? PEUT-ÊTRE... FERNAND N'A PAS D'ENNEMI !... ALORS ?... IL EST VRAI QUE DEPUIS QUELQUES SEMAINES IL S'EN PASSE DES CHOSES ÉTRANGES À BEAUSONGE !...

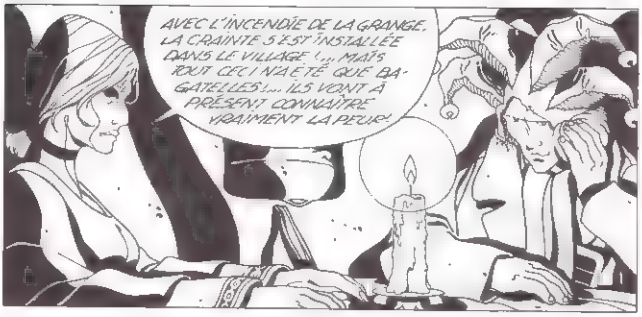
DES GENS TOMBENT MALADES. DES VACHES TARISSENT. D'AUTRES CRÈVENT SANS QUE L'ON CONNAISSE LES CAUSES DE CES MALADIES !... SANS PARLER DE CEUX QUI ONT VU DES CHOSES EFFRAYANTES LA NUIT !

DÉCIDÉMENT, CE N'EST PAS TRÈS CATHOLIQUE TOUT ÇA !... ON PARLE DE SORCELLERIE, DE MAUVAIS SORTS !... LES GENS COMMENCENT À AVOIR PEUR... CHACUN ATTEND SA PART DE MALHEUR !...

PERSONNE NE SEMBLE À L'ABRI !... DEMAIN, CE SERA PEUT-ÊTRE MON TOUR !?

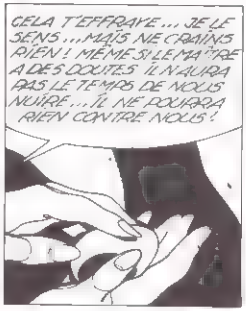
HEUREUSEMENT QUE CES MAUDITES MIGRAINES ONT DISPARU !... GRÂCE À LA MOUCHE... MAIS MAINTENANT QU'IL N'EST PLUS LÀ, TOUT LE VILLAGE EST À LA MERCI DE... ?


... DE ?... MAIS QUI POURRAIT BIEN EN VOULOIR À UN VILLAGE ENTIER ?... NOM DE DIEU !... LA SORCIÈRE !... CE NE PEUT ÊTRE QU'ELLE !

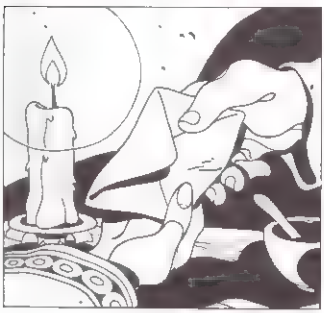

AVEC L'INCENDIE DE LA GRANGE, LA CRAINTE S'EST INSTALLÉE DANS LE VILLAGE !... MAIS TOUT CECI N'A ÉTÉ QUE BAGATELLES !... ILS VONT À PRÉSENT CONNAÎTRE VRAIMENT LA PEUR !

JE VEUX LEUR FAIRE PAYER CHER CE QU'ILS NOUS ONT FAIT ! JE VEUX QUE LE VILLAGE CRÈVE DE PEUR !... PERSONNE NE SE SENTIRA EN SÉCURITÉ. ILS ME CRAINDRONT !... ILS NOUS CRAINDRONT !

ET POUR CELA, IL FAUT QUE JE FASSE UN EXEMPLE ! JE VAIS M'ATTAQUER À CELUI QUI A LE PLUS D'IMPORTANCE À BEAUSONGE : LE MAÎTRE ! ABEL MAUVY !


CELA T'EFFRAYE... JE LE SENS... MAIS NE CRAINS RIEN ! MÊME SI LE MAÎTRE A DES OCCULTES IL N'AURA PAS LE TEMPS DE NOUS NUIRE... IL NE POURRA RIEN CONTRE NOUS !

J'ESPÈRE QUE TU AS PU TROUVER CE QUE JE TAVAIS DEMANDÉ ET QUE TU AS APPORTÉ...



C'EST BIEN CE QUI ME MANQUAIT ! AVEC CELA, IL NE NOUS ÉCHAPPERA PAS !... JE PEUX T'ASSURER QU'IL VA SOUFFRIR AVANT DE MOURIR. IL REGRETTERA LE MAL QU'IL NOUS A FAIT !

IL EST IMPRUDENT ABEL ... DANS CE PAYS, QUAND ON PERD SES CHEVEUX, IL EST DANGEREUX DE LES LAISSER TRAÎNER ... ON RISQUE D'Y PERDRE SA TÊTE!
"PAR L'AUTORITÉ DE DIEU LE PÈRE TOUT PUISSANT, CRÉATEUR DES ANGES ET EMPEREUR DES SIÈCLES, DANIAHÏ, LUMECH, GADAL, PANCIA, VELOAS, MEQROD, BALOACH ..."
ANGES SAINTS, FAITES QUE, PERDUE CELUI QUI A NOM ABEL MAUVY, QU'IL DE PAR SES ACTES NE MÉRITE PLUS DE FAIRE PARTIE DES FILS DE DIEU!..."
VOILÀ, J'AI INTRODUIT UN CHEVEU D'ABEL MAUVY DANS CET OEUF DE POULE ... EN TROIS JOURS CE CHEVEU POURRIRA ET PARALLÈLEMENT, LES ENTRAILLES DU MAÎTRE ENTRERONT EN PUTRÉFACTION!...
... ET IL EN CRÈVERA!

LE LENDEMAIN...

NOM DE DIEU !... QU'EST CE QUE C'EST COMME SI UN RAT ME DOULAIT LES ENTRAILLES ! IL VA FALLOIR APPELER LE DOCTEUR BLONDEL !... SALOPE RIE !

J'ESPERE QU'IL VA FAIRE VITE CE MAUDIT BOUFFEUR DE FRIC... LENEIN IL SAURA PEUT-ETRE ME SOULAGER !... MERDE !... QUE CA FAIT MAL !... IL FAUT QUE JE ME RECOUCHE

RIEN !...

POUR MOI, VOUS N'AVEZ RIEN... PEUT-ETRE UNE MAUVAISE DIGESTION ? JE VAIS VOUS PRESCRIRE DU BICARBONATE CONTRE LES SOUS MES ET DES CACHETS DE VESTOMAL POUR L'ESTOMAC, MAIS A MON AVIS, CE N'EST RIEN DE GRAVE !

RIEN DE GRAVE !... MAIS ! ... MAIS ! ... COMMENT ? ... ET SI ... MIEUX ... ET SI C'ETAIT UN SORT QU'ON M'AURAIT JETE ?... HEIN ? VOUS SAVEZ... DE LA... DE LA SORCELLERIE !

DE LA SORCELLERIE !... VOYONS MONSIEUR MAUVY, RESTONS SERIEUX NOUS NE SOMMES PLUS AU MOYEN-AGE QUE DIABLE !... CROYEZ-MOI J'AI FAIT DES ETUDES MOI ! JE SAIS CE DONT JE PARLE ! ... LA SORCELLERIE, CELA **N'EXISTE PAS !** ... CE SONT DES CROYANCES DE BONNES FEMMES !

... AVEC UN PEU DE REPOS ET UN PETIT REGIME, CES DOULEURS DISPARAITRONT, MAIS SURTOUT, OUBLIEZ TOUTES CES DIABLERIES ET AUTRES SORNETTES ! ALLEZ, A BIENTOT !

... CA ALORS ! ... QUEL CON ! ... "LA SORCELLERIE CA N'EXISTE PAS !" ... ON VOIT BIEN QUE CE N'EST PAS LUI QUI EST EN TRAIN DE CREVER ... JE SENS QUE MES TRIPES FOUTENT LE CAMP ! ... ET IL ME PREND 300 BALLES POUR ME DIRE CA ! ... SALAUD !

... J'EN SUIS SUR ... C'EST CETTE SORCIERE DU DIABLE ! ... MON TOUR EST VENU ... ELLE A EU LA MOUCHE ET NOM DE DIEU ! APRES CE QUE JE LUI AI FAIT, ELLE VA PAS ME MENAGER LA SALOPE !

... SALOPE !

AH ! TE VOILA TOI ! ... ALORS, TU ES CONTENT ? ... TON MAITRE VA MOURIR ... TU VAS ETRE LIBRE, TU DOIS ME DETESTER, HEIN ? MAIS NON C'EST VRAI, TU NE CONNAIS PAS LA HAINE. PAUVRE IMBECILE !

LA MORT ! ... J'AI PEUR ! ... JE... JE VAIS CREVER... SEUL ! ... SEUL ?! ... NON ! ... RESTE PRÈS DE MOI SILENCE... JE N'AI PLUS QUE TOI ... HAHAHA ! QUELLE DÉRISION ! MOI : ABEL MAUVY ! LE MAÎTRE ! ... L'HOMME LE PLUS IMPORTANT DE BEAUSONGE, JE VAIS CREVER COMME UN CHIEN : AVEC POUR SEULE COMPAGNIE UN IDIOT MUET ! ...
PLEURE IMBÉCILE ! ... QUAND JE MEURS, IL FAUT PLEURER ! ... J'Y AI DROIT ... ÇA ME REVIENT, PLEURE INGRAT ! ...
MAÎS... OÙ VAS-TU ? ... NON ! NE ME LAÎSSE PAS ! ... JE NE VEUX PAS RESTER SEUL ... NE T'EN VA PAS ! J'AI BESOIN DE TOI ... NE PARS PAS, SALAUD ... MOI QUI AI ÉTÉ COMME UN PÈRE POUR TOI ! SALAUD ! ... REVIENS ! REVIENS !
PAUVRE MAÎTE ! ÎL A MAL ... IL VA MOURÎR CÉ PA BIEN ! MÊM SÎL É MÉCHAN CÉ PA BIEN !
LA SORCIÈRE É PA LA ! TAN MIEU !
ELLE SERA FACHÉE MÉ ÎL FAU QUE JE LE FAÎ ! ... A ! ... ÎL É TOUJOUR LA !
É MÎNTENAN ... COMEN QUE JE FAÎ ? ... A OUÎ ! ... ÎN LÉ FEU ! COME AVEC LE CRAPÔ !
VOÎLA ! LE MAÎTE VA GUÉRÎR !
SÎLENCE ? ...

...TU AS LIBÉRÉ LE CHARME N'EST-CE PAS? JE LE SENTAIS!... TU IGNORES LE MAL... TU N'AS PAS SUPPORTÉ DE VOIR TON BOURREAU SOUFFRIR... SOIT! TU AS CHOISI!
TU ES BON, TROP BON!... MOI, IL Y A LONGTEMPS QUE JE NE CROIS PLUS À LA BONTÉ!
PEUT-ÊTRE AS-TU RAISON... PARDONNER! ...AH! SI JE LE POUVAIS! TOI, TU ES SIMPLE... TU NE CONNAIS PAS LA HAINE CELA T'EST PEUT-ÊTRE PLUS FACILE DE PARDONNER!
BEN MERDE ALORS!... JE ME SENS MIEUX! JE N'AI PLUS MAL, LES DOULEURS ONT DISPARU SUBITEMENT!... AINSI, LE DOCTEUR AVAIT RAISON. CE N'ÉTAIT QU'UNE INDIGESTION! J'AIME MIEUX ÇA, MOI QUI CROYAIS Y RESTER... J'AI PANIQUÉ POUR RIEN, C'EST CE FOUTU CLIMAT DE SORCELLERIE QUI...
N'EMPÊCHE, UN QUI VA ME PAYER ÇA, C'EST LE SILENCE!... CE SALAUD VA REGRETTER DE M'AVOIR LAISSÉE TOMBER ALORS QUE J'ÉTAIS EN TRAIN DE CRÈVER!
NOM DE DIEU! IL N'EST PAS DANS L'ÉTABLE!... QU'EST-CE QUE CELA VEUT DIRE?...
VIENS!...

SILENCE!...?... NOM DE DIEU! PAS DANS SA CHAMBRE! MAIS, OÙ EST PASSÉ CET IMBÉCILE?
SERAÏT-IL PARTI COUVRIR LES BOIS À LA RECHERCHE DE "SES" SALOPERIES DE BESTIOLES? ET... QU'EST-CE QUE...?...
LES GITANS!... MERDE! OU A-T-IL TROUVÉ CES PHOTOS?... JE LES AI DÉJÀ VUES QUELQUE PART!... LA GRANGE! NOM DE DIEU! IL A ÉTÉ DANS LA GRANGE!... MAIS ALORS!... IL SAIT!
...IL SAIT!... ALORS, IL CONNAÎT PEUT-ÊTRE LA SORCIÈRE!?... NOM DE DIEU DE NOM DE DIEU!!!
JE M'EN DOUTAIS! CES TRACES, ELLES SE DIRIGENT VERS LE BOIS!... OU PLUTÔT VERS LA MAISON DE CETTE MAUDITE FEMELLE!
AINSI, ILS SE CONNAISSENT! CE QUE J'AVAIS TOUJOURS CRAINT!... IL FAUT QUE J'EN AIE LE CŒUR NET!

ILS S'EN VONT...

C'EST BIEN ÇA. LES TRACES MÈNENT À LA MAISON!... QUE DEVIENNENT-ILS BIEN ENSEMBLE!... LE FUMIER! IL EST PEUT-ÊTRE ALLÉ LUI DIRE QUE JE ME MOURAIS?...

LES IMBÉCILES! S'ILS CROIENT QU'ABEL MAUVY SE LAISSE FAIRE AINSI, ILS VONT ÊTRE SURPRIS!

MERCI SILENCE. JE CROYAIS NE PLUS JAMAIS CONNAÎTRE CELA: LE BONHEUR QUE TU VIENS DE ME DONNER, EFFACE BIEN DE CES RANCOEURS QUI ME RONGEAIENT!...

SILENCE... NOUS ALLONS PARTIR...

JE RENONCE À MA VENGEANCE! NOUS ALLONS QUITTER CE VILLAGE MAUDIT!... PEUT-ÊTRE SAURONS-NOUS OUBLIER ET ARRIVER ENFIN À ÊTRE HEUREUX!

(A SUIVRE)

Milton Caniff : *Terry et les pirates*
© Chicago Tribune New York « New » Syndicate

LES BANDES DESSINEES DE ALAIN RESNAIS

DU 7°ART AU 9°ART

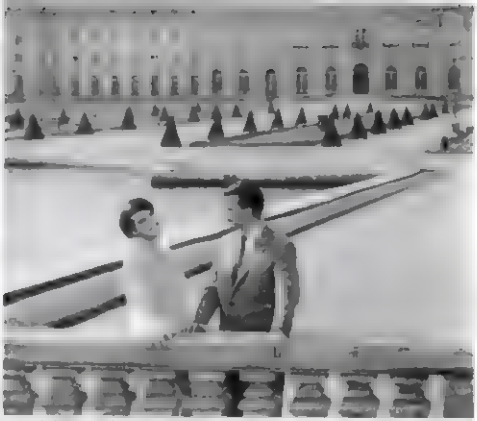
Reconnu à présent comme l'un des grands maîtres du 7° Art, Alain Resnais a découvert très tôt la bande dessinée et le cinéma. Il a treize ans, en effet, lorsqu'il réalise, en 8 mm et avec d'autres enfants, son premier film : *Fantômas* Aujourd'hui, à 56 ans, il nous parle de ces territoires de l'imaginaire dont les frontières sont parfois si mouvantes.

Sans récapituler les nombreuses bandes dessinées qui ont fait l'objet d'une adaptation plus ou moins heureuse à l'écran, certains réalisateurs entretiennent des rapports privilégiés avec les petits mickeys. Alfred Hitchcock est connu pour être un inconditionnel de *The Flash* de Carmine Infantino, et Federico Fellini a lui-même commis des faux *Flash Gordon* lorsque, pendant la guerre, cette bande était interdite par le gouvernement. Alain Resnais, qui aurait volontiers réalisé un *Spiderman* pour la T.V. américaine, si on ne lui avait pas demandé de le tourner en six jours, fait partie de ces pionniers des années soixante, qui, réunis autour de la revue *Giff-Wiff* avaient l'impudence de prétendre que la B.D. n'était pas une idiotie réservée aux enfants et aux faibles d'esprit. De Milton Caniff à Lee Falk et Phil Davis, c'est volontiers que je signe ici une reconnaissance de dette.

Vous avez été vice-président du Centre d'Etude des Littératures d'Expression Graphique, qui éditait la revue Giff-Wiff. C'est donc...
C'est donc que je ne voulais pas être président. Les vice-présidents on sait que ce sont toujours un peu des tire-au-flanc.

Dick Tracy de Chester Gould en couverture de *Giff Wiff*

C'était en quelle année ?
Autour de 1958. Ça a dû commencer parce que Francis Lacassin avait fait paraître dans *Fiction* un appel demandant s'il y avait des gens qui s'intéressaient à la bande dessinée. Je m'étais dit : «Tiens, je devrais répondre à ça». Je n'ai pas répondu, mais on m'a ensuite téléphoné et un petit groupe s'est formé, avec au début Forest, Jean-Claude Rohmer, Bernard Trout, Tercinet, Lacassin, Gérard Klein et Alain Dorémieux, dans une zone autour de la littérature d'imagination et du roman populaire. C'est vrai que le roman populaire m'a toujours intéressé. Je ne sais pas si je m'intéresse au roman populaire à cause de la bande dessinée ou à la bande dessinée à cause du roman populaire. Il est possible que ce soit l'un qui ait déclenché l'autre. Mais enfin je m'intéresse au spectacle. Or la bande dessinée est un spectacle. Le seul film que j'aurais pu faire ou il y aurait eu une influence directe du roman populaire, c'est quand un producteur, Anatole Dauman, m'a commandé les aventures de Harry



« Des frontières et des territoires communs » (à gauche, *Mandrake - La Spirale mystérieuse* - à droite, *L'Année dernière à Marienbad*)

Photo collection Jay Leyda

Dickson, d'après Jean Ray. Là on aurait pu voir s'il y avait un terrain commun entre une certaine bande dessinée, le roman populaire Mais on n'a jamais trouvé l'argent pour monter le film

Quelles étaient les bandes dessinées qui vous avaient marqué ?

Quand j'étais enfant, il y en avait beaucoup : *Terry et les Pirates*, a été le grand choc , *Dick Tracy* de Gould, bien sûr ; *Winnie Winkle*, ou *Bicot*, de Branner ; *Tintin* de Hergé , Alex Raymond, sûrement, c'était très important aussi ; et puis le *Mandrake* de Lee Falk et Phil Davis Ça doit tourner autour de ça, pour ce qui est des années 1935-1936

Plus tard, certains dessinateurs vous ont-ils intéressé en fonction de ce que leur travail pouvait avoir en commun avec la technique cinématographique ?

Oui, plutôt sur une technique de construction du récit. Je ne crois pas beaucoup à l'idée que le découpage cinématographique et le découpage de la bande dessinée sont identiques. Parce que les B D qui sont vraiment respectueuses du découpage cinématographique sont généralement assez plates, académiques. Donc je me méfierais d'une identification totale Maintenant, bien sûr, il y a des techniques de récit qui ont dû m'influencer. Il m'est arrivé d'emprunter très volontairement. J'ai été très heureux en effet, beaucoup plus tard, quand j'ai croisé Milton Caniff, de lui dire . «Vous savez, je vous ai piqué une technique de récit pour un film qui s'appelle *Muriel ou le temps d'un retour*, et je tiens à vous remercier parce que c était un vol dont j'étais très content». L'influence se passe donc plus au niveau du dialogue ou de la structure du scénario, qu'au niveau de l'image

Il y a tout de même le côté visuel.

Oui, mais au théâtre aussi. Il y a sûrement des rapports entre tout ce qui est spectacle, mise en scène et bande dessinée Parfois, j ai l'impression que le théâtre est presque plus près de la bande dessinée que le cinéma. C'est parce que j'ai tendance (peut-être par esprit de contradiction), dans la bande dessinée, à privilégier le scénariste Si Caniff n'avait été qu'un dessinateur, il y en a qui sont aussi forts que lui, après tout. Ce qui m'a épaté, justement, lorsque j'ai découvert *Terry et les Pirates* avant la guerre, c'est que tout à coup c'étaient des personnages qui dialoguaient, qui avaient un style de dialogue, un *ton*, qui n'était pas celui que je trouvais dans d'autres bandes,

Vous avez eu aussi un très fort engouement pour Dick Tracy...

Que j'ai toujours. Chester Gould était un dessinateur très intéressant , par l'espèce d'atmosphère qu'il arrivait à créer, dans ses villes américaines, à la fois complètement rêvées et complètement réelles Ce qui m'a beaucoup frappé en arrivant à New York en 1960, c'est que lorsque je me suis retrouvé dans les rues et dans le métro, je me suis aperçu que les têtes de Chester Gould, que l'on pouvait penser être entièrement des créations de son imagination, venaient en fin de compte de ce que l'on voyait dans la rue.

A part Milton Caniff, qui d'autre avez-vous «utilisé» ?

En tant que vol, c'est quand même surtout Caniff et Gould. Et encore, j'insiste, toujours sur le plan du scénario. Je crois que ce sont les deux seuls, ou en tout cas consciemment

Les autres, ça doit être inconscient. Il est vrai que j'avais beaucoup amusé Lee Falk quand je lui avais dit que je m'étais aperçu, en effet, de son influence sur *L Année Dernière à Marienbad* L'acteur italien Georgio Albertazzi et l'actrice Delphine Seyrig connaissaient bien *Mandrake*, parce que *Mandrache, il re della magia* était un personnage très populaire en Italie, et que pendant le tournage on en a beaucoup parlé Et un jour j'ai retrouvé une planche de Mandrake, et je me suis aperçu que dans les décors, tout à coup, il y avait des rapports. Or le décorateur n'avait jamais lu Mandrake Alors ce qui m'intéresse, ce n'est pas justement qu'il y ait un emprunt, mais cela montre que quand des gens aussi différents que Lee Falk et Robbe Grillet, par exemple, écrivent des histoires imaginaires, on se retrouve dans des climats qui sont semblables. Ce qui montre que le pays de l'imaginaire est un pays qui doit avoir des frontières et des territoires communs, et qu'il n'est pas nécessaire de parler de copie ou d'emprunt pour que ça marche

Donc, vous lisiez des bandes dessinées étant enfant, puis à l'âge adulte. Y a-t-il eu continuité entre les deux ?

Les bandes dont je parle, je les ai lues jusqu'à 1939 Et puis là, tout s'est arrêté pendant cinq ou six ans. Sur le moment, je me suis dit «Tant mieux ! Tu perdais ton temps à lire des choses comme ça». Car tout en les appréciant, je devais partager un peu ce préjugé qui était déjà très violent contre les bandes dessinées. Seulement je me disais «Oui, mais comme c'est vite lu c'est pas trop grave». Alors, quand les B.D. ont cessé de paraître je me suis dit : «Chic ! Je vais pouvoir me consacrer à la littérature sérieuse ; lire des vrais écrivains comme Dostoïevsky, Tolstoï ou Stendhal !». Et à ma grande surprise je me suis aperçu que ce n'était pas vrai. Au bout d'un mois je n'avais pas lu plus de livres. C'était simplement, sans doute, que la lecture de bandes dessinées doit tomber dans un morceau de l'imaginaire ou du cerveau qui n'est pas utilisé à autre chose Ou peut-être à aller au cinéma ou au théâtre

Alors les Américains sont revenus et soudain j'ai vu que les personnages dont on parle existaient toujours. Seulement, certains avaient vieilli. J'avais quitté Terry et ses pirates quand il avait quinze ans, et je le retrouvais à dix-neuf ans, sous-lieutenant de l'armée américaine Et c'est là que j'ai senti que cela m'intéressait toujours, et que j'ai cherché des moyens de continuer à suivre ces auteurs-là. Ensuite, il y a eu une autre curiosité, c'est qu'il y avait l'idée que tous ces gens-là n'existaient pas. A ce moment-là on disait «c'est fait par des usines , il n'y a pas d'auteurs, il n'y a pas de dessinateurs, ce sont des bandes de types qui font ça et qui (sous-entendu) sont des débiles eux-mêmes». *Les Temps Modernes* avaient publié très sérieusement et sans se rendre compte que c'était un fou, un article du Professeur Frank Werthram qui expliquait que les comics étaient à l'origine de la dégénérescence mentale et de la criminalité en Amérique. Il en donnait une preuve très sérieuse mais qui prouvait surtout, sans doute, son propre état mental : le dessinateur Clarence Gray travaillait au haut d'un gratte-ciel ; donc c'était un obsédé sexuel. Vous voyez le niveau intellectuel de l'article. Mais *Les Temps Modernes* l'avaient publié comme une étude profonde et sérieuse

On mesure ainsi le chemin parcouru depuis lors ! Nous sommes aujourd'hui dans une situation qui était impensable au début des années soixante C'est heureux !

Propos recueillis par MARC VOLINE

FILMOGRAPHIE D'ALAIN RESNAIS

- **1960 : Hiroshima, mon amour**
- **1961 : L'année dernière à Marienbad**
- **1963 : Muriel ou le temps d'un retour**
- **1966 : La guerre est finie**
- **1968 : Je t'aime, je t'aime**
- **1974 : Stavisky**
- **1975 : Providence**

JEHANNE
ATTILA, IL PRÉND LE THÉ ET MOI AUSSI ALORS VOUS ATTENDREZ
ALLONS CHÈRE GENEVIÈVE - ENCORE UNE RASADE POUR FÊTER NOS ACCORDS ..
MIE FAIRE BOIRE DE L'EAU CHAUDE !!!
C'EST BIZARRE GARGOYLUS JE, TON OEIL NE SEMBLE PAS DU TOUT SARRANGER
BEN NON VOILÀ ...
PERMETTEZ QUE J'EXAMINE CET OEIL ....
CET OEIL TACHE ....
CET OEIL BLEU-NOIR SOUVENIR DE L'ULTIME TARTE PATERNELLE EST UN SYMBOLE CAPITAL !!
JE ME DOIS DE L'ENTRETENIR ...
HA!! CES GAMINS!!
NOM DE ZEUS!

TIENS C'EST VRAI IL N'EST PAS RENTRÉ DE L'ATTAQUE CELUI-LÀ
IL NOUS A QUITTÉS SITÔT FRANCHIS LES REMPARTS
JE SAIS PAS... JE VAIS VOIR
LA JUMENT SAFRAN N'EST PAS RENTRÉE ?
JUSTEMENT JE VOUS APPORTE DE SES NOUVELLES...
LE PETIT MORVEUX AVEC SON CHEVAL JAUNE IL RÉPAND LA TERREUR DANS LA MOITIÉ DE LA VILLE
AH MAIS ÇA NE VA PAS, ÇA... SI VOUS N'INTERVENEZ POINT, NOUS ANNULONS LES TRAITÉS !!!
TIENS, C'EST MISS MAGOUILLE ...
SI VOUS VOULEZ AVEC ON PEUT ALLER LE CHERCHER...
JEHANNE VOUS ME SAUVEZ...
RAPPELEZ-MOI VOTRE MATRICULE !
POIL AUX TENTACULES !!
DITES VOUS ÊTES VACHEMENT MARRANTE !! JE PEUX VOUS ACCOMPAGNER
OK
A PARIS ON COMMENCE PAR-
FOUILLER TOUS LES BISTROTS ...
JE PRÉFÈRE LES MUSÉES
FERME VITE !!
TACLOP
TACLOP
TACLOP

CLAPE!
TACLOPE TACLOPE TACLOPE
LE VIDE SE FAIT DEVANT LES PIEDS DE MON CHEVAL !!
C'EST VRAIMENT TRÈS CHOUETTE D'ÊTRE AINSI REDOUTÉ !
TACLOPE! TACLOPE! TACLOPE!
NON, NON LAISSEZ-MOI CAR C'EST PLUS QUE JE N'EN PUIS SUPPORTER QU'CETTE HORREUR !
ALLONS!
ALLONS!
ET LAISSER CE REVOLVER!!
TACLOPE!
ARRRH!! CE CHEVAL JAUNE!!
BEEERK
TACLOPE! TACLOPE!
DESCENDS DE LÀ, MONSTRE JUSQU'À CE QUE TU ME FAIS HONTE...
AH, PARDON!!
C'EST TOI QUI DESCENDS...
MIOM MIOM♡ MIOM MIOM♡ MIOM MIOM
ÇA VA, LÂCHE-MOI UN PEU -
NYMPHOMANE!
CLIPE CLOPE CLIPE CLOPE
ALLER PETIT, TU DOIS RENTRER CHEZ TOI...
!
AH BEN SI! — TU ES ACCOMPAGNÉ, MOI JE NE DIS PLUS RIEN...
HEIN?
HEIN?

TIENS! LE VOILÀ !!
OÉ!
OUF!!

ÇA Y EST? ÇA Y EST? PARIS EST PRIS, ON PEUT TOUT MASSACRER?
TU VAS ÊTRE DÉÇU, ON S'EST MIS D'ACCORD..
QUELLE BELLE CITÉ..

ALORS COMME ÇA GARGANTUS JR TU AS LÂCHÉ TES PARENTS..
OUAIS! SI LE CŒUR VOUS EN DIT, LA PLACE EST VACANTE !!

D'ACCORD
JE SERAI TON PÈRE !!
CHOUETTE!!

FAIS PAS LA TÊTE, ALLEZ! TU TROUVERAS BIEN UNE AUTRE VILLE À SAIGNER
OH!! LA DRÔLE DE TOUR MÉTALLIQUE!!

QUE FAIT CETTE TOUR CEANS? CET OBJET N'A RIEN A FAIRE DANS CETTE HISTOIRE....

ELLE DOIT BIEN FAIRE TROIS CENTS GLOUPS DE HAUT!!

IL EST MARRANT NON?
JE TROUVE QU'IL TE RESSEMBLE UN PEU TROP!!
ALLEZ LILI CHÉRIE SI ON L'ADOPTAIT?

LES OBSEDES DE LA GACHETTE

Obsédés de la gâchette ? Peut-être. En tout cas, la fascination que l'arme exerce sur les uns et les autres commence à être exprimée. Qui ne s'est pas dit, en tenant un Magnum en main : "Quel pied !"... L'arme de poing, un dossier pour un mythe.

UN DOSSIER COORDONNÉ PAR ALAIN DUGRAND

Alain Dugrand est journaliste à Libération. Collaborateur des Editions des Autres, il dirige une collection de romans noirs et policiers.

ANTI-GANG, COW-BOY, MILITARO ET TIREUR A POUDRE NOIRE...

Les habitués sportifs et un peu mondains des vénérables *Société d'Arquebusiers* ou d'*Amicale du Tir* ont vu arriver dans leurs rangs et dans leurs stands toute une population hétéroclite qu'il a fallu, bon gré mal gré, assimiler et qu'on a baptisée pudiquement *« tireurs de loisir »*. Un peu comme les marins disent *« navigateurs de plaisance »*, en avançant la lèvre inférieure.

A Versailles, la plus ancienne et la plus importante Société Civile de Tir, plus que centenaire et qui fait remonter ses origines au XVIIe siècle, atteint actuellement les 3 000 adhérents, dont à peine 10% peuvent se prévaloir du titre de « tireur sportif ».

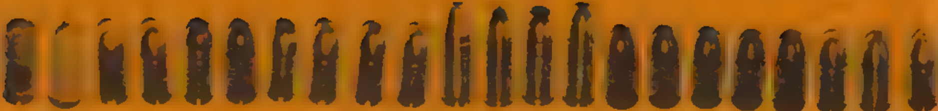
Une raison simple à cela : le tir est un sport où l'entraînement est long et fastidieux, qui exige un matériel coûteux et très sophistiqué. Quant aux compétitions, elles ne sont guère spectaculaires pour un non-initié : il faut avoir assisté à l'une d'entre elles pour comprendre ce qu'il y a de frustrant à regarder des hommes et des femmes dans la position couchée, assis ou debout, les bras revêtus de coussins pour éviter le moindre mouvement, la tête encastrée tirant un coup toutes les quarts d'heure. Leurs armes n'ont plus rien à voir avec celle de feu la gloire de John Wayne. Engins de précision, ils sont maniés avec des précautions d'horloger par leurs propriétaires : la crosse est orthopédique, le canon disparaît sous la mousse expansée et quant au système de visée, il ressemble à un microscope électronique. La compétition se déroule dans un silence de mort ponctué par le claquement des munitions. On n'a même pas vu un doigt bouger : le mécanisme est si sensible que c'est la concentration du tireur qui l'actionne.

L'ambiance est tout autre, le dimanche après-midi, dans les rangs des « *tireurs de loisirs* » après un bon repas. Le costume du tireur annonce la couleur : on y trouve tous les types du « prêt à tirer ».

• Le type **« brigade anti-gang »** : pantalon collant, blouson de cuir, Ray Ban, feutre bord autour du cou. L'arme, en général un Smith et Wesson canon court en 357 Magnum, se porte à la ceinture, sur la fesse droite.

• Le type **« cow-boy »** est plus pittoresque : pantalon large, veste de tir ornée d'une multitude de badges commémoratifs, les bottes sont dissimulées sous le pantalon et la chemise est indienne. L'arme préférée de ce type est le Colt « Frontier » canon long en 45 Colt ou à la rigueur « Hammer » Dakota, la réplique suisse du précédent. La ceinture est ouvragée, portée lâche et le tireur en cuir fauve repose bas sur la cuisse.

• Troisième type : **« le militaro »** : veste et pantalon de treillis, ceinturon, rangers et casquette « Bigeard ». Ce qui le préfère les armes d'épaule, genre carabine de « grande chasse » Winchester ou Mark semi-automatique, ou à levier, mais tirant obligatoirement du gros calibre : 7,62 OTAN jusqu'au 44-40 Winchester.



Au milieu de tout cela arrivent à se glisser le regard admiratif des nombreux tireurs en 22 LR qui sont souvent les meilleurs tireurs et quelques messieurs fortunés possesseurs de superbes pistolets automatiques à la crosse damasquinée.

Tout ce petit monde pavane autour des stands de tir, lorgnant avec envie les armes des autres, plus préoccupé de la marque, du calibre

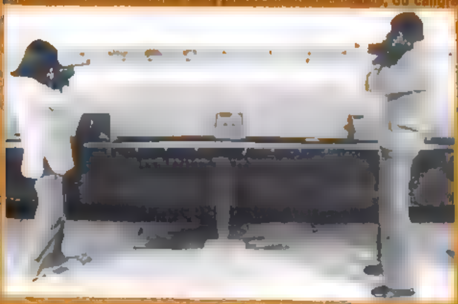


Photo J.-F. Caraud

et du prix que des performances à 25, 50, 100 ou même 300 m de leurs propriétaires. Une bonne raison à tout cela : le stand de tir est le seul endroit où l'on peut se promener l'arme à la ceinture, ... gomme et ... sur l'épaule, dans une atmosphère qui sent bon la poudre, résonne du bruit des détonations et où l'on se sait d'autant plus ... que l'autre est armé jusqu'aux dents.

Le tableau ne serait pas complet si l'on oubliait les tireurs à la poudre noire, les vrais fans des armes et du tir. Outre les armes, reproductions des plus célèbres revolvers de la guerre de Sécession ou de la guerre contre les Indiens (le célèbre Colt 1851 ou le Remington « New Model Army »), les fanas de la poudre noire transportant leurs burettes d'huile, leur poire à poudre, les petites balles de plomb rondes et les indispensables amorces, sans oublier les chiffons, écouvillons et autres engins de nettoyage. Mais le fin du fin consiste à tirer avec une véritable arme de collection valant souvent plusieurs millions de francs, dont chaque pièce a été revue et dont les munitions sont souvent faites de manière totalement artisanale. Pendant près d'un quart d'heure ... prépare son arme, tasse la poudre, enfonce la bourre, introduit la balle, arme l'engin, vise et enfin appuie sur la détente. Le tireur à poudre noire disparaît dans un nuage de feu et de fumée et dans un bruit assourdissant réapparaît le visage constellé de marques noires, les yeux papillotants, les oreilles bourdonnantes, les mains brûlées ... mais le sourire aux lèvres.

JEAN-MICHEL CARADEC'H
Journaliste à Libération

Un entretien avec Claudine
LA TIREUSE DE LA FOSSE DES 100 METRES.

Claudine V. est depuis six ans membre d'un club de tir sportif. Je l'ai rencontrée dans la fosse des 100 mètres alors qu'elle *« allait aux résultats »*, sa 22 Long Rifle à la main. La trentaine, mince et sportive elle a dans son allure Diane-chasseresse, un je ne sais quoi qui impressionne et attire à la fois. Peut-être la carabine?

DR

Mon ami faisait beaucoup de tir et chaque dimanche, je le suivais au ball-trap ou au stand de tir. Un jour ... en a eu marre ... tirer aussi ... j'ai essayé avec son arme, un revolver 38 Spécial. Cela m'a plu, alors j'ai continué. D'abord aux armes de poing en jouant un pistolet automatique 22 LR ensuite en démarrant la compétition avec un FN-Browning.

Vous aimez les armes?

Au début pas du tout, j'en avais plutôt peur même. C'est toute l'éducation des petites filles qui est à refaire : les pistolets c'est pour les garçons, c'est dangereux, etc. Une fille « a peur des armes », c'est la guerre, la violence, la virilité, un symbole phallique quoi ! Les petites filles n'ont pas droit d'y toucher n'est-ce pas ? Quand elles sont plus grandes, les hommes sont excités lorsqu'ils voient une femme avec des armes à la main, un peu comme si elle tenait quelque chose d'un peu troublé ... vous voyez ce que je veux dire. Regardez toutes les photos de guerre dans *Paris Match* : les guerres où il y a des femmes en armes, comme au Vietnam ou en Afrique, ce sont souvent des femmes qui sont photographiées. Souvent jeunes et belles avec une Kalachnikov ... automatique à la main ... il y a quelque chose de troublé ... deux ...

Maintenant vous aimez votre arme? Cette carabine par exemple?

Je ne l'aime pas ... entretiens ... fais attention. C'est une arme de précision, elle m'a coûté cher ... c'est un instrument comme une voiture mais c'est vrai, avec une dimension affective parce qu'elle est à moi.

Comment avez-vous décidé de faire de la compétition?

Au bout de deux ans de tir, avec toutes sortes d'armes de poing et d'épaule, je me suis aperçue que j'étais douée et que j'aimais ça. C'est moi qui emmenait mon copain au stand deux fois par semaine. J'ai commencé à ... des bouquins, à discuter avec les armuriers. Ce sont des gens très bien les armuriers quand ils s'aperçoivent qu'on aime le tir. Évidemment avec tous les cons qui achètent n'importe quoi pour pouvoir défendre leur pavillon ... s'en foutent. Mais si on s'intéresse aux armes, ils deviennent charmants et connaissent plein de trucs. Avant de m'acheter ma carabine, j'ai pu en essayer d'autres. C'est un peu comme une paire de chaussures : une arme vous va ou ne vous va pas. Ensuite il faut choisir ses munitions selon le type de l'arme, la distance ... existe plusieurs sortes de munitions pour un même calibre.

Vous prenez votre pied à tirer?

— Oui c'est très féminin, très dans la tête. Vous savez que la position est très importante, il faut s'entraîner énormément pour acquérir une sorte de réflexe : tous les muscles doivent être détendus et en même temps fermes. Et puis il y a la concentration, on accompagne littéralement la balle jusqu'à la cible. C'est épuisant, en compétition, de tenir pendant plusieurs minutes. Quand on a fait une bonne série tous les muscles se détendent et l'esprit aussi, c'est bon.

Propos recueillis par JMC'H

ZIZI ET PANPAN

Les farceurs psychanalystes, ceux que le grand Nabokov appelait avec discernement les complices du charlatan de Vienne, sont depuis longtemps persuadés qu'une arme à feu (et particulièrement de poing) est une sorte de prolongement maléfique de la quéquette, voire même un substitut.

A leur — mande pardon — décharge — faut reconnaître qu'un canon 4 pouces présente de troublantes analogies avec un zizi le bar et représentant les balloches et essuie soit-il. On peut néanmoins les défier de tirer six coups de suite.

Trêve de plaisanterie, on rappellera, juste pour mémoire, l'inénarrable démonstration d'un freudien de service affligé en outre d'un darwinisme redoutable qui, citant certaines analogies dans quelques langues entre la « mer » qu'on voit danser et la « mère » qui nous pansa, entendait convaincre ses lecteurs que l'océan n'est qu'un gigantesque placenta. Jusqu'à ce qu'un homme de bon sens lui fasse doucement remarquer qu'entre « sea » et « mother » la ressemblance n'était pas troublante.

Pour être juste, signalons que nous n'ignorons pas qu'en argot américain le même mot « rod », désigne un calibre et un chibre, mais que cela ne saurait atteindre notre mauvaise foi.

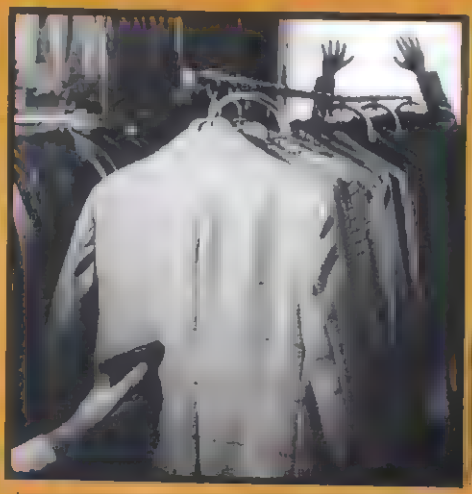
Périodiquement, on voit se dérouler en France des campagnes contre les armes, visant, c'est le cas de le dire, à modifier dans un sens plus répressif encore la législation en vigueur. A une époque où presque n'importe quel petit bricoleur détraqué peut se fabriquer sa bombe A de poche, remarquons que ladite législation interdit encore la possession du revolver Chamelot-Delvigne datant de 1873.

On sait très bien que les truands trouveront toujours des armes. Un slogan populaire aux États-Unis où ont eu lieu de semblables campagnes, disait : « si le gouvernement met les armes hors-la-loi, seuls les hors-la-loi (outlaws) auront des armes ».

On remarquera aussi, tout ceci dans le cadre de nos petites pensées en vrac, que seul le flinguot du « gros con » de chasseur dénoncé périodiquement par Cabu et Paule de *Charlie-Hebdo* incarne l'impuissance et la maniaquerie.

Quand le pouvoir est au bout du fusil (de gauche), celui-ci a toutes les vertus populaires de l'acier de masse et si c'est un guerillero barbu qui le brandit, le zizi-panpan vous a une de ces gueules de poster qu'il est séant d'afficher.

Dans sa remarquable préface au *Livre des armes* (Pensée Moderne), Dominique Venner, qui est un homme qui sort sa culture sitôt qu'on lui parle de revolver, signale que les adeptes du tir, gens d'équilibre par excellence, ne présentent pas plus de danger pour la société qu'un boxeur hors du ring.



Il est bien évident que quand on a grillé deux cents cartouches dans un stand, on ne va pas se défouler en faisant des cartons dans la foule.

Nous-même (comme nous utilisons trois initiales, nous aimons beaucoup le pluriel de majesté, nous-mêmes disions nous sommes tireurs (eh, les deux autres, allez coucher!), sommes tireur et n'avons pas pour autant l'impression d'être un pauvre malade obsédé de la détente.

Et nous sommes prêt à descendre quiconque prétendra le contraire.

A.D.G.

A.D.G., romancier. Prolifique auteur de la « Série Noire » (Gallimard). Ses deux derniers romans, Le grand môme et Juste un rigolo, annoncent une série de textes sur le « polar à la campagne ».

Photo est aimée de Double Action

ARMES ET FEMMES : DES OBJETS SUPERBES ?

Un entretien avec Sylvia Fels
Rédactrice en chef de "Double action"

Double Action : « le magazine de toutes les armes et de tous les tireurs », lancé en décembre dernier par Gérard de Villiers. Locaux sur les Champs Élysées. Dans ces locaux, trois femmes : la rédactrice en chef, Sylvia Fels, son adjointe et la secrétaire.

Une femme rédactrice en chef d'un journal d'armes, c'est surprenant, non?

Je ne vois pas en quoi. Certains lecteurs nous ont reproché de faire un journal de femmes et puis il y a des femmes-objets qui nous reprochent de faire un métier d'homme. Je n'ai pas dû tout cette sensation. Avant je travaillais au journal *Les Doigts d'Or*, eh bien ça n'était pas très satisfaisant pour l'esprit de passer mes journées à choisir des chiffons et à les proposer aux lectrices. J'aime les armes, j'ai décidé de me lancer, c'est tout.

Comment vous êtes-vous intéressée aux armes?

Je suis fille de grand chasseur. On m'a toujours interdit de toucher aux armes. Alors, à 25 ans, je me suis décidée à m'inscrire dans un club de tir.

Qu'est-ce qui vous plaît dans les armes, le tir?

Je vous le dis tout de suite, ça n'a rien à voir avec des problèmes sexuels (rires). Je me suis posée la question, j'ai bien cherché mais ça n'a rien à voir. Ce qui m'attire, c'est cette puissance qu'il faut dominer comme un cheval rétif : c'est la maîtrise d'une force. Les armes sont des objets superbes, manufacturés, surtout les pistolets de duel, faits chacun d'un bois différent (on n'en trouve malheureusement pas à moins de 30 000 F). Et puis un bruit de culasse, un chien qu'on arme, ce sont de beaux bruits!

Pourquoi y a-t-il si peu de femmes tireuses?

Question d'éducation et d'habitudes. On nous a toujours donné des poupées, pas des fusils. Et puis quand on va au stand de tir, les hommes ne nous épargnent pas. Il faut s'imposer malgré les sarcasmes... Le fait est que la majorité des tireurs sont d'un phallocratisme grossier. Mais ce sont nos lecteurs... il ne faut pas le dire (rires).
Les femmes seraient plutôt moins dangereuses que les hommes, car elles savent qu'on ne leur passe rien.
Les plus dangereux sont ceux qui manient une arme sans avoir appris à tirer. Le pouls d'un non tireur bat à 70 au moment de se saisir d'une arme, à 90 quand il envoie la balle dans le chargeur, à 120 quand il tire.

Pensez vous que les femmes aient un rapport spécifique aux armes?

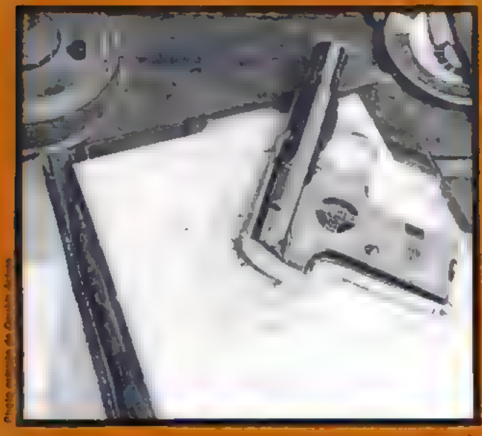
Non, je pense que l'investissement est strictement le même. Il est peut-être un peu moins évident vu qu'elles ont toujours été cantonnées à la cuisine. Ceci dit, dans un crime passionnel, c'est toujours la femme qui vide complètement le chargeur alors que l'homme use strictement le nombre de balles nécessaires.

Que pensez-vous de la symbolique phallique des armes?

Bon, écoutez, je n'y crois absolument pas (rires). Je ne me sens pas concernée. Mais c'est vrai que ça peut être une compensation pour certains amateurs de gros calibres.

Les hommes amateurs d'armes et les autres se comportent-ils différemment avec les femmes?

Je ne sais pas, je ne connais que des hommes amateurs d'armes!



Avez-vous l'impression que votre journal pousse les gens à s'armer?

Absolument pas. Le sentiment d'insécurité ne dépend pas d'un journal. De toute façon, les gens n'ont droit qu'au fusil de chasse. La législation est complètement inadaptée et inefficace : 90% des armes qui circulent en France circulent par un marché noir florissant. Dans l'état de New York, l'interdiction de détention des armes à feu a provoqué une hausse de 60% de la criminalité : les gangsters n'avaient pas suivi les consignes. Par contre, au Texas et en Arizona où les armes sont autorisées pourvu qu'on les porte de manière visible, la criminalité est la plus basse des USA. Je crois que la criminalité est surtout l'affaire des métropoles.

Que pensez-vous du rôle d'accessoire généralement dévolu aux femmes et aux armes dans la plupart des romans ou films policiers?

Généralement, il y a, dans ce genre de romans, trois types de femmes. La passionaria qui manie son AK 47 comme une fourchette, qui se déshabille pour la cause et meurt à la fin. Il y a la brave fille qu'on tue aussi, et puis l'espionne.

Ça a quelque chose à voir avec la réalité?

Si ça peut faire rêver les gens, pourquoi pas? Il vaut mieux se plonger dans *SAS* que voir la tête des gens entassés dans le métro. C'est vrai qu'il ne faut pas abuser de romans de ce genre, et que ça peut provoquer des comportements curieux!

Vraiment, ça ne vous dérange pas ce statut d'accessoire parmi d'autres?

Bah, c'est plutôt flatteur, ça veut dire qu'on est des beaux objets! (rires)
Non, plaisanterie mise à part, la publicité pour *SAS* qui vient en double page dans chaque numéro de *Double Action* nous pèse : on ne tient pas à se faire identifier à ce genre de créature qui n'a rien dans le crâne et à qui on demande uniquement de faire des couroucoucous aux messieurs.

Alors pourquoi la publier?

Gérard de Villiers est notre commanditaire... moi, j'ai envie qu'on fasse des couvertures qui jouent sur le mythe viril plutôt que sur l'objet sexuel.

Sur cette louable intention, j'ai quitté les locaux de *Double Action*, le temps de croiser un journaliste de la revue qui m'a declaré aimer les femmes, le vin, les chevaux, les grands espaces, et détester la chasse.

Sylvia Fels m'a demandé : vous allez nous *assassiner ?*
Comme je répondais : comptez sur moi, son adjointe m'a lancé : vous êtes un *homme mort !*

Propos recueillis par
ANDRE KELLER

LA LOI DES ARMES

Mauser modèle 1932

Photo éd. AAP

La liberté du citoyen implique qu'il possède les moyens de se défendre et qu'il puisse les utiliser. De tout temps, le législateur, quelle que soit la forme de l'État, en dehors d'une révérence formelle devant le principe, n'a de cesse que de limiter, cantonner, prohiber.

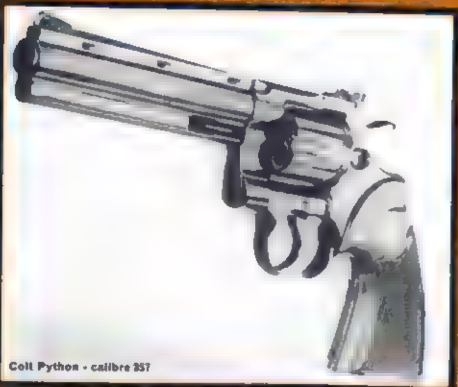
De Charlemagne qui s'est préoccupé dans des capitulaires de 805 806 de cette question, on arrive à celui de nos rois qui a interdit le port des « petits pistolets ».

Colt modèle 1892 - calibre 38

L'aristocratie du pistolet - Ed. Balland

Comme dans d'autres domaines la République a aboli les privilèges. Le 4 août 1789, tous les citoyens se retrouvent avec le même droit.

Aujourd'hui la loi prévoit bien dans l'article 42 du code pénal que le citoyen qui a commis un crime ou un délit grave peut être privé du *droit de porter une arme*, mais ce droit existe-t-il ?



Colt Python - calibre 357

Photo Jacques Ébez

Pour l'essentiel, les décrets des 18 avril et 14 août 1939 dominent la matière. Trêve de fiction, ce ne sont pas les limites du droit à détenir et porter des armes que nous allons examiner mais bien plus, à peau de chagrin abandonnée à regret par l'État aux tireurs et collectionneurs.

Comme l'administration pourvoit au bonheur de tous, en tout domaine, les armes, comme les hôtels, les permis de conduire, les voies, les fonctionnaires, les hôpitaux, etc., sont divisées en catégories.

Les armes et munitions des quatre premières catégories ne peuvent être achetées et détenues qu'en vertu d'autorisations personnelles et révocables du Préfet. Il s'agit des armes de guerre (1re), de leurs moyens de transport (2e), des moyens de protection contre les gaz de combat (3e) et des armes de défense (4e).

En ce qui concerne les armes à feu de poing, peuvent être achetées librement celles qui sont historiques (modèle antérieur à 1870, (8e) et celles qui cumulent les conditions suivantes : être à un coup à percussion annulaire, et être d'une longueur totale supérieure à 28 cm (7e).

Naturellement les armes de 1re et 4e catégories qui ont été rendues définitivement inaptes au tir (inaptitude constatée par l'administration) échappent à toute réglementation. Elles sont de la 8e catégorie, celle des armes de collection. L'administration n'admet la collection que lorsqu'elle est elle-même dénaturée.

Il est possible d'obtenir du Préfet une autorisation d'acquisition d'une arme de 1re ou 4e catégorie, soit pour la défense personnelle (ce qui interdit tout déplacement de l'arme), soit en vue du tir sportif (l'arme peut être transportée déchargée entre le domicile et le stand de tir). Ce dernier type de demande obtient des réponses moins arbitraires.

Ces autorisations ne sont valables que pour cinq années. La quantité de munitions allouées est unique, son renouvellement doit faire l'objet d'une demande séparée.

L'acquisition d'armes blanches (6e) n'est pas soumise à réglementation. A noter qu'il est interdit d'en constituer un dépôt. C'est dire que cette notion de dépôt — juridiquement incertaine — sera l'appréciée par les Tribunaux.

Les autorisations de port d'armes des 1re et 4e catégories sont relativement exceptionnelles. Elles dépendent entièrement du bon vouloir du Préfet, sauf pour certaines catégories de fonctionnaires qui y ont droit de par leur statut.

L'achat et la détention des armes de chasse et de leurs munitions sont entièrement libres.

Le ministère de l'Intérieur régit ce domaine à sa fantaisie et l'on ne compte plus les occasions où la réglementation a été modifiée de manière absurde par des gens qui en apparence ne savaient pas de quoi il s'agit (classement des carabines de grande chasse, des fusils de 4e à chargeur, etc.).

En effet, le ministère s'appuye sur une propagande simpliste qui assimile la possession d'armes à la délinquance. Outre le fait qu'aucun délinquant, même débutant, n'a de difficulté à se procurer illégalement une arme, chacun sait qu'il y a en France plus d'une dizaine de millions d'armes de poing. Fort heureusement les morts, hommes ou blessures graves causées par ces armes ne dépassent pas quelques dizaines par an.

Toute personne sensée et de bonne foi constate qu'il n'existe aucun lien entre la criminalité et la plus ou moins grande sévérité de la législation sur les armes.

FRANÇOIS-NOEL BERNARDI
Avocat au barreau de Marseille

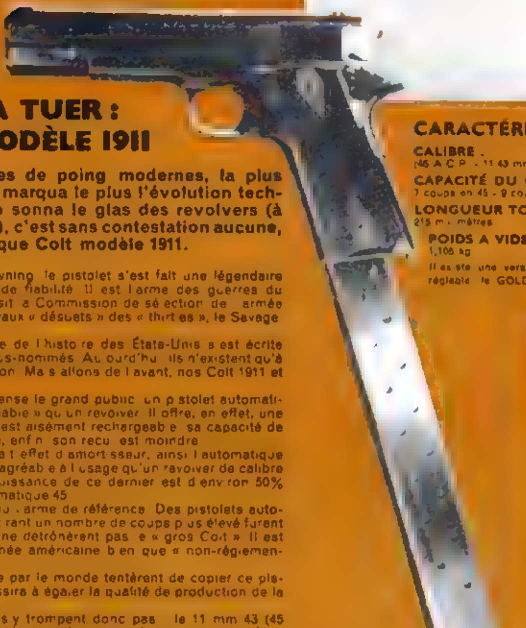
F N Browning (Belgique) modèle GP

Parabellum Luger (Allemagne)

Photos Roger Viollet

Walter (Allemagne) P38

Pistolet automatique modèle 45



Colt 1911
avec chargeur à 25 coups,
de fabrication mexicaine

MACHINE A TUER : LE COLT, MODÈLE 1911

De toutes les armes de poing modernes, la plus populaire, celle qui marqua le plus l'évolution technologique, celle qui sonna le glas des revolvers (à usage des militaires), c'est sans contestation aucune, le pistolet automatique Colt modèle 1911.

« Inventé » par J.M. Browning, le pistolet s'est fait une légendaire réputation de solidité et de fiabilité. Il est l'arme des guerres du XXe siècle, celle que choisit la Commission de sélection de l'armée américaine contre ses rivaux « désuets » des « thirties », le Savage, le Luger, le Mauser.
Pourtant une bonne partie de l'histoire des États-Unis s'est écrite grâce aux trois revolvers sus-nommés. Aujourd'hui, ils n'existent qu'à l'état de pièces de collection. Mais allons de l'avant, nos Colt 1911 et 1911-A-1 bien en main.
Contrairement à ce que pense le grand public, un pistolet automatique est beaucoup plus « fiable » qu'un revolver. Il offre, en effet, une étanchéité plus grande, il est aisément rechargeable, sa capacité de chargement est plus vaste, enfin, son recul est moindre.
La culasse, en reculant, fait effet d'amortisseur, ainsi l'automatique de calibre 45 est bien plus agréable à l'usage qu'un revolver de calibre 38 spécial. En outre, la puissance de ce dernier est d'environ 50% inférieure au pistolet automatique 45.
Le Colt 45 est donc devenu l'arme de référence. Des pistolets automatiques plus modernes, tirant un nombre de coups plus élevé furent mis au point. En vain. Ils ne détrônèrent pas le « gros Colt ». Il est toujours utilisé dans l'armée américaine bien que « non-réglementaire ».
De nombreuses usines de par le monde tentèrent de copier ce pistolet, mais aucune ne réussira à égaler la qualité de production de la firme Colt.
Les malfrats, truands ne s'y trompent donc pas : le 11 mm 43 (45 A.C.P.) est l'arme de prédilection du milieu. A la page des « faits divers » le Colt 45 est aussi célèbre que Al Capone et Dillinger.
Ce flingue est sans conteste l'arme la plus appréciée des tireurs américains. Une véritable industrie s'est créée en aval du Colt, c'est à qui déposera un brevet améliorant, transformant ce pistolet.
Quel que soit le devenir de l'industrie de l'arme de poing, le Colt 45 a encore un bel avenir devant lui, et il aura marqué en tout cas, grâce à son élégance, sa fiabilité et sa puissance, l'histoire moderne de l'arme de combat.

JACQUES ELBAZ
Spécialiste européen en armes de poing.

CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES

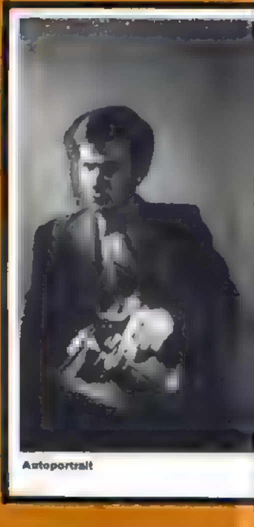
CALIBRE :
(45 A.C.P. - 11,43 mm), 38 Super (9 mm) et 9 mm parabellum

CAPACITÉ DU CHARGEUR :
7 coups en 45 - 9 coups en 38 et en 9 mm

LONGUEUR TOTALE :
215 millimètres

POIDS A VIDE :
1,106 kg

Il existe une version de tir en calibre 45 avec hausse réglable, le GOLD CUP, et une version de tir en 22 le ACE.



Autoportrait

Photo extraite de *L'aristocratie du pistolet*
Ed. Balland - Yves Cadiou

LE LIBRAIRE LE PLUS RAPIDE DE L'OUEST

La librairie Curiosity House, situé au cœur de Bruxelles, offre les ressources d'une véritable mine d'or aux amateurs de trésors insolites. Son propriétaire Michel Deligne, éditeur de plus de cent albums de bandes dessinées (Jijé, Dineur, Casey Ruggies, Rob-Vel, Uderzo,..) et instigateur de deux excellentes revues, Curiosity Magazine et Spatial, avoue en outre une autre passion, plus équivoque celle-là, pour les armes à feu.

Serait-ce pour mieux défendre ta librairie?

Pas du tout! Mes passions se recoupent. Mon amour pour les armes à feu s'est manifesté dès l'âge de cinq ans lorsque j'ai découvert mes premiers comics. Bien plus tard, j'ai obtenu une licence d'armurier et suis entré en contact avec d'autres collectionneurs. En ce qui concerne les armes, deux styles m'intéressent particulièrement. Le premier et le second Empire d'une part, car quoi de plus BD que l'épopée napoléonienne et ses retombées, et tout l'univers western d'autre part. Et là, c'est la beauté intrinsèque de la Winchester qui m'a séduit. Mais je collectionne également tout ce qui a trait au matériel: les objets les plus hétéroclites qui vont du téléphone de campagne au mannequin habillé en dragon en passant par les miniatures. Le tout perdu dans le désordre indescriptible de mon magasin, entre des rangées de vieux bouquins d'avant-guerre, de vieux comics et des publications récentes.

On peut néanmoins te considérer comme un individu violent?

Oh! Il faudrait cesser de tomber dans ce travers commun qui assimile trop aisément les collectionneurs amoureux d'histoire aux militaristes impénitents. Les amateurs d'armes peuvent très bien avoir une âme sensible après tout. Et en ce qui me concerne, j'ai gardé de bien mauvais souvenirs de mon service militaire. Non, mon intérêt va plutôt vers l'objet que vers son utilisation.

Tu dois avoir des clients particulièrement typés, des rouleurs de mécaniques, des frustrés du 9 mm?

Je tiens à préciser que je vends très peu d'armes en fait. Elles constituent plutôt mon fond de mécénat. De temps à autre, j'en cède une pour financer l'édition d'un album par exemple. Comme ces achats ne sont pas à la portée de toutes les bourses, ma clientèle est principalement formée de médecins, d'avocats, de décorateurs, de délégués de musées. Et aussi de fanatiques d'une époque historique, du western par exemple.

Les fondements de cette passion bizarre?

Mes origines de fils de forgeron? La poursuite des jeux de l'enfance?

Michel Deligne devant sa boutique

Le rêve d'aventures impossibles? Le panache de l'histoire? Je ne sais.

Propos recueillis par RAY MINGTON et B. RHETTA

REVUES

Cibles - 12, avenue Dugay-Trouin 75006 Paris
Double action - 66, avenue Victor Hugo, 75016 Paris

LIVRES

L'aristocratie du pistolet par Aranta et Cantegrit (Ed. Balland)
Dillinger, par **John Toland** (Ed. Calmann-Lévy)
Les hors-la-loi du Far-West, par Paul Wellman (Ed. Stock)

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE TIR

16, avenue du Président Wilson, 75016 Paris - Tél. : 723.73.38

LA DOUCE MANIE D'UN DESSINATEUR

A quoi rêve Claeys, l'auteur de *Magnum Song*, quand il ne dessine pas d'armes...

Parfois, l'inspiration vient à me manquer. Mon regard se promène alors sur les rateliers qui cernent ma planche à dessin.

Dans la semi-obscurité, l'acier bleuté des carabines de grande chasse, des riot-guns et autres répliques d'armes anciennes accroche les lueurs de ma lampe. Dieu, que ce spectacle est réconfortant!...

Voici le mur réservé aux armes de poing. Parmi celles-ci, je m'attarde sur le colt Python dont le bronzage est dans la meilleure tradition de l'armurerie ancienne. A ses côtés, le revolver Manhurin MR 73 n'a rien à lui envier. Passons au Smith & Wesson modèle 29 : l'arme de poing la plus puissante du monde, spécialement conçue pour la munition 44 Magnum; une arme qui n'est pas faite pour les petites filles...

Et là, dans le coin : c'est le colt « government model ». Calibre 45 ACP. Une arme septuagénaire dont la prise en main est légendaire.

C'en est trop! Je me lève, les tempes battantes. Je m'empare d'une carabine Mauser équipée d'une lunette Zeiss. Je manœuvre le verrou, fébrile, et introduis une douille. Une force que je connais bien m'entraîne jusqu'au balcon... Je caresse le noyer huilé et quadrillé main de la crosse. Quelle merveille! J'épaule, vise au hasard dans la rue. J'encadre le visage d'un quidam... Je me mords la lèvre inférieure afin d'en arrêter le frémissement avant qu'il ne gagne tout mon être. Lentement, j'écrase la détente. Clac! fait le percuteur!

J'imagine la tête de cet imbécile vidée de sa cervelle et cela va déjà mieux.

Je retourne à ma table, m'éponge le front où ruisselle encore une sueur malsaine. Que voulez-vous, chacun ses petites manies...

JEAN-CLAUDE CLAEYS

UNE JOURNEE ORDINAIRE

DUVEAUX

LORSQUE J'ARRIVAI, MADELEINE ÉTAIT DÉJÀ COUCHÉE, JE DÎNAI SEUL
ÉREINTÉ PAR CETTE JOURNÉE SINISTRE ET LAMENTABLE, JE N'AVAIS QU'UNE ENVIE : DORMIR, MAIS COMME CHAQUE SOIR, JE ME DIRIGEAI VERS L'ARMOIRE À PHARMACIE OÙ JE SAVAIS LE RETROUVER PARMI LES FLACONS DE MADELEINE...
JE LE CONTEMPLAI LONGUEMENT, CARESSANT SON MÉTAL, FAISANT JOUER SA MÉCANIQUE DÉLICATE, LA VOIX DE MADELEINE M'INTERROMPIT.
PAUL!
TU EN AS MIS UN TEMPS ! JE PARIE QUE TU T'ES AMUSÉ AVEC TON REVOLVER...
DÉCIDÉMENT, CETTE JOURNÉE AURAIT BIEN ÉTÉ COMME TOUTES LES AUTRES...
DUVEAUX

Et il lança l'Astra dans les roses

Une nouvelle inédite de Pierre Guzzo

Elle était pas vraiment terrible. C'est du moins ce qu'il se dit en fermant sa bagnole à clef. Cheveux châtain clair, pas frisés, pas tout à fait raides, plutôt petite, pas très jolie, elle lui avait jeté un regard morne avant de disparaître derrière la grande grille. Je l'aurais bien baisée quand même, pensa-t-il.

La gueule de l'Astra modèle 357, juste sous son nez, le tira brutalement de ses réflexions. Le canon de 216 mm lui chatouillait la moustache. Il louchait sur le collimateur, remontait lentement vers le barillet à 6 coups. Il entendit le déclic du percuteur et vit un doigt ganté se crisper sur la gâchette. Il se sentit inondé de sueur. Le revolver montait lentement le long de son nez. Il était fasciné par le mouvement de ce long tube métallique luisant que la distorsion du rapprochement rendait plus monstrueux encore.

C'est un jeu con. Je vais pousser une bonne gueulante et ce sera fini. J'ai déjà vu ça au cinéma : Clint Eastwood dans *Magnum Force*. Tiens, j'étais avec cette conne... - L'arme s'appuya durement entre ses yeux. Aveuglé par la sueur, il baissa les paupières. Un simple frôlement et ce serait la fin.

A l'intérieur de la villa, la fête continuait. - C'est trop, pensa-t-il, c'est grotesque ! - Il sentait qu'il ne pouvait pas mourir aussi bêtement pendant que ses copains draguaient comme des malades de l'autre côté du mur. - Pourquoi est-ce que j'aurais la trouille ? - Une colère froide montait en lui.

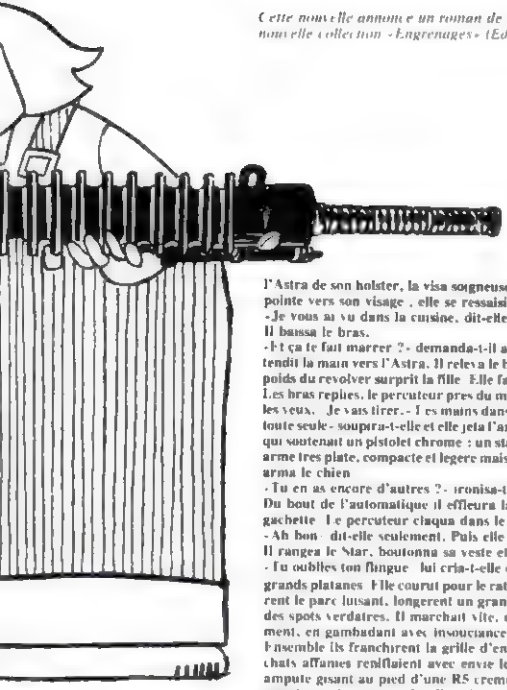
Comme si je n'avais pas assez d'emmerd' comme ça. Il ouvrit les yeux, voulut bouger, protester. La 9 mm expansive de 10 grammes lui emporta la moitié de la tête. Le choc le projeta sur le capot de la voiture. Son corps s'agita nerveusement, glissa sur la carrosserie et s'aplatit dans le caniveau. Puis il ne bougea plus.

L'ambiance était super. Belle soirée. On s'envoyait en l'air dans tous les coins. Les hommes avaient dénoué leurs foulards en soie et ouvert le haut des braguettes de leurs jeans extra-serrés. Le maquillage des femmes fondait sur leurs visages, creusait des rigoles profondes qui dégoulinaient jusqu'à l'échancrure de leurs robes déjà trempées. C'était une fête réussie, avec des relents de transpiration et d'alcool et même ce léger fumet d'herbe qui fait moderne. Au milieu des rires bruyants et de l'odeur des corps surexcités, il chercha le chemin des cuisines. Personne ne s'interposa, personne ne lui jeta même un regard et pour cause.

Il était ici parfaitement inconnu. La porte de l'office était bouclée de l'intérieur. Il n'insista pas, fit le tour par le jardin, brutalisa une fenêtre embuée. Elle céda sans problème. Une auburn teinte perchée sur l'évier plein à ras bord de vaisselle sale, les jambes largement écartées, serrait contre elle un blond ventiflon dont les pantalons chics tire-bouchonnaient sur des godasses de marque. En le voyant entrer, elle poussa un petit cri tout en continuant à s'agiter. Son partenaire n'avait rien remarqué, trop absorbé par son numéro de baiseur mondain. Les yeux de la femme s'agrandirent quand elle vit le Magnum encore plus impressionnant avec son silencieux. Il tenait l'arme à deux mains, les bras tendus horizontalement... Il s'approcha lentement du couple et colla le revolver sur la nuque du type. Le gigolo commençait à sentir que quelque chose ne tournait pas rond. Il lui logea une balle dans le cou, une remington blindé 158 g métal point. Un trou bien net qui ne saigna même pas. Cote face le spectacle était moins beau. Il avait tiré de biais pour éviter la fausse rousse qui regardait avec horreur ses seins flasques couverts d'un mélange écœurant de chair broyée et de sang frais. Elle n'avait pas encore réagi qu'il lui découpait la gorge avec un couteau à pain : manche en bois brun déjà patiné, lame fine et cannelée au tranchant exquis... Il se rejeta rapidement en arrière pour éviter l'hémorragie, nettoya soigneusement l'ustensile avec un torchon propre qui traînait sur la table et le reposa là où il l'avait trouvé, sur une espèce d'étagère basse, fendue en son milieu, sur toute la longueur, de telle manière qu'on puisse y glisser tous les couteaux nécessaires à une cuisine de style.

Refermant calmement la fenêtre derrière lui, il sortit par le jardin. La nuit était fraîche, peu propice aux promenades sentimentales. Elle s'amusait à déchiqueter les premières fleurs tout juste écloses, dans un massif de roses. Ses cheveux châtains brillaient délicatement dans la lumière jaune d'un réverbère faussement rétro achetée certainement une fortune chez un spécialiste de la retape. Il la trouva plutôt petite et pas vraiment jolie. Les femmes ne l'intéressaient pas particulièrement. Il arriva derrière elle. Elle ne l'avait pas entendu ou bien elle n'avait pas eu envie de l'entendre. Il sortit

Cette nouvelle annonce un roman de Daunal et Gurzo, à paraître en septembre dans la nouvelle collection «Engrenages» (Ed. Jean Goujon)



Illustrations Bernard Ciccolini

l'Astra de son holster, la visa soigneusement. Elle se retourna vivement, frissonna quand elle vit l'immense canon pointe vers son visage , elle se ressaisit rapidement et eut un petit sourire moqueur.

- Je vous ai vu dans la cuisine, dit-elle.

Il baissa le bras.

- Et ça te fait marrer ?- demanda-t-il agace. Elle ne repondit pas, se contenta d'avancer vers lui. - Je peux ?- Elle tendit la main vers l'Astra. Il releva le bras, elle n'hesita pas et saisit le Magnum par le silencieux. Il lacha prise. Le poids du revolver surprit la fille. Elle faillit le laisser tomber. Elle promena un doigt curieux sur la crosse en noyer. Les bras replies, le percuteur pres du menton, elle dirigea l'arme vers lui. - Et si je tirais ? souffla-t-elle. Elle ferma les yeux. Je vais tirer. - Les mains dans les poches de son veston, il ne disait rien. Je ne crois pas que j'y arriverais toute seule - soupira-t-elle et elle jeta l'arme dans les fleurs. Il ouvrit sa veste, demasqua un second etui, du cote droit, qui soutenait un pistolet chrome : un star modele PD calibre 45 ACP, qu'il entretenait avec un soin maniaque. Une arme tres plate, compacte et legere mais au recul violent. Elle ne payait pas de mine mais pouvait faire des ravages. Il arma le chien.

- Tu en as encore d'autres ?- ironisa-t-elle.

Du bout de l'automatique il effleura la tempe de la fille. - Tu n'as pas peur ?- Elle rit de nouveau. Il pressa la gachette. Le percuteur claqua dans le vide. Elle n'avait pas bronche. -Il n'etait pas charge .

- Ah bon - dit-elle seulement. Puis elle ajouta : - Est-ce que tu vas m'apprendre a tuer ?

Il rangea le Star, boutonna sa veste et s'enfonça dans l'allee.

- Tu oublies ton flingue - lui cria-t-elle en fouillant dans les massifs. Il ne repondit pas, se perdit dans l'ombre des grands platanes. Elle courut pour le rattraper. Ils traverserent le parc luisant, longerent un grand bassin eclaire par des spots verdatres. Il marchait vite, elle le suivait facilement, en gambadant avec insouciance.

Ensemble ils franchirent la grille d'entree. Une bande de chats affames renifloient avec envie le cadavre au visage amputé gisant au pied d'une R5 creme. Ils s'enfurent en miaulant a leur approche. Il ne jeta pas un coup d'œil au mort. Elle lui demanda sans sembler particulierement emue : - Celui-la aussi c'est toi qui l'as tue ?- Il garda le silence, continua vers une Ford transit rouge flanquee de deux enormes *SOS Dépannage* peints en lettres jaune canard.

La porte laterale s'ouvrit en grinçant, il degagea une petite caisse en metal verte et une AA 52 enroulee dans une bache graisseuse.

Puisque tu es la, tu vas porter ça, dit-il a la fille avec brusquerie

Si je veux... Qu'est-ce que c'est ?

— Une mitrailleuse

— C'est pour quoi faire ?

— Tu verras

— C'est lourd ?

— A peu pres 20 kilos

Il posa l'engin sur l'epaule de la fille et se chargea de la malle. Ils rebrousserent chemin, longerent de nouveau le bassin et ses projecteurs glauques qui dessinaient leurs ombres sur la pelouse rase. Elle rompit le silence : - Tu aimes tuer ?-

J'aime les armes

— Tu en as beaucoup ?

— Plein

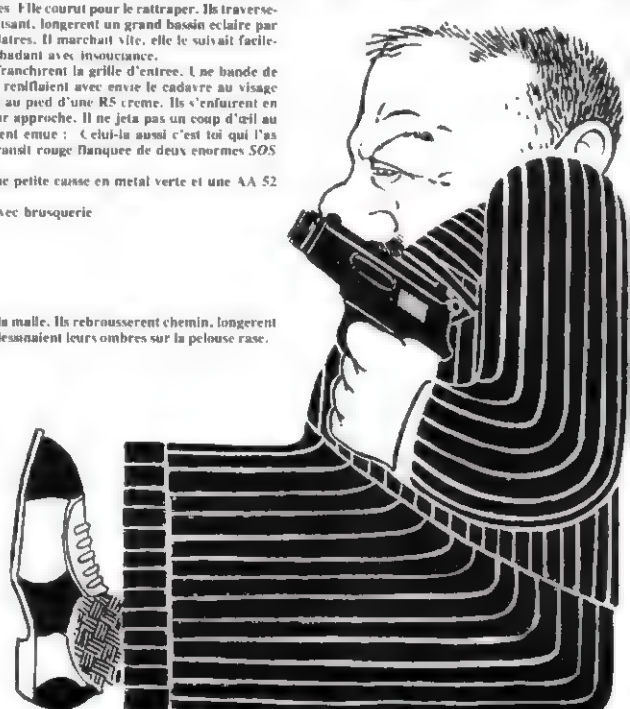
— Comment est-ce qu'on tue ?

— Tu as le choix

— Ah ?

— Tu as vu le type dehors. Il a encaisse une remington 95, ça arrache tout devant - un veritable entonnoir - Il s'exprimait d'une voix monocorde, comme s'il recitait une leçon. - Avec les 158 blindees c'est l'inverse. Il faut savoir choisir ses balles. J'aime bien aussi les 38 special pour faire du boulot propre -. Il se tut et elle ne dit plus rien jusqu'a ce qu'ils arrivent dans l'allee des rosiers. Il l'arreta d'un geste, posa la caisse et s'avança, seul, vers la maison. A travers les larges baies vitrees de la façade, il constata avec plaisir que tout allait bien. La party continuait de plus belle. Tous ces joyeux connards du samedi soir bondissaient en cadence sur les rythmes latins de Santana, insouciants et confiants.

Il retourna sur ses pas et entreprit de monter la mitrailleuse. Il fixa d'abord le trepied puis s'atta-



qua à l'affut. Il aimait bien l'AA 52, un jouet de l'armée, maniable, rapide et légère, elle tirait ses 250-300 coups minute sans problèmes. Il ajusta la crosse éclipsable et la lunette de tir. Il dégagea les bandes de balles 7,5 de la caisse, longues et pointues, elles convenaient parfaitement à la machine. Il expliqua brièvement le maniement de l'arme à sa compagne. Elle officierait, il servirait.

-Maintenant attends-moi ici, dit-il, j'en ai pour une minute.- Il repartit vers la maison, pénétra dans salle enfumée, se mêla aux danseurs et se fraya un passage vers les cuisines. Il enfonça la porte toujours fermée, d'un grand coup de botte. Une soubrette affolée entra derrière lui. Les pantalons en tire-bouchon étaient toujours coincés sous les genoux du blond prostré devant la femme au visage exsangue, saignée comme un mouton. Il entendit un cri étouffé et vit la servante dégueuler sur le carrelage. Il l'étrangla avec le torchon taché de sang et ressortit en laissant la porte ouverte. Conseillant à un maître d'hôtel d'aller faire un tour à l'office, il sortit tranquillement...

-Tout va bien, déclara-t-il. Tu es prête ?-.

Les premières balles firent éclater les vitres et se logèrent dans le plafond. La seconde rafale était encore un peu haute. Elle rectifia le tir : la troisième fut la bonne. Dans les silences de la mitrailleuse, la musique leur parvenait très clairement, maintenant : plus rien ne les séparait de l'intérieur.

Dans le collimateur, elle vit une gravure de mode avec des petites fleurs bleues dans les cheveux, s'écraser contre un buffet, renverser les petits sandwichs et les seaux à champagne.

-Plus bas, ordonna-t-il-. Elle obéit et balaya le sol, attentive aux mouvements des corps qui rampaient, à la recherche d'un abri. La musique s'arrêta soudain. La mitrailleuse continuait son travail de nettoyage, fauchait les fuyards, trouait les cadavres, aboyait ou hoquetait au gré de sa manipulatrice. Puis la lumière s'éteignit. Quelqu'un de fûté avait eu la bonne idée de disjoncter, à moins qu'une balle ait fait le boulot.

-Qu'est-ce qu'on fait ?-. Il regrettait de ne pas avoir emmené l'équipement infrarouge pour la 52.

-Quest-ce qu'on fait ?-, répéta-t-elle agressivement.

Du calme, tu n'as pas encore tout vu-.

Il retira 5 cocktails Molotov de la caisse, enflamma une amorce, attendit quelques secondes et balança la bouteille aussi loin qu'il le put. Elle explosa au beau milieu de la salle, illuminant le charnier où les plaintes redoublèrent d'intensité.

-C'est drôle, je ne les avais pas encore entendu crier- dit-elle. Elle était assise sur ses talons, ne perdant pas une miette du spectacle.

-Tu veux essayer ?-

Elle se mit à trembler. Il expédia encore 3 cocktails : le feu commençait à prendre sérieusement. Il décida la retraite. Rapidement il démonta la mitrailleuse, la roula dans la bâche.

-Aide-moi, dit-il-.

Il se retourna, elle avait disparu. Il grogna. Il avait encore un peu de temps mais il fallait absolument qu'il se débarrasse d'elle, et le plus rapidement possible.

-Une allumée ou une droguée, se dit-il. Les nanas deviennent de plus en plus folles-. Il dégagea le Star de son holster, y introduisit un chargeur. Au moment où il armait, il sentit sur son crâne la lourde pression de l'Astra. -Comment tu t'appelles ?- demanda-t-elle doucement.

Il resta muet. Elle répéta sa question sans plus de succès.

Il entendait distraitement les gémissements qui s'amplifiaient, l'incendie qui grondait. -Elle a récupéré le Magnum- pensa-t-il. Et il ajouta à voix haute -C'est drôle, j'avais justement envie de mourir.-

Il se retourna brusquement et logea 2 Norma demi blindées dans le cœur de la fille avant qu'elle s'en soit rendue compte. -Une mort propre, se dit-il. Elle a bien mérité de terminer comme ça.- Et il lança l'Astra dans les roses.

POUR SUIVRE, ABONNEZ-VOUS

ABONNEMENT

Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros)

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Localité .....

Profession ..... Date de naissance (facultatif) .....

Je joins le règlement (cochez la case correspondante)

— France et Union Postale Française ..... 120 FF

— Benelux ..... 800 FB

— Canada et U.S.A. ..... 35 $

— Autres pays ..... 170 FF

Bulletin et règlement à adresser :

Pour tous pays sauf Benelux, Canada et U.S.A. 66, rue Bonaparte - 75006 Paris - France

Pour le Benelux 28, rue des Sœurs Noires - 75000 Tournai - Belgique
Compte bancaire Bruxelles Lambert 375.0990 120 23

Pour le Canada et les U.S.A. PERIODICA, 7045 avenue du Parc, h3n 1X8 Montréal - Canada

Last Tango in Paradise

MAGNUM SONG

JEAN-CLAUDE CLAEYS

L'affaire du "tueur de rouquine" : sous ce sobrique [illegible] dissimulent deux crapules, Squeers et Raven. Ils exterminent systématiquement les rousses...

Sachez aussi que le sénateur Stooge est un fieffé coquin. Tueur de sa belle-fille, il a dilapidé l'héritage de cette dernière. Elle s'en moque bien désormais : Squeers vient d'attenter à ses nuits. Avec succès...

AAARRRGH!
CNING!

SMASH!!
OOF!
GNNG!
CE GARÇON N'AVAIT DÉCIDÉMENT AUCUNE CONVERSATION!..

IL ÉTAIT TEMPS DE LUI METTRE UN PEU DE PLOMB DANS LA CERVELLE !...
PAW!
TANDIS QUE J'EFFAÇAI DE MON VISAGE...
LES GICLÉES DE SANG...
RAVEN EN PROFITAIT POUR PRENDRE LE LARGE...

JE LUI FRACASSAI UNE ÉPAULE...
PAW! PAW!
ET EN AURAIS VOLONTIERS FINI AVEC LUI ...
STOP
POLICE
64289
SI, À CET INSTANT PRÉCIS ...
LES FLICS N'ÉTAIENT INTERVENUS.

ILS ME PRIÈRENT DE LES REJOINDRE ET JE COMPRIS QU'IL VALAIT MIEUX NE PAS FAIRE DE CHICHIS !..
UNE HEURE S'ÉTAIT ÉCOULÉE... PEUT-ÊTRE VOUS EN SOUVENEZ-VOUS? À CETTE ÉPOQUE, LA BOÎTE À LA MODE ÉTAIT LE "PARADISE": LE GRATIN S'Y ENCANAILLAIT, LES FILLES ÉTAIENT RÉPUTÉES POUR LEUR BEAUTÉ ET LEUR EXPÉRIENCE.
ROXY JEWELERS
1191 6TH AVE.
STOP
WE BUY
SILVER
PAID

LE COMMISSIONER BUMBLEBOCK AVAIT UNE BOUTEILLE DE SCOTCH RÉSERVÉE À SON NOM. J'ÉTAIS CONVIÉ À M'EN HUMECTER LE PALAIS. SOYONS FRANC : C'ÉTAIT UN NECTAR DE PREMIÈRE !_ JE VENAIS DE NARRER AVEC ESPRIT MES RÉCENTES AVENTURES...
BON : JE RÉSUME VOTRE HISTOIRE...
CE SOIR, LE MANIAQUE DONT LA PRESSE FIT LA RENOMMÉE SOUS LE SOBRIQUET DU "TUEUR DE ROUQUINES", ERRE DANS LES RUELLES PROCHES DES DOCKS. SANS DOUTE À LA RECHERCHE DE QUELQUE GIBIER...

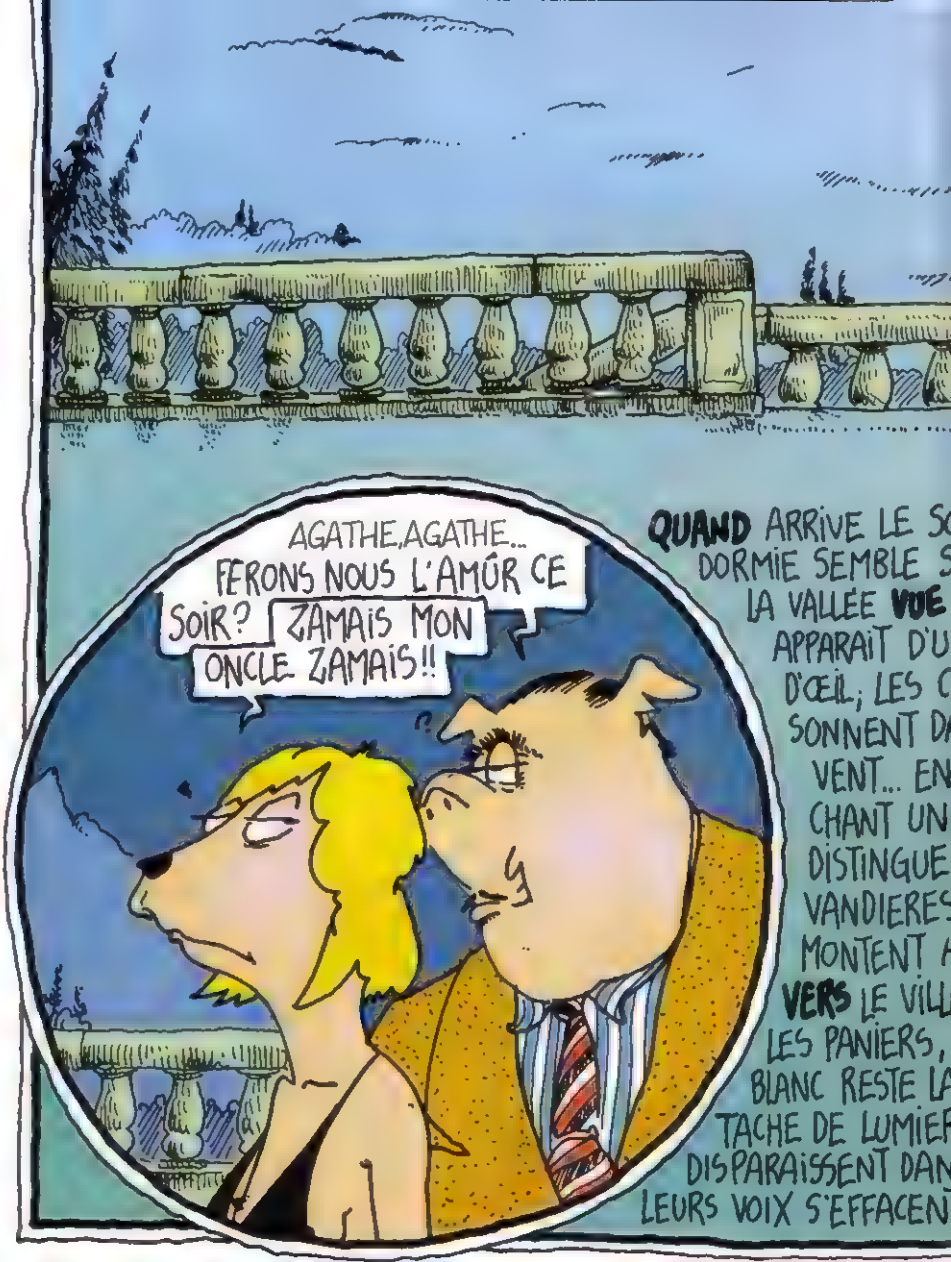
MISS HONEYBABBLE CROISE SON CHEMIN ET NOTRE BONHOMME ATTENTE AUX NUITS DE CELLE-CI ...
AVEC UN FRANC SUCCÈS, DISONS-LE TOUT NET!
HÉLAS — PLUS FÂCHEUX ENCORE, BETSEY STODGE S'EFFONDRE À SON TOUR ...
VICTIME D'UNE BALLE DESTINÉE À SON AME...
L'ODIEUX ASSASSIN TENTE ENSUITE DE S'ESQUIVER. MAIS IL TOMBE SUR VOUS...
EXACTEMENT!.. ALERTÉ PAR LES COURS DE PEU, JE LE SOMME DE S'ARRÊTER ...

L'AUTRE DÉGAINE EN GUISE DE RÉPONSE ET VOUS VOILÀ CONTRAINT DE L'ABATTRE... VOUS RECONNAISSEZ EN LUI SYDNEY SQUEERS...
...UN TRUAND BIEN CONNU DE NOS SERVICES. EH, BIEN! JE VOUS FÉLICITE : VOUS ALLEZ CONNAÎTRE LA UNE DES GAZETTES...
OH, JE NE RECHERCHE PAS LA PUBLICITÉ ET JE VOUS LAISSE DE BON CŒUR LE MÉRITE DE CET HEUREUX DÉNOUEMENT... MAINTENANT, JE VOUS QUITTE...
TOUTES CES ÉMOTIONS M'ONT ANÉANTI !

LE FOG TOMBA INOPINÉMENT, BARBOUILLANT LA CITÉ DE SA GOUACHE MALODORANTE ...

JE REMONTAI NINE ELMS LANE, TRAVERSAI COLUMBIA BRIDGE PUIS M'ENGAGEAI DANS GROSVENOR ROAD.
J'ATTEIGNIS BIENTÔT OAKINGTON GARDEN ; JE ME GARAI ET GAGNAI D'UN PAS GAILLARD L'UNE DES BÂTISSES BORDANT LE PARC...
J.K HOLBROOK
LAW. ADVISER

CE COQUIN DE HOLBROOK NE SE REFUSAIT RIEN !



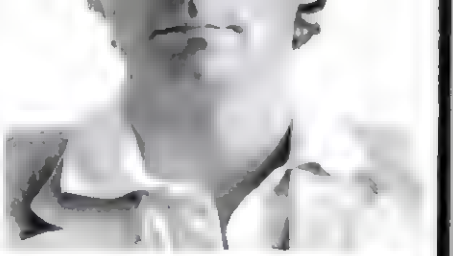
QUAND ARRIVE LE SO
DORMIE SEMBLE S
LA VALLÉE **VUE**
APPARAIT D'U
D'ŒIL; LES C
SONNENT DA
VENT... EN
CHANT UN
DISTINGUE
VANDIERES
MONTENT A
VERS LE VILL
LES PANIERS,
BLANC RESTE LA
TACHE DE LUMIER
DISPARAISSENT DAN
LEURS VOIX S'EFFACEN

J'ai alors trouvé le temps de découvrir Paris et de dessiner.

J'ai toujours un peu dessiné mais je n'ai jamais suivi de cours. Pour faire un dessin à la Matisse, pour représenter un mouvement, je suis assez adroit, mais pour le dessin académique, je suis nul... Je me suis mis à la bande dessinée en cherchant un équilibre entre le dessin et l'écriture. C'est ce qui a donné ma première histoire, *Le soir sur la véranda*, qui commence comme un livre. Je l'ai porté à Guy Vidal qui l'a tout de suite prise pour *Pilote*.

Voilà pour mes débuts. Aujourd'hui je ne veux pas me cantonner à la bande dessinée, ça me démange de toucher aux jouets des autres : le cinéma, le théâtre mais aussi la littérature.

Actuellement, je suis sur un projet de film. J'ai écrit un synopsis qui intéresse des gens de cinéma. Mais dans ce domaine, tout avance à pas de fourmis. Il faut du temps. N'empêche, je finirais par tourner ce film... parce que je ne peux pas faire autrement.



LES VOIX DU SUD

On a souvent accusé Régis Franc de piller une certaine littérature, de faire du Proust ou du Fitzgerald à la sauce bande dessinée. Mais en fait d'influences, les auteurs qu'il évoque d'abord sont des écrivains du Sud.

Quelque part, je traîne en moi l'envie d'écrire, de rentrer en littérature. Mais se mettre à écrire, ce n'est pas facile, on n'a pas le droit de se tromper. Si je n'ai pas beaucoup lu, ce que j'ai lu, je l'ai profondément assimilé. Curieusement, on m'a comparé à des écrivains que je ne connaissais pas en débutant dans la bande dessinée. Par exemple, j'ignorais Scott Fitzgerald jusqu'à ce que Wolinski en parle à mon propos. Il n'empêche que depuis, je me suis plongé dedans, et effectivement, quand Fitzgerald titre une histoire « All the sad young men » (« Tous les jeunes hommes tristes »), ou « Flappers and philosophers » (qu'on pourrait traduire par « Minettes et philosophes ») je retrouve mon univers.

Mais la littérature qui m'a d'abord marqué, et ce n'est pas un hasard, c'est une littérature du Sud, celle du Sud des États-Unis, avec des auteurs comme Truman Capote, Dos Passos, Faulkner, Shelby Foote et surtout Carson Mac Cullers qui a été pour moi la révélation de l'écriture : une phrase simple, fermée, sans fioritures ni effets littéraires, qui va carrément à l'essentiel. Et aller à l'essentiel, c'est exprimer une pensée métaphysique. Son plus beau roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*, reste l'un de mes livres de chevet.

Il y a aussi un auteur français qui m'a influencé, c'est François Mauriac, encore un écrivain du Sud. Dans ses livres, il décrit l'aristocratie terrienne, cultivée, insolente et les prolétaires qui sont là qui n'ont droit à rien qui n'ont aucune perspective d'avenir. Un monde qui ressemble un peu à celui de mes personnages surannés : ils sont riches et ont donc le temps de s'ennuyer, pendant que les autres se crèvent pour survivre. Il ne faut pas se tromper, je hais ces gens et je ne les récupère qu'en leur donnant une dimension exotique, décadente, comme au cinéma.

Si un jour j'écris sur mon pays, sur cette région de terres qui ne rapportent rien, avec ses grandes bâtisses qui ressemblent à des châteaux, ça commencera sûrement avec le vent, les terres battues, les supermarchés à la sortie des villes. Et il y aura forcément une implication politique. Mais je parlerai aussi de la beauté de cette région, de la lumière du soir qui tombe sur les pinèdes, des plages qui évoquent l'ennui.

S QU'ILS SAVENT DE LUI

Par
GERARD LAUZIER

Il était une fois, quelque part entre Narbonne et Carcassonne, un petit garçon qui marchait dans les dunes en rêvant. Il rêvait qu'il était une star et vivait à Hollywood, dans l'univers enchanté des films américains que projetait chaque semaine le cinéma de son village.

Le petit garçon devenu grand, créa une bande dessinée qui racontait l'histoire d'un petit garçon qui marchait dans les dunes en rêvant qu'il était une star. Cela s'appelait *Le café de la plage*. Comme le petit garçon devenu grand, avait beaucoup de talent, ce fut tout de suite le succès.

Un producteur américain comprit qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner avec les rêves du petit garçon qui marchait dans les dunes. Il en tira une comédie musicale. Elle fit les beaux soirs de Broadway. La comédie musicale fit un film qui connut un immense succès. Le petit garçon partit pour Hollywood et devint une star.

Il défraya la chronique de Beverley-Hill. Il vécut de tumultueuses amours avec des actrices célèbres. Il réalisait ses rêves d'enfant. Mais la réalité ressemble rarement aux rêves des petits garçons. Alors, parfois, Monroe Stress, je veux dire Régis Franc, rêvait qu'il était redevenu le petit garçon qui marchait dans les dunes en rêvant. Seulement voilà, s'il arrive que les petits garçons rêveurs deviennent des stars, jamais les stars ne redeviennent des petits garçons. C'est ce qui les rend si tristes après le cinquième whisky.

Alors pour le consoler, Claire Bretécher et moi, qui veniors justement d'être élus à l'Académie Française, nous décidâmes d'un commun accord de soutenir sa candidature et Régis Franc fut, dans l'histoire de cette vénérable institution, le troisième auteur de BD à revêtir l'habit vert.

G.L.

Je reste pourtant persuadé qu'il s'agissait bien de la seule et même personne. Étrange bonhomme, en vérité. Je me demande s'il ne s'est pas réfugié dans la bande dessinée, histoire de se faire oublier.

F.L.

...rosé celui dont nous parlons... Il vivait dans un minable hôtel de Sunset Boulevard avec une bande pleine de pleurnicheuses. Ils étaient tous deux dans le cinéma, enfin, presque. On avait failli les engager comme danseurs de cacahuètes dans une comédie musicale, mais finalement ça n'avait pas marché. « Je suis sûr qu'un autre coup très sérieux », m'avait dit Régis. En attendant, ils s'apprêtait à partir avec Jane (sa compagne) à un marathon de danse comme on en faisait alors beaucoup sur la côte ouest.

Oh, ça va. Je mélange tout, ce n'était pas ça. J'ai tellement voyagé ma mémoire me trahit. Une minute, ça me revient. C'était au cours d'un vol vers le Tchad. Il était assis à côté de moi, et on avait discuté le temps du voyage. Oui, c'est bien ça. Une curieuse histoire d'ailleurs. Il m'avait confié qu'il était également reporter et qu'il préparait une enquête sur les esclaves du nord de ce pays. Mais, trois jours plus tard, je le retrouve par hasard dans une ville du sud de l'Espagne en compagnie d'une ravissante jeune femme. Me souvenant de notre sympathique première rencontre, je l'aborde, lui rappelle mon nom et lui demande si son séjour au Tchad s'est bien passé. Il n'a pas eu l'air de comprendre. « Je suis désolé, m'a-t-il dit, mais je suis dessinateur et non reporter de profession, je n'ai jamais été en Afrique et je n'ai pas l'honneur de vous connaître ! ».

FRANC A LA UNE

Régis Franc a débarqué un jour dans la bande dessinée avec, dans ses bagages, un peu du sable des plages du sud, quelques bobines de films du cinéma du samedi soir, deux ou trois références littéraires... Et surtout une façon bien particulière de jouer avec le temps, de tricher avec la réalité et les sentiments, de se réfugier dans le rêve et les souvenirs.

Je viens de l'Aude, du Sud et non pas du Midi comme disent les Parisiens. Le Midi, c'est la pastissade, la pétanque, c'est Marcel Pagnol... Le Sud, le vrai, c'est une région que tout le monde fuit parce qu'il n'y a pas de travail. Alors on part peupler les bureaux de postes parisiens ou on s'engage chez les C.R.S. Mais le sud, c'est aussi le pays où Joseph Delteil, Charles Trenet, Charles Cros, etc... ont vu le jour

Là-bas, quand tu te trouves à la terrasse d'un café et que tu dis que tu veux faire de la bande dessinée ou du cinéma, on te prend pour un ringard, un ivrogne ou un fou... Mon père a commencé comme maçon et la plus belle chose qu'il me souhaitait, c'était de devenir instituteur ou ingénieur. C'est pour ça que j'ai passé un bac technique avant de partir au service militaire en Allemagne. Événement considérable pour quelqu'un dont l'horizon se limitait alors à Carcassonne !.. A l'époque, penser monter à Paris, c'était assez inimaginable. J'y ai débarqué après l'armée sans connaître personne. C'était vers 1970 et j'ai commencé à travailler dans un bureau d'architecte. Et puis je suis devenu assistant photographe dans

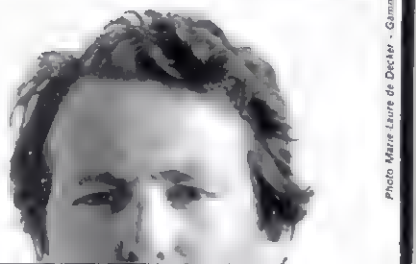


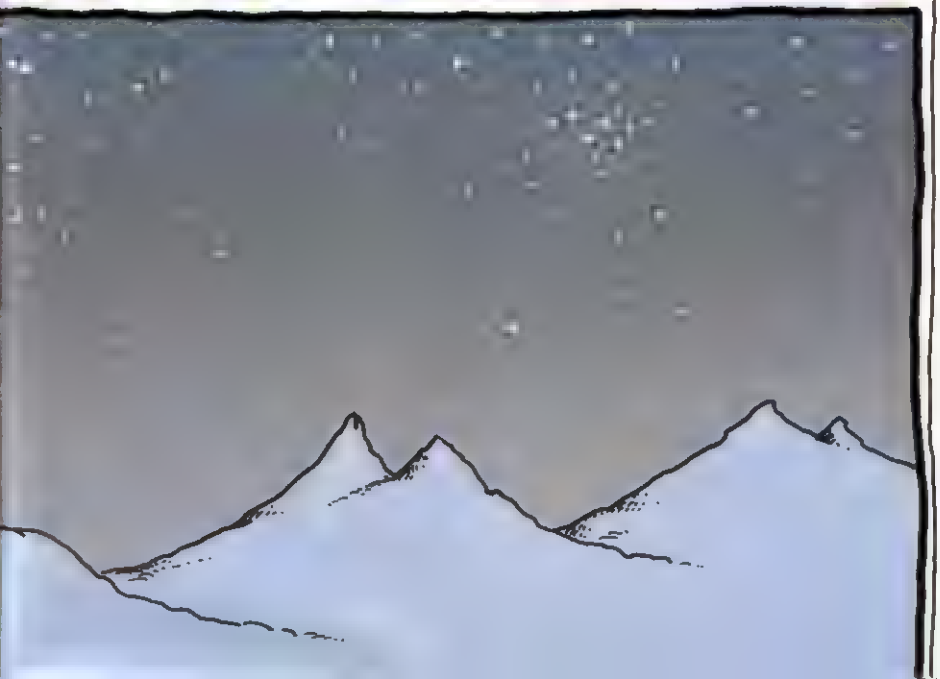
Photo Marie Laure de Decker - Gamma

La jeune
dame bourgeoi
PFFF.. COMME CES INTERVIEW SONT ASSOMMANTES...
CE LAMBERT M'A FAIT DIRE N'IMPORTE QUOI.. ENFIN!...J'ARRIVE..

(A SUIVRE)

lle endormie

en 1 acte



Le Café de la Plage

MENTIR, DIT-IL

Il y a trois données constantes et complémentaires dans mes bandes : le temps, le mensonge et ...les femmes.

Pris verticalement, le temps c'est la seule chose qu'on ne peut pas maîtriser, devant laquelle on est impuissant. Pris horizontalement, c'est des situations qui se déroulent au même moment et qui ne se croisent jamais. C'est enfin des instants éphémères que j'essaye d'immobiliser et que deux chansons expriment parfaitement : « Vous qui passez sans me voir » de Charles Trenet et « Les Passantes » de Georges Brassens.

Je crois beaucoup à ces mirages. Je ne suis jamais autant amoureux que lorsque je croise dans la rue une femme qui me plaît et que je ne reverrai jamais. Ça dure trente secondes mais je vis avec elle une histoire merveilleuse dont le charme disparaîtrait si on liait connaissance. C'est un sentiment très mélancolique de penser qu'on passe sans cesse à côté de mille situations qu'on aurait pu vivre

Quant au mensonge, c'est une arme de séduction très efficace, une façon de fuir la réalité. Mes personnages mentent parce que leur vie ne leur plaît pas. Alors ils fantasment. Que ce soit la fille qui lit *Cinémonde* dans un endroit perdu de province ou un magnat du style de *Citizen Kane* d'Orson Welles. Ce n'est pas par hasard si, sur son lit de mort, Kane pense au « Rosebud », le traîneau de son enfance. La fuite de la réalité ne tient pas à la condition sociale, à l'argent; mais aux rêves, aux souvenirs, à l'idée qu'on a des choses qu'on ne possède pas ou qu'on ne possède plus... On ment, on se ment pour s'échapper, pour briser le déroulement du temps

LE FRISSON DE LA PELLICULE

Pas étonnant de découvrir, au détour d'une bande de Régis Franc, Charlie Chaplin, Citizen Kane, un détective à la Humphrey Bogart, une star déchue ou le "dernier nabab" : il hante depuis toujours les salles obscures, tient avec Claude Klotz la rubrique cinéma de *Pilote*, ne manque jamais un festival et prépare aujourd'hui son propre film...

Le cinéma, c'est d'abord des souvenirs d'enfance. Chez moi, on était pauvre, on ne lisait rien, sauf le journal du coin qui parlait du rugby. Mais le samedi soir, mon père nous prenait par la main et on allait au cinéma. Dans ce pays de paysans, c'était *le jour* du spectacle. Comme dans *Amarcord* de Fellini, où on voit la famille assise au premier rang, qui pleure, les yeux levés vers la lumière, vers le dieu-écran. Et les personnages que j'avais sur l'écran, avec ce même regard, ressurgissent dans mes bandes...

De cette époque, je garde surtout le souvenir de deux films qui m'ont profondément marqué, en dehors du cinéma américain à la Humphrey Bogart : *La Strada* de Fellini et *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder. D'un côté, le comble de la misère avec le Grand Zampano qui pète des chaînes pendant que la petite fille fait la quête... De l'autre, ces deux musiciens paumés qui jouent dans un orchestre de rêve avec des femmes fabuleuses. C'est la misère et le luxe étroitement liés, comme dans mes histoires.

Aujourd'hui, le cinéma que j'aime, Woody Allen (*Intérieurs*), de Werner Herzog, de Wim Wenders et surtout de Bertolucci et d'Antonioni. Chez Antonioni je retrouve une perception du temps identique à la mienne. *Profession reporter* reste le film dont je me sens le plus proche. La partie qui se situe en Espagne est fabuleuse : à un moment Maria Schneider et Jack Nicholson sont dans une voiture et Maria Schneider, retournée sur son siège, regarde les arbres qui s'éloignent. Et tout d'un coup, on comprend ce qu'est le temps : des arbres qui défilent sur une route. La route continue et il y a encore des arbres pareils à ceux qu'on vient de voir mais qui ne sont déjà plus qu'un souvenir.

Bertolucci, c'est une autre dimension : une sensibilité extrême dans la façon d'appréhender la réalité politique et sociale, de peindre les conditions de vie d'un pays d'une époque. Dans la seconde partie de *1900*, il y a une scène qui traduit très bien cela : dans la cour de la ferme toscane où se tient une réunion, une femme entre brusquement et demande : « C'est vrai que maintenant la terre appartient à tout le monde?»... C'est un moment très intense, j'en ai eu les larmes aux yeux. Parce que c'est à ça que sert le cinéma : à émouvoir et à démontrer : à aider à comprendre.

Dans le film que je veux tourner j'aimerais arriver à parler du temps, mais aussi de mon pays, des gens qui veulent vivre dans la lumière, comme l'ouvreuse de cinéma d'une de mes bandes, qui rêve d'être une star ou plutôt la photo de la star qu'elle regarde dans ses magazines.

Je me vois déjà, devant la table de montage, au moment du mixage, quand tout ce qu'on a imaginé prend soudain forme. Ça doit être quelque chose de fantastique, un peu comme le frisson qu'on ressent en refaisant une bande dessinée qu'on vient de terminer. Mais le cinéma, c'est en plus de l'image, le

Le Café de la Plage

Citizen Kane d'Orson Welles

c'est celui d'Ozou (*Le Goût du Saké*) de mouvement et le bruit Novecento *de Bertolucci*

Croquis extraits d'un carnet d'esquisses de Régis Franc (voyage en Egypte)

A L'HORIZON, RIEN DE NOUVEAU

Le *Café de la plage*, c'est un peu le rendez-vous de tous les personnages qui hantent l'univers de Franc. Et bien des lecteurs du quotidien *Le Matin*, y prennent désormais un petit crème avant de gagner leur travail...

J'ai accepté la proposition du *Matin* de dessiner un strip dans ses pages parce que c'était un moyen de passer au grand public. Quand on fait l'artiste, le problème c'est de parler au maximum de gens. Si on est chanteur et qu'on ne joue que pour cinq personnes chaque soir dans un café-théâtre de la rive gauche, ça n'a aucun intérêt. Même si les critiques disent « Mon dieu, comme ce garçon a du talent! ». L'artiste maudit, c'est fini. Quand on est artiste, il faut être mégalo!...

Au début du *Café de la plage*, je me sentais un peu dépassé, je ne contrôlais qu'inconsciemment l'histoire. Pour ne pas être prisonnier d'une intrigue ou d'un héros, j'ai choisi de raconter un endroit, où je peux faire défiler les personnages que je veux et les supprimer quand ils m'ennuient. Contrairement aux bandes que je fais pour *Pilote*, qui se déroulent dans un cadre bien précis avec forcément le mot «fin» au bout de cinq pages, j'ai le temps de parler de tas de choses, de découvrir sans cesse de nouveaux éléments dans mon décor.

Je commence seulement à comprendre pourquoi je suis fasciné par la mer et la ligne d'horizon. Depuis que je suis petit, quand je vais m'asseoir au bord de la Méditerranée, je ressens toujours le même choc parce que rien ne change. Et quand rien ne change, tu recrées sans cesse, tu peux apporter ce que tu veux. Comme une feuille blanche sur laquelle tu dessines. A l'inverse, quand j'étais même et que j'allais à Narbonne, je trouvais que c'était une ville énorme, écrasante. Mais j'ai grandi, je connais d'autres cités, comme Paris ou New York, et mon rapport à la ville a changé : Narbonne est devenue minuscule.

Je pourrais continuer « ad vitam aeternam » le *Café de la plage* où je ne raconte pas autre chose que ce que je suis, ce que je vis, ce que j'ai vécu. Je ne cherche pas à inventer, à créer.

DEUX OU TROIS CHOSE

Par CLAUDE KLOTZ

Régis et moi écrivons-dessinons la rubrique cinéma de *Pilote* depuis environ 3 500 ans. On m'a, et on lui a déjà posé la question : « Comment travaillez-vous ensemble pour arriver à un si parfait état d'exemplaire symbiose? » D'aucuns ont prétendu que c'est lui qui écrivait et moi qui dessinais. C'est faux. Je vais aujourd'hui lever le voile du mystère : nous ne nous sommes jamais vus. Il m'a semblé l'apercevoir un soir aux Bahamas, vêtu d'une combinaison de cuir mauve avec foulard en soie grège, bottines texanes à parements dorés. Il se tenait au bar du Tropicana Club et fumait des High Lifes opiacées dans des fume-cigarettes en jade importés de Ceylan. Il était aux côtés d'Elizabeth Taylor, ils frissonnaient la soirée au cidre doux en regardant la mer des Sargasses. Leurs doigts s'effleuraient. Je n'ai pas osé l'aborder.

La seconde fois, l'impression qu'il me laissa fut encore plus fugitive. C'était à Gstaadt, dans l'aube pâle de la station, tout était désert encore et, dans l'amoncellement de neige et de silence, il glissait le long des pistes entièrement nu, descendant par de verts chasse-neige virages tard si qu'une musique inconnue jouait une sonate imprécise dans laquelle une oreille exercée aurait pu reconnaître une pièce de Fauré interprétée par Marguerite Long.

Ce furent là les deux seuls contacts que nous eûmes. Lorsque je compose son numéro de téléphone quelqu'un décroche et l'on entend alors le vent de la mer et une odeur de goémon sec et de sable humide parvient à mes narines. Les souvenirs montent et je raccroche désespéré.

Il prétend que lorsqu'il compose le mien, il entend les cloches de Marienbad et le bruit de la pluie sur les dalles centenaires.

Peut-être un jour, nous rencontrerons-nous.

C.K.

Par FRANCIS LAMBERT

J'ai connu pas mal de célébrités dans ma carrière de journaliste. Mais je suis rarement tombé sur des personnages aussi insolites que Régis Franc. Je me souviendrai encore longtemps de notre première rencontre, bien avant qu'il devienne la vedette que l'on sait.

C'était à Casablanca, où j'étais parti enquêter sur la mystérieuse disparition d'une jeune Française. Les hasards de mes investigations m'avaient conduit dans un minable night-club dont le propriétaire était autre que Régis lui-même. Smoking blanc, cigarette au coin de la bouche, il affichait l'air blasé de ceux qui ont rêvé tout mais dissimulait mal une profonde nostalgie sous ses airs détachés. Je le revois encore accoudé sur le piano du bar, écoutant le chanteur noir de la boîte. Le regard perdu dans les pales du ventilateur, il répétait inlassablement à la fin du morceau : « Play it again, Sam! ».

Attendez! Je confonds. Ce n'est pas à Casablanca que je l'ai connu. Non, c'est plutôt sur un paquebot qui faisait route vers Hong-Kong. On avait fait connaissance lors d'une partie de poker au cours de laquelle il m'avait proprement essoré. Je m'étais étonné de voir un spécialiste de l'art Ming manier aussi bien les cartes. Mais je ne fus pas très surpris de constater qu'à notre arrivée un homme en pardessus sombre et deux policiers locaux l'attendaient en bas de la passerelle.

S'agissait-il du même Franc? Je n'en suis pas très sûr. J'ai l'impression. Ou bien c'est ça! C'est à Hollywood que j'ai

AGATHE?.. C'EST MOI OU ETES VOUS ?!?
UNE PIPE SI VOUS VOULEZ...
NON! C'EST LASSANT A LA FIN..
VOUS ETES TROP GATÉ.. FELIX, LUI EST TOUJOURS D'ACCORD ...
MR LA JEUNE FILLE EN-
OURIRE AUX ETOILES..
DU BELVEDERE
N SEUL COUP
YPRES FRIS-
INS LE
SE PEN-
PEU ON
LES LA-
QUI RE-
PAS LENTS
AGE, DANS
LE LINGE
DERNIERE
IE... PUIS ELLES
S LES ARBRES,
T PEU A PEU....

REGIS FRANC

(A SUIVRE)

La jeune fille endormie

drame bourgeois en 1 acte

PFFF.. COMME CES INTERVIEW **SONT** ASSOMMANTES...

CE LAMBERT M'A FAIT DIRE N'IMPORTE QUOI.. **ENFIN!**...J'ARRIVE..

FELIX?.. QU'A FAIT MADEMOISELLE **PENDANT** MON ABSENCE?.. OU EST ELLE? SUR LA TERRASSE MONSIEUR

MMM..

AGATHE?.. C'EST MOI **OU** ETES VOUS?!?

AGATHE.AGATHE... FERONS NOUS L'AMÛR CE SOIR? JAMAIS MON ONCLE JAMAIS!!

QUAND ARRIVE LE SOIR LA JEUNE FILLE ENDORMIE SEMBLE SOURIRE AUX ETOILES... LA VALLÉE **VUE** DU BELVEDERE APPARAIT D'UN SEUL COUP D'ŒIL; LES CYPRES FRISSONNENT DANS LE VENT... EN SE PENCHANT UN PEU ON DISTINGUE LES LAVANDIERES QUI REMONTENT A PAS LENTS **VERS** LE VILLAGE, DANS LES PANIERS, LE LINGE BLANC RESTE LA DERNIÈRE TACHE DE LUMIÈRE... PUIS **ELLES** DISPARAISSENT DANS LES ARBRES, LEURS VOIX S'EFFACENT PEU A PEU....

UNE PIPE SI VOUS VOULEZ...

NON! C'EST LASSANT A LA FIN..

VOUS ETES TROP GATÉ.. FELIX. LUI EST TOUJOURS D'ACCORD ...

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS LAMBERT

FRANC A LA UNE

Régis Franc a débarqué un jour dans la bande dessinée avec, dans ses bagages, un peu du sable des plages du sud, quelques bobines de films du cinéma du samedi soir, deux ou trois références littéraires... Et surtout une façon bien particulière de jouer avec le temps, de tricher avec la réalité et les sentiments, de se réfugier dans le rêve et les souvenirs.

Le Café de la Plage

MENTIR, DIT-IL

Il y a trois données constantes et complémentaires dans mes bandes : le temps, le mensonge et ...les femmes.

Pris verticalement, le temps c'est la seule chose qu'on ne peut pas maîtriser, devant laquelle on est impuissant. Pris horizontalement, c'est des situations qui se déroulent au même moment et qui ne se croisent jamais. C'est enfin des instants éphémères que j'essaye d'immobiliser et que deux chansons expriment parfaitement : « Vous qui passez sans me voir » de Charles Trenet et « Les Passantes » de Georges Brassens.

Je crois beaucoup à ces mirages. Je ne suis jamais autant amoureux que lorsque je croise dans la rue une femme qui me plaît et que je ne reverrai jamais. Ça dure trente secondes mais je vis avec elle une histoire merveilleuse dont le charme disparaîtrait si on liait connaissance. C'est un sentiment très mélancolique de penser qu'on passe sans cesse à côté de mille situations qu'on aurait pu vivre.

Quant au mensonge, c'est une arme de séduction très efficace, une façon de fuir la réalité. Mes personnages mentent parce que leur vie ne leur plaît pas. Alors ils fantasment. Que ce soit la fille qui lit *Cinémonde* dans un endroit perdu de province ou un magnat du style de *Citizen Kane* d'Orson Welles. Ce n'est pas par hasard si, sur son lit de mort, Kane pense au « Rosebud », le traîneau de son enfance. La fuite de la réalité ne tient pas à la condition sociale, à l'argent; mais aux rêves, aux souvenirs, à l'idée qu'on a des choses qu'on ne possède pas ou qu'on ne possède plus .. On ment, on se ment pour s'échapper, pour briser le déroulement du temps.

LE FRISSON DE LA PELLICULE

Pas étonnant de découvrir, au détour d'une bande de Régis Franc, Charlie Chaplin, Citizen Kane, un détective à la Humphrey Bogart, une star déchue ou le "dernier nabab" : il hante depuis toujours les salles obscures, tient avec Claude Klotz la rubrique cinéma de *Pilote*, ne manque jamais un festival et prépare aujourd'hui son propre film...

Le cinéma, c'est d'abord des souvenirs d'enfance. Chez moi, on était pauvre, on ne lisait rien, sauf le journal du coin qui parlait du rugby. Mais le samedi soir, mon père nous prenait par la main et on allait au cinéma. Dans ce pays de paysans, c'était le jour du spectacle. Comme dans *Amarcord* de Fellini, où on voit la famille assise au premier rang, qui pleure, les yeux levés vers la lumière, vers le dieu-écran. Et les personnages que j'ai vus sur l'écran, avec ce même regard, resurgissent dans mes bandes.

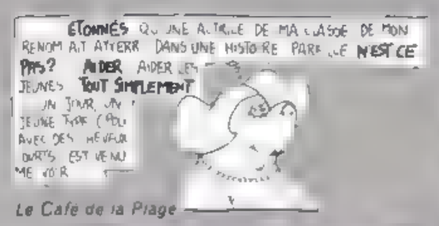
De cette époque, je garde surtout le souvenir de deux films qui m'ont profondément marqué, en dehors du cinéma américain à la Humphrey Bogart : *La Strada* de Fellini et *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder. D'un côté, le comble de la misère avec le Grand Zampano qui pète des chaînes pendant que la petite fille fait la quête... De l'autre, ces deux musiciens paumés qui jouent dans un orchestre de rêve avec des femmes fabuleuses. C'est la misère et le luxe étroitement liés, comme dans mes histoires..

Aujourd'hui, le cinéma que j'aime, c'est celui d'Ozou (*Le Goût du Saké*), de Woody Allen (*Intérieurs*), de Werner Herzog, de Wim Wenders et surtout de Bertolucci et d'Antonioni. Chez Antonioni je retrouve une perception du temps identique à la mienne. *Profession reporter* reste le film dont je me sens le plus proche. La partie qui se situe en Espagne est fabuleuse : à un moment Maria Schneider et Jack Nicholson sont dans une voiture et Maria Schneider, retournée sur son siège, regarde les arbres qui s'éloignent. Et tout d'un coup, on comprend ce qu'est le temps : des arbres qui défilent sur une route. La route continue et il y a encore des arbres pareils à ceux qu'on vient de voir mais qui ne sont déjà plus qu'un souvenir.

Bertolucci, c'est une autre dimension : une sensibilité extrême dans la façon d'appréhender la réalité politique et sociale, de peindre les conditions de vie d'un pays, d'une époque. Dans la seconde partie de *1900*, il y a une scène qui traduit très bien cela : dans la cour de la ferme toscane où se tient une réunion, une femme entre brusquement et demande : « C'est vrai que maintenant la terre appartient à tout le monde?» .. C'est un moment très intense, j'en ai eu les larmes aux yeux. Parce que c'est à ça que sert le cinéma : à émouvoir et à démontrer, à aider à comprendre.

Dans le film que je veux tourner, j'aimerais arriver à parler du temps, mais aussi de mon pays, des gens qui veulent vivre dans la lumière, comme l'ouvreuse de cinéma d'une de mes bandes, qui rêve d'être une star ou plutôt la photo de la star qu'elle regarde dans ses magazines.

Je me vois déjà, devant la table de montage, au moment du mixage, quand tout ce qu'on a imaginé prend soudain forme. Ça doit être quelque chose de fantastique, un peu comme le frisson qu'on ressent en refermant une bande dessinée qu'on vient de terminer. Mais le cinéma, c'est, en plus de l'image, le mouvement et le bruit..



Le Café de la Plage

Citizen Kane d'Orson Welles

Novecento de Bertolucci

A L'HORIZON, RIEN DE NOUVEAU

***Le Café de la plage*, c'est un peu le rendez-vous de tous les personnages qui hantent l'univers de Franc. Et bien des lecteurs du quotidien *Le Matin*, y prennent désormais un petit crème avant de gagner leur travail...**

J'ai accepté la proposition du *Matin* de dessiner un strip dans ses pages parce que c'était un moyen de passer au grand public. Quand on fait l'artiste, le problème c'est de parler au maximum de gens. Si on est chanteur et qu'on ne joue que pour cinq personnes chaque soir dans un café-théâtre de la rive gauche, ça n'a aucun intérêt. Même si les critiques disent : « Mon dieu, comme ce garçon a du talent! »... L'artiste maudit, c'est fini. Quand on est artiste, il faut être mégalo! ..

Au début du *Café de la plage*, je me sentais un peu dépassé, je ne contrôlais qu'inconsciemment l'histoire. Pour ne pas être prisonnier d'une intrigue ou d'un héros, j'ai choisi de raconter un endroit, où je peux faire défiler les personnages que je veux et les supprimer quand ils m'ennuient. Contrairement aux bandes que je fais pour *Pilote*, qui se déroulent dans un cadre bien précis avec forcément le mot «fin» au bout de cinq pages, j'ai le temps de parler de tas de choses, de découvrir sans cesse de nouveaux éléments dans mon décor.

Je commence seulement à comprendre pourquoi je suis fasciné par la mer et la ligne d'horizon. Depuis que je suis petit, quand je vais m'asseoir au bord de la Méditerranée, je ressens toujours le même choc parce que rien ne change. Et quand rien ne change, tu recrées sans cesse, tu peux apporter ce que tu veux. Comme une feuille blanche sur laquelle tu dessines. A l'inverse, quand j'étais môme et que j'allais à Narbonne, je trouvais que c'était une ville énorme, écrasante. Mais j'ai grandi, je connais d'autres villes, comme Paris ou New York, et mon rapport à la ville a changé : Narbonne est devenue minuscule...

Je pourrais continuer « ad vitam aeternam » le *Café de la plage* où je ne raconte pas autre chose que ce que je suis, ce que je vis, ce que j'ai vécu. Je ne cherche pas à inventer, à créer...

Je viens de l'Aude, du Sud et non pas du Midi comme disent les Parisiens. Le Midi, c'est la pastissade, la pétanque, c'est Marcel Pagnol... Le Sud, le vrai, c'est une région que tout le monde fuit parce qu'il n'y a pas de travail. Alors on part peupler les bureaux de postes parisiens ou on s'engage chez les C.R.S. Mais le sud, c'est aussi le pays où Joseph Delteil, Charles Trenet, Charles Cros, etc... ont vu le jour.

Là bas, quand tu te trouves à la terrasse d'un café et que tu dis que tu veux faire de la bande dessinée ou du cinéma, on te prend pour un ringard, un ivrogne ou un fou... Mon père a commencé comme maçon et la plus belle chose qu'il me souhaitait, c'était de devenir instituteur ou ingénieur... C'est pour ça que j'ai passé un bac technique avant de partir au service militaire en Allemagne. Événement considérable pour quelqu'un dont l'horizon se limitait alors à Carcassonne!... A l'époque penser monter à Paris, c'était assez inimaginable. J'y ai débarqué après l'armée sans connaître personne. C'était vers 1970 et j'ai commencé à travailler dans un bureau d'architecte. Et puis je suis devenu assistant photographe dans une boîte de publicité avant de gagner ma vie en free-lance. J'ai alors trouvé le temps de découvrir Paris et de dessiner.

J'ai toujours un peu dessiné mais je n'ai jamais suivi de cours. Pour faire un dessin à la Matisse, pour représenter un mouvement, je suis assez adroit, mais pour le dessin académique, je suis nul... Je me suis mis à la bande dessinée en cherchant un équilibre entre le dessin et l'écriture. C'est ce qui a donné ma première histoire, *Le soir sur la veranda*, qui commence comme un livre. Je l'ai porté à Guy Vidal qui l'a tout de suite prise pour *Pilote*.

Voilà pour mes débuts. Aujourd'hui je ne veux pas me cantonner à la bande dessinée, ça me démange de toucher aux jouets des autres : le cinéma, le théâtre mais aussi la littérature.

Actuellement, je suis sur un projet de film. J'ai écrit un synopsis qui intéresse des gens de cinéma. Mais dans ce domaine, tout avance à pas de fourmis. Il faut du temps. N'empêche, je finirais par tourner ce film... parce que je ne peux pas faire autrement.

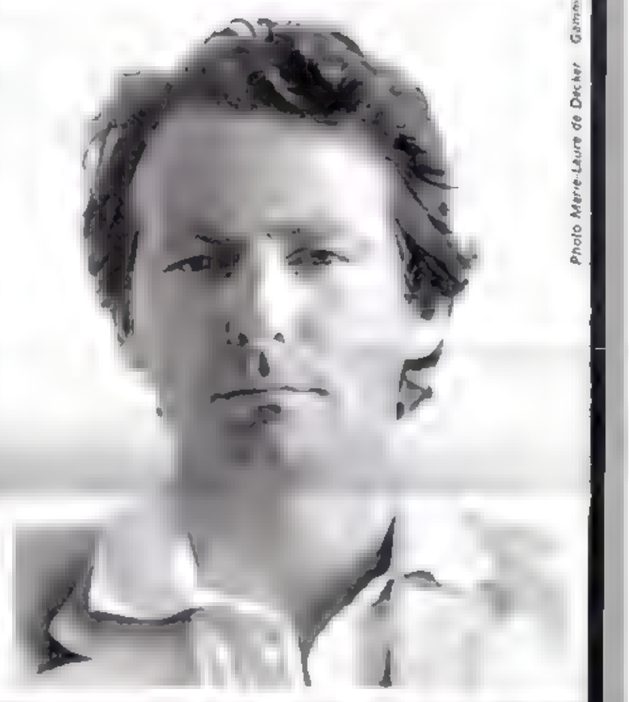


Photo Marie-Laure de Decker Gamma

LES VOIX DU SUD

On a souvent accusé Régis Franc de piller une certaine littérature, de faire du Proust ou du Fitzgerald à la sauce bande dessinée. Mais en fait d'influences, les auteurs qu'il évoque d'abord sont des écrivains du Sud.

Quelque part, je traîne en moi l'envie d'écrire, de rentrer en littérature. Mais se mettre à écrire, ce n'est pas facile, on n'a pas le droit de se tromper. Si je n'ai pas beaucoup lu, ce que j'ai lu, je l'ai profondément assimilé. Curieusement, on m'a comparé à des écrivains que je ne connaissais pas en débutant dans la bande dessinée. Par exemple, j'ignorais Scott Fitzgerald jusqu'à ce que Wolinski en parle à mon propos. Il m'empêche que depuis, je me suis plongé dedans, et, effectivement, quand Fitzgerald titre une histoire « All the sad young men » (« Tous les jeunes hommes tristes »), ou « Flappers and philosophers » (qu'on pourrait traduire par « Minettes et philosophes »), je retrouve mon univers.

Mais la littérature qui m'a d'abord marqué, et ce n'est pas un hasard, c'est une littérature du Sud, celle du Sud des États-Unis, avec des auteurs comme Truman Capote, Dos Passos, Faulkner, Shelby Foote et surtout Carson Mac Cullers qui a été pour moi la révélation de l'écriture : une phrase simple, ferme, sans fioritures ni effets littéraires, qui va carrément à l'essentiel. Et aller à l'essentiel, c'est exprimer une pensée métaphysique. Son plus beau roman, *Le cœur est un chasseur solitaire*, reste l'un de mes livres de chevet.

Il y a aussi un auteur français qui m'a influencé, c'est François Mauriac, encore un écrivain du Sud. Dans ses livres, il décrit l'aristocratie terrienne, cultivée, insolente et les prolétaires qui sont là, qui n'ont droit à rien, qui n'ont aucune perspective d'avenir. Un monde qui ressemble un peu à celui de mes personnages surannés : ils sont riches et ont donc le temps de s'ennuyer, pendant que les autres se crèvent pour survivre. Il ne faut pas se tromper, je hais ces gens et je ne les récupère qu'en leur donnant une dimension exotique, décadente, comme au cinéma.

Si un jour j'écris sur mon pays, sur cette région de terres qui ne rapportent rien avec ses grandes bâtisses qui ressemblent à des châteaux, ça commencera sûrement avec le vent, les terres battues, les supermarchés à la sortie des villes. Et il y aura forcément une implication politique. Mais je parlerai aussi de la beauté de cette région, de la lumière du soir qui tombe sur les pinèdes, des plages qui évoquent l'ennui.

DEUX OU TROIS CHOSES QU'ILS SAVENT DE LUI

Par CLAUDE KLOTZ

Régis et moi écrivons-dessinons la rubrique cinéma de *Pilote* depuis environ 3 500 ans. On m'a, et on lui a déjà posé la question : « Comment travaillez-vous en symbiose pour arriver à un si parfait état d'exemplaire symbiose? » D'aucuns ont prétendu que c'est lui qui écrivait et moi qui dessinais. C'est faux. Je vais, aujourd'hui, lever le voile du mystère : nous ne nous sommes jamais vus. Il m'a semblé apercevoir un soir aux Bahamas, vêtu d'une combinaison de cuir mauve avec foulard en soie grège, bottines lexanes à parements dorés. Il se tenait au bar du Tropicana Club et fumait des High Hifes opiacées dans des fume-cigarettes en jade importés de Ceylan. Il était aux côtés d'Elizabeth Taylor, ils finissaient la soirée au cidre doux en regardant la mer des Sargasses. Leurs doigts s'effleuraient. Je n'ai pas osé l'aborder.

La seconde fois, l'impression qu'il me laissa fut encore plus fugitive. C'était à Gstaadt; dans l'aube pâle de la station, tout était désert encore et dans l'amoncellement de neige et de silence, il glissait le long des pistes, entièrement nu, descendant par de lents chasse-neige-virages landis qu'une musique inconnue jouait une sonate imprécise dans laquelle une oreille exercée aurait pu reconnaître une pièce de Fauré interprétée par Marguerite Long.

Ce furent là les deux seuls contacts que nous eûmes. Lorsque je compose son numéro de téléphone, quelqu'un décroche et j'entends alors le vent de la mer et une odeur de goémon sec et de sable humide parvient à mes narines. Les souvenirs montent et je raccroche, désespéré.

Il prétend que lorsqu'il compose le mien, il entend les cloches de Marienbad et le bruit de la pluie sur les dalles centenaires.

Peut-être un jour, nous rencontrerons-nous...

C.K.

Par FRANCIS LAMBERT

J'ai connu pas mal de célébrités dans ma carrière de journaliste. Mais je suis rarement tombé sur des personnages aussi insolites que Régis Franc. Je me souviendrai encore longtemps de notre première rencontre, bien avant qu'il devienne la vedette que l'on sait.

C'était à Casablanca, où j'étais parti enquêter sur la mystérieuse disparition d'une jeune Française. Les hasards de mes investigations m'avaient conduit dans un minable night-club, dont le propriétaire n'était autre que Régis lui-même... Smoking blanc, cigarette au coin de la bouche, il affichait l'air blasé de ceux qui sont revenus de tout, mais dissimulait mal une profonde nostalgie sous ses airs détachés. Je le revois encore accoudé sur le piano du bar écoutant le chanteur noir de la boîte. Le regard perdu dans les pales du ventilateur, il répétait inlassablement à la fin du morceau : « Play it again, Sam! »

Attendez!, Je confonds... Ce n'est pas à Casablanca que je l'ai connu ...Non, c'est plutôt sur un paquebot qui faisait route vers Hong-Kong. On avait fait connaissance lors d'une partie de poker au cours de laquelle il m'avait proprement lessivé... Je m'étais étonné de voir un spécialiste de Art Ming manier aussi bien les cartes. Mais je ne fus pas très surpris de constater qu'à notre arrivée, un homme en pardessus sombre et deux policiers locaux l'attendaient en bas de la passerelle.

S'agissait-il du même Franc?... Je n'en suis pas très sûr. J'ai l'impression... Oui! Oui!, c'est ça!... C'est à Hollywood que j'ai croisé celui dont nous parlons. Il y vivait dans un minable hôtel de Sunset Boulevard avec une blonde plantureuse. Ils étaient tous deux dans le cinéma... enfin, presque... On avait fait les engager comme danseurs de claquettes dans une comédie musicale, mais finalement ça n'avait pas marché .. « Je suis sur un autre coup très sérieux », m'avait dit Régis. En attendant il s'apprêtait à participer avec Jane (sa compagne) à un marathon de danse comme on en faisait alors beaucoup sur la côte ouest.

Ohlala, lala!.. Je mélange tout, ce n'était pas lui..J'ai tellement voyagé ma mémoire me trahit... Une minute ça me revient!... C'était au cours d'un vol vers le Tchad. Il était assis à côté de moi, et on avait discuté le temps du voyage. Oui! c'est bien ça. Une curieuse histoire d'ailleurs!... Il m'avait confié qu'il était également reporter et qu'il préparait une enquête sur les rebelles du nord de ce pays .. Mais, trois mois plus tard, je le retrouve par hasard dans une ville du sud de l'Espagne en compagnie d'une ravissante jeune femme. Me souvenant de notre sympathique première rencontre, je l'aborde, lui rappelle mon nom et lui demande son séjour au Tchad s'est bien passé. Il n'a pas su l'art de comprendre. « Je suis désolé, m'a-t-il dit, mais je suis désolé, mais je suis de nature et non reporter de profession, je n'ai jamais été en Afrique et je n'ai pas l'honneur de vous connaître! » .. Je reste pourtant persuadé qu'il s'agissait bien de la même et même personne. Étrange bonhomme, en vérité. Je me demande s'il ne s'est pas réfugié dans la bande dessinée, histoire de se faire oublier.

F.L.

Par GERARD LAUZIER

Il était une fois, quelque part entre Narbonne et Carcassonne, un petit garçon qui marchait dans les dunes en rêvant. Il rêvait qu'il était une star et vivait à Hollywood, dans l'univers enchanté des films américains que projetait chaque semaine le cinéma de son village.

Le petit garçon, devenu grand, créa une bande dessinée qui racontait l'histoire d'un petit garçon qui marchait dans les dunes en rêvant qu'il était une star. Cela s'appelait *Le café de la plage*. Comme le petit garçon devenu grand, avait beaucoup de talent, ce fut tout de suite le succès.

Un producteur américain comprit qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner avec les rêves du petit garçon qui marchait dans les dunes. Il en tira une comédie musicale. Elle fit les beaux soirs de Broadway. La comédie musicale fit un film qui connut un immense succès. Le petit garçon partit pour Hollywood et devint une star.

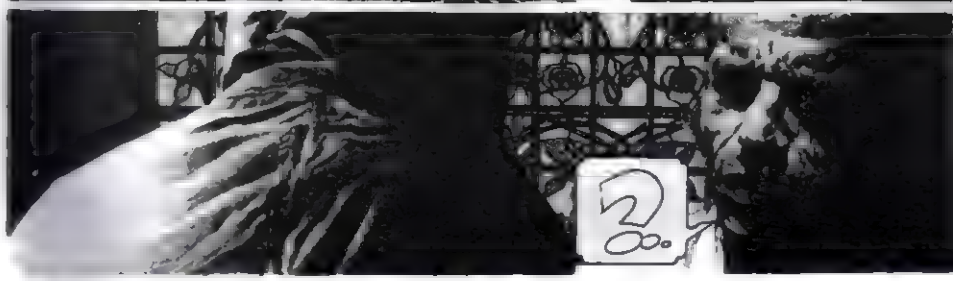
Il défraya la chronique de Beverley-Hill. Il vécut de tumultueuses amours avec des actrices célèbres. Il réalisait ses rêves d'enfant. Mais la réalité ressemble rarement aux rêves des petits garçons. Alors parlons Monroe Stress, je veux dire Régis Franc, rêvait qu'il était redevenu le petit garçon qui marchait dans les dunes en rêvant. Seulement voilà, s'il arrive que les petits garçons rêveurs deviennent des stars, jamais les stars ne redeviennent des petits garçons. C'est ce qui les rend si tristes après cinq ou six whisky.

Alors, pour le consoler, Claire Bretécher et moi, qui venons justement d'être élus à l'Académie Française, nous décidâmes d'un commun accord de soutenir sa candidature et Régis Franc fut, dans l'histoire de cette vénérable institution, le troisième auteur de BD à revêtir l'habit vert.

G.L.

Supplément (A Suivre) n° 17 - juin 79 / Imprimé en Belgique

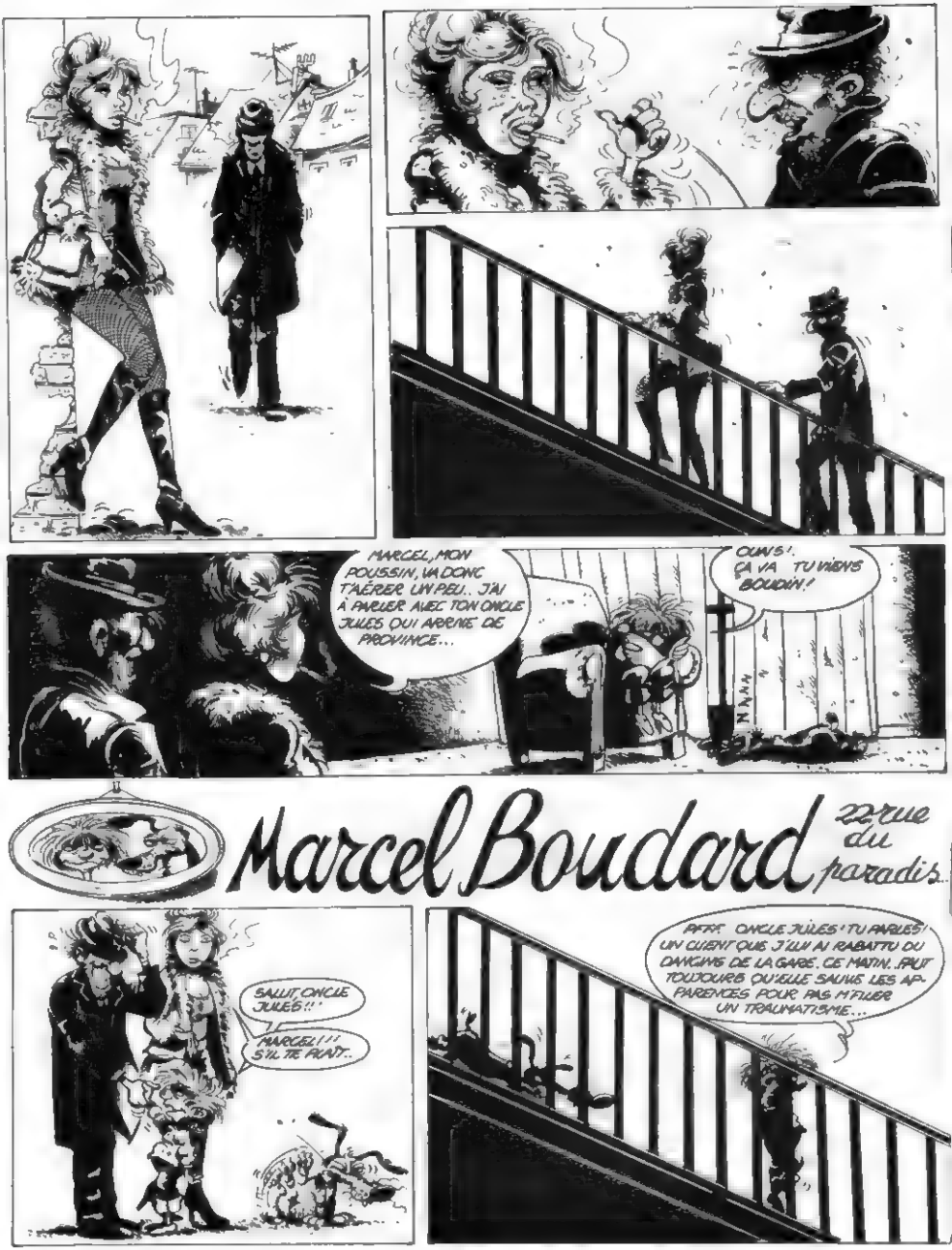
WOODY RILEY AVAIT ÉTÉ CHEF DE LA POLICE LOCALE DE HOT SPRINGS. IL S'ÉTAIT LANCÉ AVEC SON ADJOINT DANS LE VOL DE VOITURES. ILS LES REVENDAIENT ENSUITE À LA PÈGRE. LA CRISE AVAIT EMPORTÉ LEUR AFFAIRE ET RILEY ÉTAIT DEVENU L'HOMME DE MAIN DU SÉNATEUR ET DE HOLBROOK, SON ÂME DAMNÉE...



RRRGH!
THUD!
RAAA!

KLANK!
FINALEMENT, JE ME DEMANDAI ...
... SI JE N'AVAIS PAS TÉMOIGNÉ D'UNE CERTAINE COMPLAISANCE...
... À L'ÉGARD DE LA VIOLENCE!...

(A SUIVRE)


MARCEL, MON POUSSIN, VA DONC T'AÉRER UN PEU.. J'AI À PARLER AVEC TON ONCLE JULES QUI ARRIVE DE PROVINCE...
OUAIS'. ÇA VA TU VIENS BOUDIN!
MANN
Marcel Boudard
22 rue du paradis
SALUT ONCLE JULES!!'
MARCEL!!! S'IL TE PLAÎT..
AHH. ONCLE JULES! TU PARLES! UN CLIENT QUE J'LUI AI RABATTU DU DANCING DE LA GARE. CE MATIN. FAUT TOUJOURS QU'ELLE SAUVE LES APPARENCES POUR PAS M'FILER UN TRAUMATISME...

ET TU SAIS, BOUDIN, SI J'LA LAISSAIS FAIRE, ON AURAIT À PEINE UN CLIENT PAR SEMAINE C'EST PAS AVEC ÇA QU'ON FAIRA LE CHARBON CET HIVER...
?

ENFIN.. TOUT ÇA A DU BON · LA FAMILLE S'AGRANDIT CHAQUE JOUR DEPUIS QUE PAPA A EU SON NOM DANS LE JOURNAL..

EN GÉNÉRAL, LES GENS CÉLÈBRES ONT LEUR NOM DANS LE JOURNAL APRÈS LEUR MORT

LUI, C'ÉTAIT AVANT..

IL A ÉTÉ GUILLOTINÉ..

SALUT, P'TIT MARCEL!
SALUT, LACLOCHE · CHE, T'AS PAS L'AIR D'AVOIR CHAUD DIS DONC!

BEN, TU PARLES! J'ME LES GÈLE SUR C'TROTTOIR! AAAH! J'IRAIS BIEN M'RÉCHAUFFER CHEZ TA MÈRE, TIENS!!!
LACLOCHE, TU N'ES PAS MON ONCLE QUE JE SACHE..

...À TON ÂGE ET PAR CE TEMPS, TU DEVRAIS ÊTRE CHEZ LES FLICS DANS UNE CELLULE BIEN CHAUFFÉE !
..C'EST PAS RAISONNABLE !

BEN OUAIS. TU L'AS DIT ! LES SALAUDS, ILS NOUS FONT GELER LA MOITIÉ DE L'HIVER POUR L'PRIN CIPE. ILS NOUS RAMASSERONT SEULEMENT LA VEILLE DE NOËL, POUR QUE LES RUES SOIENT PROPRES...

Y'A P T'ÊTE MOYEN DE TE FAIRE UN PEU CONDAMNER JUSTE C'QUI FAUT POUR PASSER L'HIVER JUSTEMENT J'SUIS SUR UN COUP AVEC LE BIJOUTIER D'LA RUE D'À CÔTÉ
AH NON ! DES TRUCS PAREILS ON EN A POUR UN AN ! ILS ME RELÂCHERONT EN PLEIN MILLIEU DE L'HIVER PROCHAIN, J'AURAI L'AIR MALIN, TIENS !!!

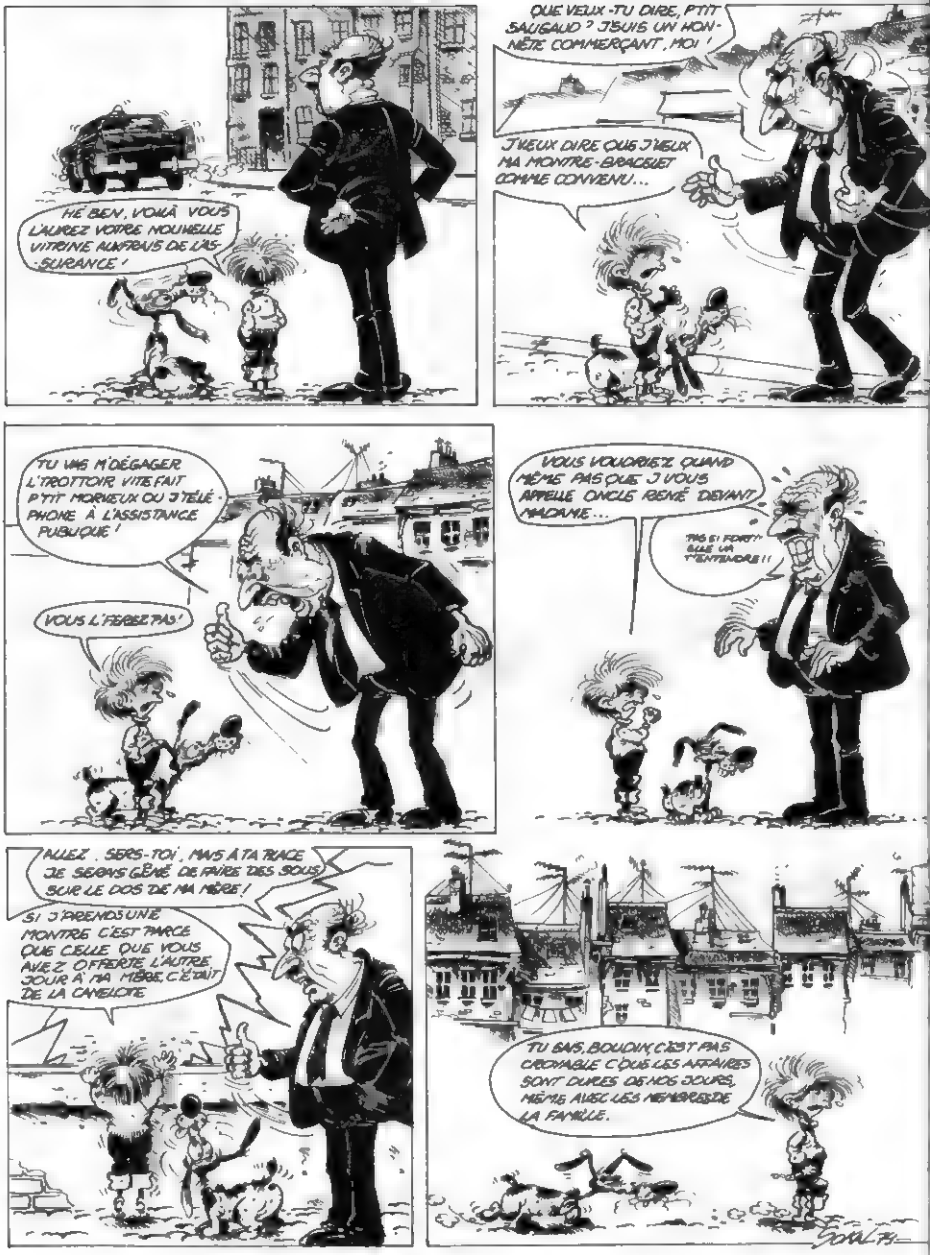
.. DISCUTE PAS, LA CLOCHE, DE TOUTE FAÇON ICI DANS LE QUARTIER, Y'A PERSONNE QUI A ENVIE DE TE BALAYER DE SON TROTTOIR, UN BEAU MATIN, PARCE QUE T'AURAS PAS BUVOTTÉ LA NUIT..
AU MOINS, LÀ-BAS T'AURAS UNE SÉPULTURE CHRÉTIENNE..
J'SAIS BIEN, VA. PERSONNE NE M'AIME.

J'SUIS QU'UNE VIEILLE BÊTE..

MAIS NON VOYONS ! DÉPÊCHE-TOI DONC, J'PERDS MON TEMPS !
OUAIS, OUAIS, TE FÂCHE PAS P'TIT, T'AS SURÉMENT RAISON.

JN TOUT COMBINE, TU VERRAS, C'EST PAS COMPLIQUÉ.

BIJOUTERIE
VOILÀ, TU BALANCES TA VIDANGE DANS LA VITRINE TU CASSES CE QUE TU PEUX ET TU LAISSES VENIR
BIJOUTER
ET METS-Y DU SENTIMENT S'IL TE PLAÎT !
CLING
MON MAIS ÇA VA PAS ! LES MAINS EN L'AIR, SALAUD ! JE TE TIENS !
TUUUUUU
OUAIS, B. BEN VOUS ÉNERVEZ PAS J'RESTE LÀ, TIENS J'BOUGE PLUS..
UUUUUTUUU
LE MAGASIN EST OBJECTIVEMENT RELIÉ AU BUREAU DES FLICS ON N'EN N'A PAS POUR LONG-TEMPS
AH BON TRÈS BIEN
TON COMPTE EST BON, LA CLOCHE TU VAS ÊTRE AU FRAIS POUR UN BON MOMENT !
COMMENT ÇA AU FRAIS ? J'SUIS PAS D'ACCORD MOI
IMBÉCILE, C'EST UNE FAÇON D'PARLER
AH BON ! J'AI EU CHAUD !
AILLEURS LES VOILÀ..


HÉ BEN, VOILÀ VOUS L'AUREZ VOTRE NOUVELLE VITRINE AUX FRAIS DE L'ASSURANCE !
QUE VEUX-TU DIRE, P'TIT SAUGAUD ? J'SUIS UN HONNÊTE COMMERÇANT, MOI !
J'VEUX DIRE QUE J'VEUX MA MONTRE-BRACELET COMME CONVENU...
TU VAS M'DÉGAGER L'TROTTOIR VITE FAIT P'TIT MORVEUX OU J'TÉLÉPHONE À L'ASSISTANCE PUBLIQUE !
VOUS L'FEREZ PAS !
VOUS VOUDRIEZ QUAND MÊME PAS QUE J'VOUS APPELLE ONCLE RENÉ DEVANT MADAME...
PAS SI FORT !! ELLE VA T'ENTENDRE !!
ALLEZ, SERS-TOI, MAIS À TA PLACE JE SERAIS GÊNÉ DE FAIRE DES SOUS SUR LE DOS DE MA MÈRE !
SI J'PRENDS UNE MONTRE C'EST PARCE QUE CELLE QUE VOUS AVEZ OFFERTE L'AUTRE JOUR À MA MÈRE, C'ÉTAIT DE LA CANELOTE
TU SAIS, BOUDIN, C'EST PAS CROYABLE C'QUE LES AFFAIRES SONT DURES DE NOS JOURS, MÊME AVEC LES MEMBRES DE LA FAMILLE.

De la préhistoire à l'anticipation

Dès la seconde moitié du XIXe siècle, la littérature d'imagination scientifique prend véritablement tournure : tandis que Jules Verne lance ses grands paquebots de rêve sur l'océan de l'imaginaire, on voit apparaître un certain nombre d'œuvres marquantes : *Avatar* (1856) de Théophile Gautier, *Lokis* (1868) de Mérimée, *La Vampire* (1874) de Féval, *L'Eve future* (1886) de Villiers de l'Isle-Adam. Louis Boussenard, Paul d'Ivoi, Robida (*Le XXe Siècle*), donnent au Roman Populaire une dimension que pourront leur envier les futurs « monstres sacrés » de la SF américaine, E.R. Burroughs ou Abraham Merritt. Cependant, c'est sans doute avec J.H. Rosny Aîné que le tournant s'opère vraiment, de l'aventure encore assez rocambolesque à la précision et au rituel mythologique propre à la science-fiction moderne.

En 1887 parait ce qui restera comme son chef-d'œuvre, *Les Xipéhuz*. Dans ce court roman qui postule l'existence d'un règne intermédiaire entre le végétal et le minéral, nous assistons au combat fabuleux entre l'homme et cet envahisseur d'un genre nouveau. Et même si « ces extra-terrestres ne se conduisent pas autrement, comme dit Marcel Schneider, que les revenants et les spectres », il n'en demeure pas moins qu'ils préfigurent les martiens de Wells et tous les trouble-fête à venir de la S.F...

Rosny compose d'autres magnifiques œuvres dans cette veine : *Les navigateurs de l'infini*, *La mort de la terre*, etc., puis le voici qui innove, en procédant à une exploration tout aussi vertigineuse de la préhistoire des hommes. Qui n'a lu cette sublime *Guerre du feu*, qui sera suivie d'autres récits de « rétrofiction », *Vamireh*, *Le félin géant*, *Helgvor du fleuve bleu*. Dans ces livres, marqués au sceau du symbolisme, la luxuriance du style s'accompagne de références très éclectiques pour un auteur de ce temps. La modernité de Rosny se retrouve également dans la plupart de ses contes brefs, dont le pouvoir stimulant n'est pas près de s'émousser...

FRANÇOIS RIVIÈRE

ROSNY AINE : 1856-1940

Rosny Aîné — de son vrai nom Joseph-Henri Boëx — était d'origine belge. Sa production, plus importante qu'on le croit, dans le domaine du merveilleux scientifique, répond à des exigences exprimées dans deux essais bien méconnus, *Le pluralisme* et *La science et le pluralisme*. Contrairement aussi à une opinion largement répandue, les romans scientifiques de Rosny Aîné ont précédé ceux de H.G. Wells. *La force mystérieuse* fut également composée avant le roman de Conan Doyle, *La ceinture empoisonnée*, dont il y a tout lieu de croire qu'il en fut quelque peu inspiré... Authentique novateur, Rosny a véritablement ouvert la voie, non seulement à la littérature française d'anticipation — dans laquelle s'illustrèrent Maurice Renard, André Couvreur, Arnould Galopin et, plus près de nous, des auteurs comme B.R. Bruss —, mais à plusieurs générations d'écrivains anglo-saxons qui n'ont cessé de puiser à un commun imaginaire. Le plus bel hommage lui a d'ailleurs été rendu par Philip-José Farmer, dans un roman encore inédit en France et qui associe les propres délires mythographiques de l'auteur de *Gare à la bête* à la trame du roman de Rosny paru en 1922, et resté un de ses chefs d'œuvre assez ignorés, *L'étonnante aventure d'Hareton Ironcastle*...

F.R.

Les éditions Tallandier rééditent les romans de Rosny Aîné :

- *La guerre du feu*
- *Helgvor du fleuve bleu*
- *Le félin géant*
- *Eyrimah*
- *Vamireh*, suivi de *Les Xipehuz*

Extrait de *La Guerre du feu*, illustrée par Pellos (Ed. Oléron).

J.-H. ROSNY AINE

Reproduit avec l'autorisation de M. Robert Borel Rosny

Illustrations Bourgeon

LES XIPEHUZ

Des les premieres pages des *Xipehuz*, on assiste au mariage insolite et chatoyant des deux «manières» les plus fascinantes de Rosny Aine. Dans une prose qui evoque *la Saga du feu*, notre auteur guide les premiers pas d'un genre qui depuis a fait flores : le merveilleux scientifique...

Les formes

C'etait mille ans avant le massement civilisateur d'ou surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane.

La tribu nomade de Pjehou, avec ses anes, ses chevaux, son betail, traversait la foret farouche de Kzour, vers le crepuscule, dans la nappe des rayons obliques. Le chant du declin s'enfuit, planait, descendait des nichees harmonieuses.

Tout le monde etant tres las, on se taisait, en quete d'une belle clairiere ou la tribu put allumer le feu sacre, faire le repas du soir, dormir a l'abri des brutes, derriere la double rampe de brasiers rouges.

Les nues s'opaliserent, les contrees illusoires vaguerent aux quatre horizons, les dieux nocturnes soufflerent le chant berceur, et la tribu marchait encore. Un eclaireur reparut au galop, annonçant la clairiere et l'eau, une source pure.

La tribu poussa trois longs cris ; tous allerent plus vite ; des rires puerils s'epancherent ; les chevaux et les anes même, accoutumés à reconnaître l'approche de la halte, d'apres le retour des coureurs et les acclamations des nomades, fierement dressaient l'encolure.

La clairiere apparut. La source charmante y trouait sa route entre des mousses et des arbustes. Une fantasmagorie se montra aux nomades

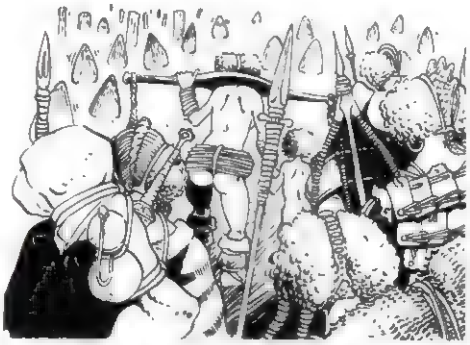
C'etait d'abord un grand cercle de cones bleuatres, transducides, la pointe en haut, chacun du volume a peu pres de la moitie d'un homme. Quelques raies claires, quelques circonvolutions sombres, parsemaient leur surface ; tous avaient vers la base une etoile eblouissante

Plus loin, aussi etranges, des strates se posaient verticalement, assez semblables a de l'ecorce de bouleau et madrees d'ellipses versicolores. Il y avait encore, de-ci de-là, des Formes presque cylindriques, variees d'ailleurs, les unes minces et hautes, les autres basses et trapues, toutes de couleur bronzée, pointillees de vert, toutes possedant, comme les strates, le caracteristique point de lumiere.

La tribu regardait, ebahie. Une superstitieuse crainte figeait les plus braves, grossissante encore quand les Formes se prirent a onduler dans les ombres grises de la clairiere. Et soudain, les etoiles tremblant, vacillant, les cones s'allongerent, les cylindres et les strates bruisserent comme de l'eau jetee sur une flamme, tous progressant vers les nomades avec une vitesse acceleree.

La tribu, dans l'ensorcellement de ce spectacle, ne bougeait point, continuait a regarder. Les Formes aborderent. Le choc fut epouvantable. Guerriers, femmes, enfants, par grappes, croulaient sur le sol de la foret, mysterieusement frappes comme du glaive de la foudre. Alors, aux survivants, la tenebreuse terreur rendit la force, les ailes de la fuite agile. Et les Formes, massées d'abord, ordonnees par rangs, s'éparpillerent autour de la tribu, impitoyablement attachées aux fuyards. L'affreuse attaque, pourtant, n'etait pas infaillible : elle tuait les uns, etourdissait les autres, jamais ne blessait. Quelques gouttes rouges jaillissaient des narines, des yeux, des oreilles des agonisants, mais les autres, intacts, bientôt se relevaient, reprenaient la course fantastique, dans le blêmissement crepusculaire.

Quelle que fût la nature des Formes, elles agissaient à la façon des êtres, nullement a la façon des elements, ayant comme des êtres l'inconstance et la diversite des allures, choisissant evidemment leurs victimes, ne confondant pas les nomades avec des plantes ni même avec les animaux.
Bientot les plus veloces perçurent qu'on ne les poursuivait plus. Epuises, dechires, ils oserent se retourner enfin vers le prodige. Au loin, entre les troncs noyes d'ombre, continuait la poursuite resplendissante. Et les Formes, de préference, pourchassaient, massacraient les guerriers, souvent dedaignaient les faibles, la femme, l'enfant.

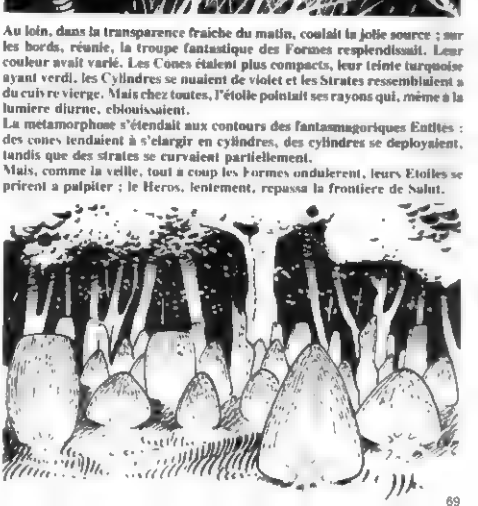


Ainsi, à distance, dans la nuit toute vesme, la scène était plus surnaturelle, plus écrasante aux cerveaux barbares. Les guerriers allaient recommencer la fuite. Une observation capitale les arrêta : c'est que, quels que fussent les fugitifs, les *Formes abandonnaient la poursuite au-delà d'une limite fixe*. Et, si lasse, si impotente que fût la victime, même evanouie, des que cette frontiere ideale était franchie, tout peril aussitôt cessait.

Cette très rassurante remarque, bientot confirmee par cinquante faits, tranquillisa les nerfs frenetiques des fuyards. Ils oserent attendre leurs compagnons, leurs femmes, et leurs pauvres petits echappés à la tuerie. Même, un d'eux, leur héros, abruti d'abord, effare par le surhumain de l'aventure, retrouva le souffle de sa grande ame, alluma un foyer, emboucha la corne de buffle pour guider les fugitifs.
Alors, un a un, vinrent les miserables. Beaucoup, eclopes, se trainaient sur les mains. Des femmes-meres, avec l'indomptable force maternelle, avait garde, rassemble, porte le fruit de leurs entrailles a travers la mêlee hagarde. Et beaucoup d'anes, de chevaux, de boufs, reparurent, moins affoles que les hommes.
Nuit lugubre, passee dans le silence, sans sommeil, ou les guerriers sentirent continuellement trembler leurs vertebres. Mais l'aube vint, s'insinua pale à travers les gros feuillages, puis la fanfare aurorale, de couleurs, d'oiseaux retentissants, exhorta à vivre, à rejeter les terreurs de la Tenebre.
Le Heros, le chef naturel, rassemblant la foule par groupes, commença le denombrement de la tribu. La moitie des guerriers, deux cents, manquait à l'appel. Beaucoup moindre était la perte des femmes et presque nulle celle des enfants.

Quand ce dénombrement fut terminé, qu'on eut rassemble les bêtes de somme (peu manquaient, par la superiorite de l'instinct sur la raison pendant les debacles), le Heros disposa la tribu suivant l'arrangement accoutume, puis, ordonnant a tous de l'attendre, seul, pâle, il se dirigea vers la clairiere. Nul, même de loin, n'osa le suivre.
Il se dirigea là où les arbres s'espaçaient largement, dépassa légèrement la limite observée la veille et regarda.

Au loin, dans la transparence fraiche du matin, coulait la jolie source ; sur les bords, réunie, la troupe fantastique des Formes resplendissait. Leur couleur avait varié. Les Cones étaient plus compacts, leur teinte turquoise ayant verdi, les Cylindres se nuaient de violet et les Strates ressemblaient a du cuivre vierge. Mais chez toutes, l'étoile pointait ses rayons qui, même a la lumiere diurne, eblouissaient.
La metamorphose s'étendait aux contours des fantasmagoriques Entites : des cones tendaient à s'elargir en cylindres, des cylindres se deployaient, tandis que des strates se curvaient partiellement.
Mais, comme la veille, tout a coup les Formes ondulerent, leurs Etoiles se prirent a palpiter ; le Heros, lentement, repassa la frontiere de Salut.



Expédition hiératique

La tribu de Pjehou s'arrêta a la porte du grand Tabernacle nomade où les chefs seuls entrèrent. Dans le fond rempli d'astres, sous l'image mâle du Soleil, se tenaient les trois grands-prêtres. Plus bas qu'eux, sur les degres dores, les douze sacrificateurs inferieurs.

Le Heros s'avança, dit au long la terrifique traversee de la foret de Kzour, que les prêtres ecoutaient, tres graves, etonnes, sentant un amoindrissement de leur puissance devant cette aventure inconcevable.

Le suprême grand-prêtre exigea que la tribu offrit au Soleil douze taureaux, sept onagres, trois etalons. Il reconnut aux Formes les attributs divins, et, apres les sacrifices, resolut une expedition hieratique.

Tous les prêtres, tous les chefs de la nation zahelal, devaient y assister. Et des messagers parcoururent les monts et les plaines, à cent lieues autour de la place ou s'eleva plus tard l'Echatane des mages. Partout la tenebreuse histoire faisait se dresser le poil des hommes, partout les chefs obeirent precipitamment à l'appel sacerdotal

Un matin d'automne, le Male perça les nues, inonda le Tabernacle, atteignit l'autel où fumait un cœur saignant de taureau. Les grands-prêtres, les immolateurs, cinquante chefs de tribu, pousserent le cri triomphal. Cent mille nomades, au-dehors, foulant la rosée fraiche, repeterent la clameur, tournant leurs têtes tannees vers la prodigieuse foret de Kzour, mollement frissonnante. Le présage etait favorable.

Alors, les prêtres en tete, tout un peuple marcha à travers les bois. Dans l'apres-midi, vers trois heures, le heros de Pjehou arrêta la multitude. La grande clairiere roussie par l'automne, un flot de feuilles mortes cachant ses mousses, s'étendait avec majesté ; sur les bords de la source, les prêtres apercurent ce qu'ils venaient adorer et apaiser, les Formes. Elles etaient douces à l'œil, sous l'ombre des arbres, avec leurs nuances tremblantes, le feu pur de leurs étoiles, leur tranquille évolution au bord de la source.

— Il faut, dit le grand-prêtre suprême, offrir ici le sacrifice : qu'ils sachent que nous nous soumettons à leur puissance !

Tous les vieillards s'inclinerent. Une voix s'éleva, cependant. C'etait Yushik, de la tribu de Nim, jeune compteur d'astres, pâle veilleur prophetique, de renommee debutante, qui demanda audacieusement d'approcher plus près des Formes.

Mais les vieillards, blanchis dans l'art des sages paroles, triompherent : l'autel fut construit, la victime amenee — un eblouissant etalon, superbe serviteur de l'homme. Alors, dans le silence, la prosternation d'un peuple, le couteau d'airain trouva le noble cœur de l'animal. Une grande plainte s'eleva. Et le grand-prêtre :

— Etes-vous apaisés, ô dieux ?

La-bas, parmi les trones silencieux, les Formes circulaient toujours, se faisant reluire, preferant les places où le soleil coulait en ondes plus denses

— Oui, oui, cria l'enthousiaste, ils sont apaises !

Et saisissant le cœur chaud de l'etalon, sans que le grand-prêtre, curieux, prononçat une parole, Yushik se lança par la clairiere. Des fanatiques, avec des hurlements, le suivirent. Lentement, les Formes ondulaient, se massant, rasant le sol, puis soudain, precipitees sur les temeraires, un lamentable massacre epouvanta les cinquante tribus.

Six ou sept fugitifs, à grand effort, poursuivis avec acharnement, purent atteindre la limite. Le reste avait vecu et Yushik avec eux.

— Ce sont des dieux inexorables ! dit solennellement le suprême grand-prêtre.

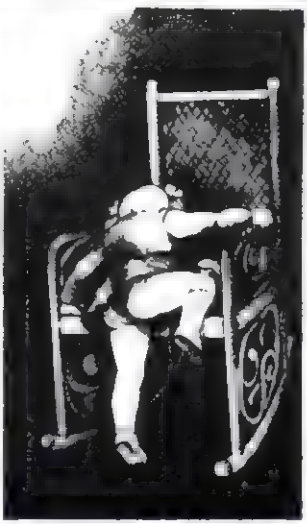
Puis un conseil s'assembla, le venerable conseil des prêtres, des ancêtres, des chefs.

Ils decidèrent de tracer, au-dela de la limite du Salut, une enceinte de pieux, et de forcer, pour la détermination de cette enceinte, des esclaves à s'exposer à l'attaque des Formes sur tout le pourtour successivement.

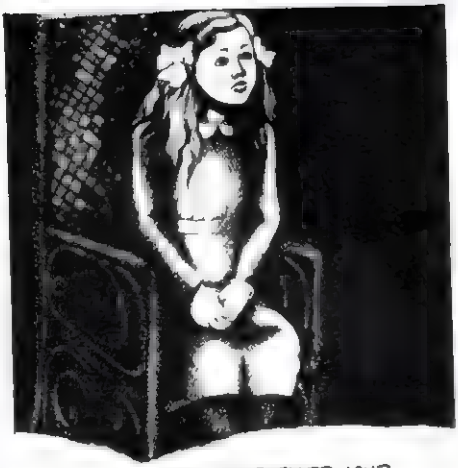
Et cela fut fait. Sous menace de mort, des esclaves entrerent dans l'enceinte. Tres peu, pourtant, y perirent par l'excellence des precautions. La frontiere se trouva fermement etablie, rendue à tous visible par son pourtour de pieux.

Ainsi finit heureusement l'expedition hieratique, et les Zahelals se crurent abrites contre le subtil ennemi.

EN ATTENDANT
VAIENTE-BOROTTO



EN ATTENDANT QUE PAPA ME PRENNE DANS SES BRAS.



EN ATTENDANT LE PREMIER JOUR D'ÉCOLE

EN ATTENDANT D'AVOIR DE LA POITRINE

EN ATTENDANT

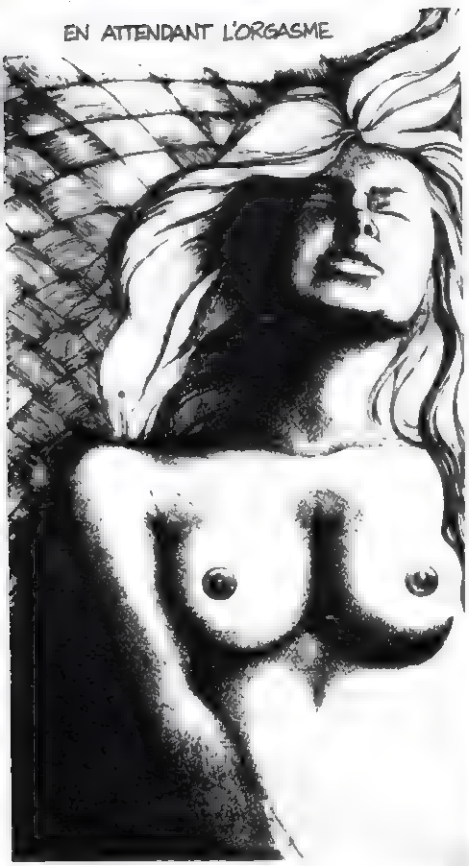
EN ATTENDANT L'EXAMEN

EN ATTENDANT DU TRAVAIL

EN ATTENDANT QUELQU'UN

EN ATTENDANT

EN ATTENDANT L'ORGASME



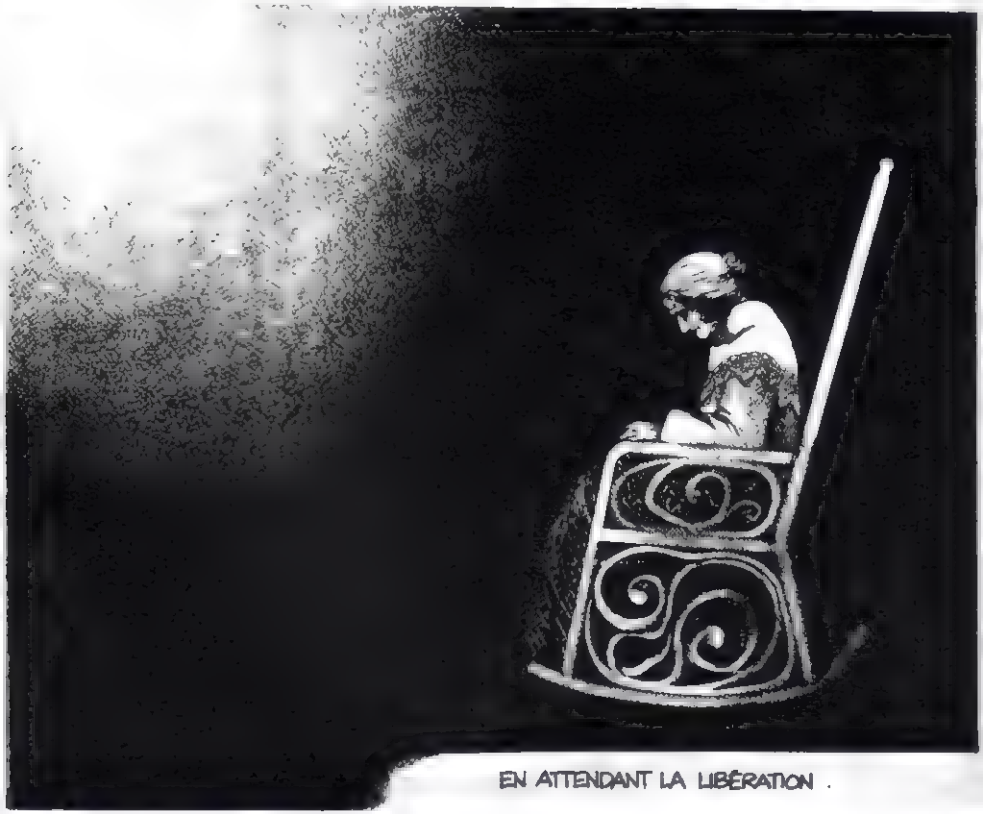
EN ATTENDANT QU'IL ME PRENNE TOUT MON TEMPS

EN ATTENDANT L'ENFANT

EN ATTENDANT QUE L'ENFANT GRANDISSE

EN ATTENDANT QU'IL VIENNE ENCORE ME VOIR

EN ATTENDANT LA VISITE DES ENFANTS



EN ATTENDANT LA LIBÉRATION .

Corto Maltese, gentilhomme de fortune.

Sous le signe du Capricorne par Hugo Pratt - Collection les grands romans de la bande dessinée - 144 pages - 36 F

1913, à hauteur du tropique du Capricorne, nonchalamment allongé sur une chaise longue, un homme fume un cigare
Sur sa tête une casquette de marin Aucun doute, c'est bien lui lui, Corto Maltese

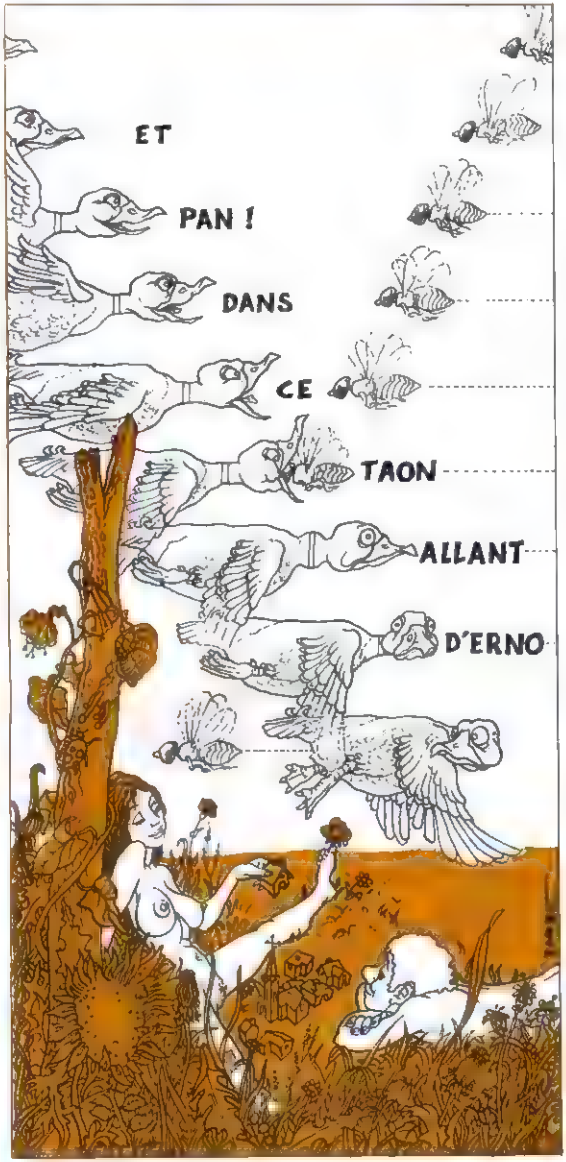
Dans un décor d'Amérique du Sud, 6 aventures étranges nous entraînent derrière Jeremiah Steiner, professeur de l'université de Prague qui a échoué sur les plages de la Guyane hollandaise, derrière Bouche Dorée, femme hors du temps, militante impérialiste, grande maîtresse en magie noire

Enfin, réédités dans la collection « Les grands romans de la bande dessinée », les premiers chapitres de la saga de Corto Maltese nous transportent à une époque où sorcellerie, magie et envoûtements faisaient encore bon ménage

Ces 6 histoires confirment le talent de dessinateur et l'habileté d'écrivain d'Hugo Pratt Leurs titres : « Le secret de Tristan Bantam », « Rendez-vous à Bahia », « Samba avec tir fixe », « L'aigle du Brésil », « Et nous reparlerons des gentilshommes de fortune », « A cause d'une mouette »

Des titres par eux-mêmes assez parlants pour vous inviter à suivre pas à pas un héros comme on n'en fait plus, Corto Maltese

casterman



ROMAN TIQUE

C'est Beethoven qui a commencé. Avant lui, la musique était harmonie, équilibre, santé. Mais voilà qu'arrive le gros Ludwig avec son front buté et son caractère de cochon, et pam pam pam pommm, c'est la porte ouverte à l'emphase amphigourique, la boursouflure bêlante, la grandiloquence gratuite.

Faut dire qu'il avait des excuses : enfant, il avait été malade et il souffrait encore de coliques qu'il confondait, c'est fatal, avec des états d'âme. Et puis son oreille lui faisait mal. Tenez, même son neveu qu'il avait recueilli, même son neveu a voulu se suicider, petit ingrat. Et tous ces gens qui parlent de nous à voix basse, profitant de notre

surdité, ils ont des gueules de complot, méfiance. Remettons-nous à notre partition et déversons-y les torrents de passion qui agitent notre âme.

Du cinéma. Les mains crispées sur un front désespéré en guignant du coin de l'œil si on nous observe. Le poète maudit, valeur sûre. Ils l'ont bien compris, tous ces romantiques, Liszt et Wagner, Léo Ferré et Janis Joplin. Du cinéma jusqu'à en mourir s'il le faut, car on est son propre spectateur, le plus exigeant.

Il était trop tard pour Émile Courtemiche quand il avait découvert le romantisme. Né dans une famille aisée, bon élève, cadre moyen, il avait rencontré sans problème une femme aimable qui avait tissé autour de lui un cocon placide, comme ses parents l'avaient fait. Puis un jour il avait entendu Edith Piaf et il avait pleuré. Il avait vu les dessins de Victor Hugo et il avait frémi (il aimait aussi William Blake). Il connaissait maintenant par cœur les Chants de Maldoror.

Il eût voulu connaître les tourments d'une vie faite de lambeaux frémissants, brûler d'une flamme noire et féroce... Mais ses rails étaient tracés. Il ne pouvait plus changer. Heureusement il avait un fils.

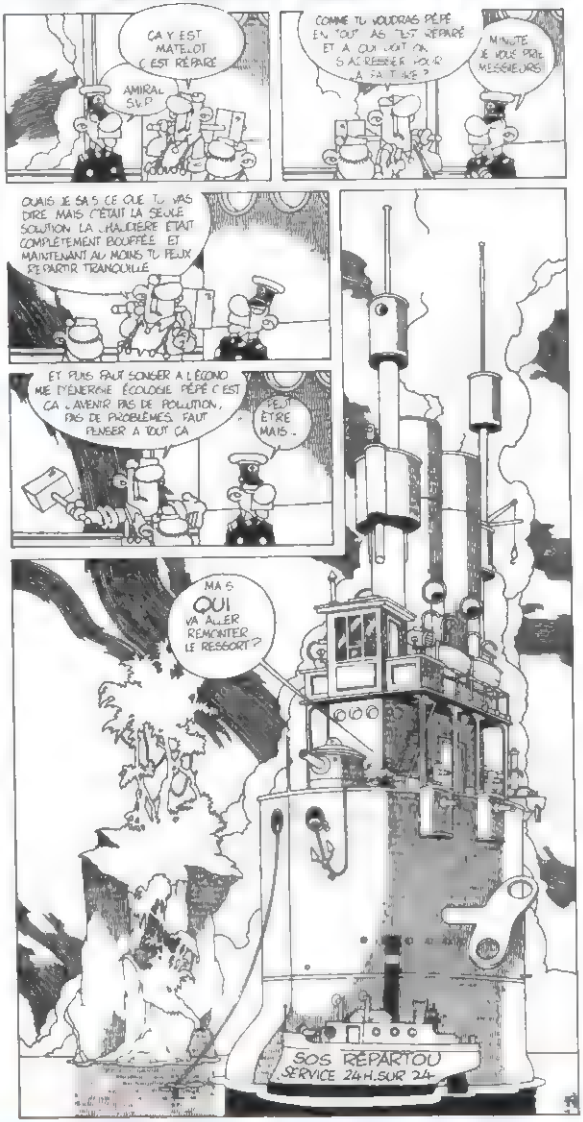
Alors il lui a fait lire Sade, Lone Sloane et Baudelaire. Il lui a fait entendre les sanglots des crucrins tziganes et les miaulements gauchers de Jimi Hendrix. Il l'a nourri de grandiose et d'excessif.

Le fils, après de brillantes études, est devenu ingénieur à l'EDF. C'est lui qui a conçu le circuit de refroidissement du superrégénérateur, celui qui a explosé avec trois millions et demi de morts sur le coup. Pendant qu'il agonisait, empoisonné par les retombées, Émile Courtemiche souriait, heureux : son fils, au moins, aurait été un vrai romantique.

Y.D.

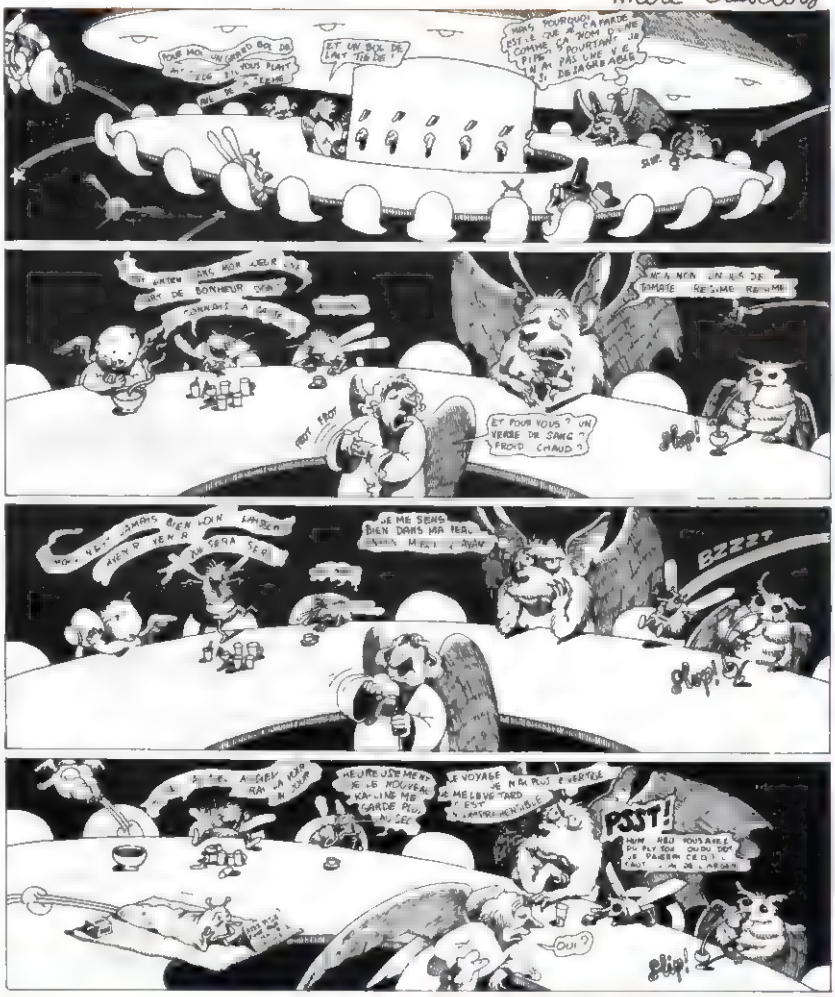
LE CUIRASSÉ

"HONNEUR ET PATRIE"



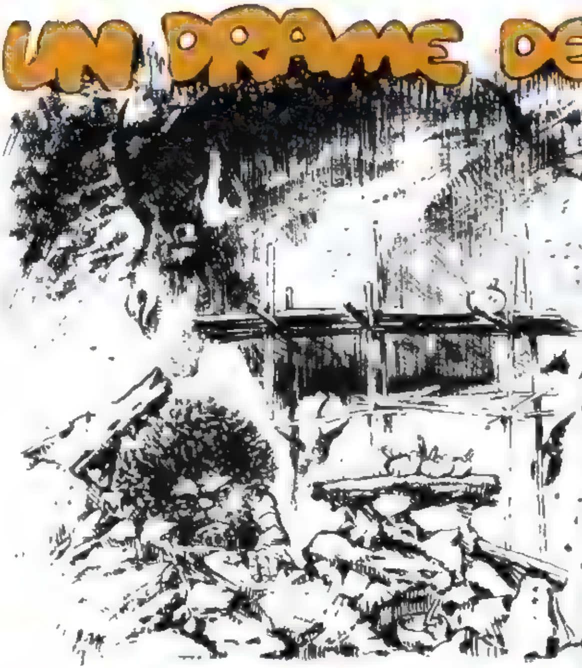
AU PRINTEMPS DU CIEL

Nicole Clavelou



MA TENS ON EST NORMAL
NON MAIS !
POUR QUI NOUS PRENEZ-VOUS ? NOUS NE MANGEONS PAS DE CE PAIN-LÀ !
MA VUE EST BONNE, MES DENTS SONT SAINES QU'EST CE QUE JE VEUX DE PLUS ?
SCHLIP
MIGNONNE QUAND LE SOIR DESCENDRA SUR LA PLAINE-EU, ET QUAND LEU ROSSIGNOL VIENDRA CHANTER-R ENCOR

FORUM
JE PERDS TOUS MES CHEVEUX !
SI QUELQU'UN CONNAIT LE MOYEN D'EMPÊCHER LES CHEVEUX DE TOMBER, QU'IL LE DISE !



UN DRAME DE

LA JALOUSIE

Les chasseurs de l'âge de pierre avaient coutume de peindre les animaux qu'ils convoitaient sur les parois des cavernes. Afin de parfaire cette manière d'envoûtement, ils marquaient ces effigies de l'empreinte de leurs mains.

(les historiens)

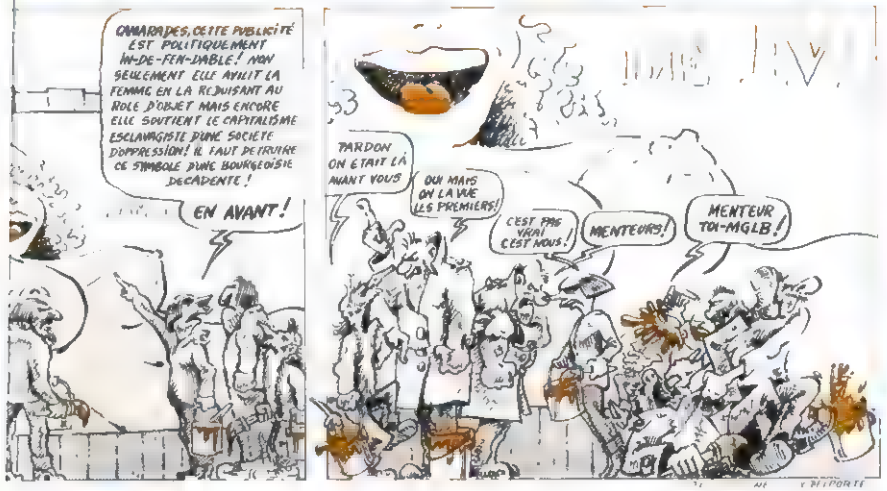
Il y a bien longtemps vivaient tout ce qu'il y a de peinard des hommes qui, sans autre souci, habitaient de larges cavernes et, de temps en temps, chassaient une grosse bête, histoire de s'en mettre sous la dent juste ce qu'il fallait. L'un d'entre eux, ça lui plaisait bien de regarder les animaux. Au point qu'au lieu de creuser des pièges ingénieux avec ses camarades, il s'en retournait mine de rien à la grotte pour y dessiner bisons, chevaux sauvages et mammouths. Sans oublier les aurochs, antilopes cervicapres, rhinocéros laineux et ours géants. Il faisait ça tellement bien qu'une jeunesse de la tribu, qui avait un peu de tête en plus d'autres attraits, en fut séduite sur le coup. Le voilà donc un heureux homme, partageant le temps entre son art et sa fiancée. Mais un jaloux profita un beau soir de l'absence de l'artiste pour se venger venger bassement. Trempant les mains dans les pots de couleur, il en mit partout sur les chefs-d'œuvre de son rival heureux, imprimant à chaque fois son empreinte, ce qui, plus tard, le dénonça et lui valut d'être banni par le Conseil des Anciens (on savait vivre en ces temps-là). Pourtant, le mal était fait et la victime ne put qu'imparfaitement effacer les traces de cette iconoclastie éhontée.

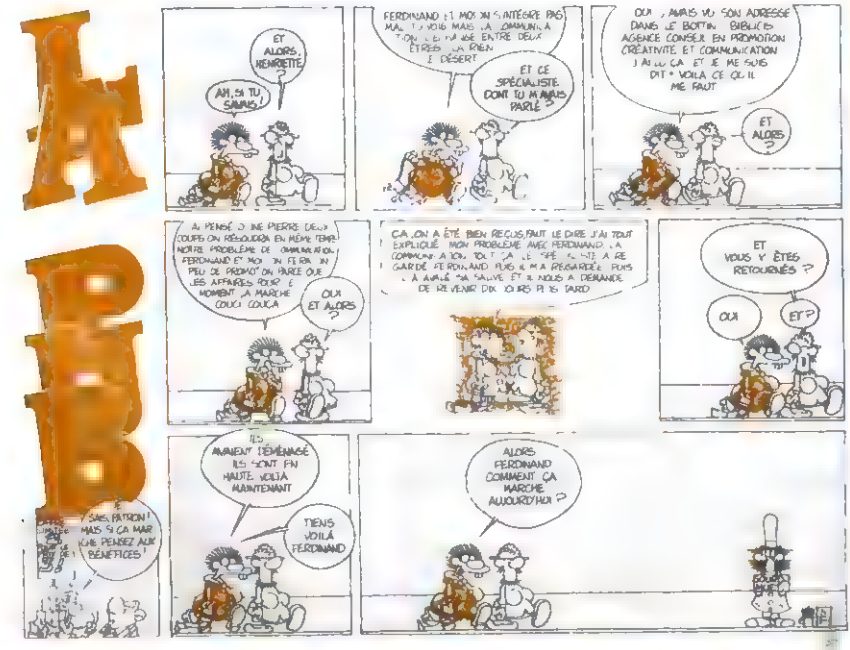
René Hausman

Camille le Camé
SANS LE NUCLÉAIRE, C'EST LA PÉNURIE... C'EST LE NUCLÉAIRE OU LA BOUGIE !
QUOI ? UNE PÉNURIE DE BOUGIES ?
Calvi

FRÈRES LÉGIONNAIRES DE LA FOI, IL NOUS FAUT DÉFENDRE LES FONDEMENTS DE LA NATION CHRÉTIENNE, SAPÉS PAR CES AFFICHES MALSAINES QUI SOUILLENT LES MURS DE NOS CITÉS ! ALLONS DÉTRUIRE CES IMAGES PORTEUSES DE DÉSORDRE ! ÉCRASONS LA LUXURE ET LA PORNOGRAPHIE !
EN AVANT !
MAX

FORUM
PETIT, QUELCONQUE, TRISTE, TERNE... JE NE SUIS PAS LE GENRE D'HOMME QUE L'ON REMARQUE !
SI QUELQU'UN PEUT FAIRE DE MOI UN HOMME QUE L'ON REMARQUE, QU'IL LE DISE !


CAMARADES, CETTE PUBLICITÉ EST POLITIQUEMENT IN-DE-FEN-DABLE! NON SEULEMENT ELLE AVILIT LA FEMME EN LA REDUISANT AU ROLE D'OBJET MAIS ENCORE ELLE SOUTIENT LE CAPITALISME ESCLAVAGISTE D'UNE SOCIETE D'OPPRESSION! IL FAUT DE FRUIRE CE SYMBOLE D'UNE BOURGEOISIE DECADENTE!
EN AVANT!
PARDON ON ETAIT LÀ AVANT VOUS
OUI MAIS ON LA VUE LES PREMIERS!
C'EST PAS VRAI! C'EST NOUS!
MENTEURS!
MENTEUR TOI-MÊME!


ET ALORS, HENRIETTE?
AH, SI TU SAVAIS!
FERDINAND ? MOI JE M'INTÉRESSE PAS MAL... TU VOIS MAIS LA COMMUNICATION ENTRE DEUX ÊTRES... UN RIEN ... LE DÉSERT
ET CE SPÉCIALISTE, DONT TU M'AVAIS PARLÉ ?
OUI, J'AVAIS VU SON ADRESSE DANS LE BOTTIN : BIBLICOM AGENCE CONSEIL EN PROMOTION CRÉATIVITÉ ET COMMUNICATION ... AU LIEU DE ÇA ET JE ME SUIS DIT « VOILÀ CE QU'IL ME FAUT »
ET ALORS ?
AU PRÉSENT ON NE PEUT RIEN DIRE... TOUTES ON RÉSOUDRA EN MÊME TEMPS NOTRE PROBLÈME DE COMMUNICATION FERDINAND ET MOI ON VA FAIRE UN PEU DE PROMO ON PARLE DE NOS AFFAIRES POUR LE MOMENT ÇA MARCHE COUCI COUCA
OUI ET ALORS ?
ÇA, ON A ÉTÉ BIEN REÇUS FAUT LE DIRE J'AI TOUT EXPLIQUÉ MON PROBLÈME AVEC FERDINAND, LA COMMUNICATION TOUT ÇA LE SPÉCIALISTE A RÉFLÉCHI GARDE DE FERDINAND PLUS MA RÉSERVÉE PLUS À AVALÉ SA SALIVE ET A NOUS A DEMANDÉ DE REVENIR DIX JOURS PLUS TARD
ET VOUS Y ÊTES RETOURNÉES ?
OUI
ET ?
ILS AVAIENT TÉLÉMANGÉ ILS SONT EN HAUTE VOILÀ MAINTENANT
TIENS VOILÀ FERDINAND
ALORS FERDINAND COMMENT ÇA MARCHE AUJOURD'HUI ?
SANS PATRON! MAIS SI ÇA MARCHE PENSEZ AUX BÉNÉFICES!

QUINZE ANS! JE ME SOUVIENS ..
CES LONGUES ATTENTES SILENCIEUSES, SOUS LES TILEULS, DANS L'ESPOIR DE SAISIR LA VISION FUGACE DE L'**OMBRE AIMÉE**: **ELVIRE**! SCINTILLANTE DÉBULEUSE, SUPERBE, ÉTERNELLE ... ET MOI LOMBRIC COUILLÉ, RIDICULE, PERDU DANS LE MARAIS DE SON IN-DIFFERENCE ... AH! CES SOIRÉES PEUPLÉES DE RÊVES INASSOUVIS, LE CŒUR DÉCHIRÉ D'UN TUMULTE DE PASSIONS INACCESSIBLES, LA POITRINE RAVAGÉE DE SANGLOTS PIEUSEMENT CONTENUS... AH! CES JOURNÉES VIDÉES DE LEUR SUBSTANCE PAR L'ATTENTE QUI ENVAHIT TOUT...
AH! COMBIEN J'AI MAUDIT LE CIEL QUI M'AVAIT FAIT INDIGNE D'**ELLE**! COMBIEN J'AI REDOUTÉ LE MOMENT FATAL OÙ J'OSERAI DÉCLARER MA FLAMME, ET SUBIR, EN PLEINE FACE, L'INÉVITABLE SOUFFLET DE SON REFUS!. AH! J'AI VÉCU L'ENFER, MAIS CET ENFER M'ÉTAIT JOUISSANCE, PUISQU'IL ME VENAIT D'**ELLE**, ET MA SOUFFRANCE, UN SOUVENIR DE PLUS... BIENTÔT, N'Y TENANT PLUS, J'AI DÉ-VERSÉ DEVANT **ELLE** LE TOMBEREAU DE FLEURS FANÉES QUE SONT MES SENTIMENTS SECRETS...
HÉLAS! AUJOURD'HUI, MA VIE A PERDU SON UNIQUE RAISON D'ÊTRE! ....

YD

LE BAR A JOE

MUNOZ SAMPAYO

PEPE L'ARCHITECTE DEUXIÈME PARTIE

En Amérique du Sud, Pepe était architecte. Aujourd'hui, il survit, à New York, dans la peur des "cops", comme plongeur du bar de Joë. Un petit matin blafard, il est poignardé au fond d'une ruelle, par la voiture d'une inconnue...

OÙ HABITES-TU ?
(où ?)
JE.. JE NE SAIS PAS... LA RUE, OUI... MAIS JE NE ME RAPPELLE PAS LE NUMÉRO...
...MAIS.. MAIS, POUR.. POURQUOI VEUX-TU LE SAVOIR ?!
PARCE QUE J'AI L'INTENTION DE T'ACCOMPAGNER !
ENCORE DEUX PÂTÉS DE MAISONS, ENSUITE TOURNE À GAUCHE.
BIEN, ET MAINTENANT ?
BIEN, MERCI...
NON, NON, QUOI, MERCI ?... JE MONTE AVEC TOI !

DONNE-MOI LES CLÉS : C'EST MOI QUI OUVRE !
MÊME SI JE NE T'AI JAMAIS VU AVANT, JE SAIS TOUT SUR TOI. ÉTRANGER, SANS PERMIS DE SÉJOUR MAIS AVEC UN TRAVAIL ILLÉGAL, SANS AMI NI ARGENT... AVEC PEUT-ÊTRE UN COMPLEXE DE PERSÉCUTION
AU LIT !!! VITE ET SANS FAIRE D'HISTOIRES !!!
JE T'AI CHERCHÉ TOUTE LA NUIT. J'AI DÛ FAIRE PLUS DE 20 BARS POUR TE RENCONTRER...
MOI ?
Mama, papá y... yo !
UN HOMME COMME TOI. UN HOMME QUI A EXISTÉ AUTREFOIS ET PRÉTEND MAINTENANT RENAÎTRE.

MAIS EN CE QUI ME CONCERNE, TU M'INTÉRESSES SANS PASSÉ... EN SUSPENS...
INEXISTANT...
GLUPS!
...FINI...
J'AI FAIM !!!
CRUN
CR
BEN... JE NE TE PLAIS PAS, PEUT-ÊTRE ?

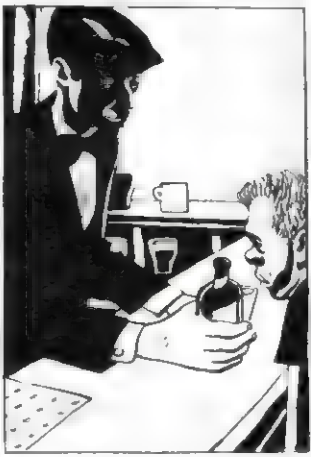
TU N'ES PAS IRREMPLAÇABLE DANS CE BAS MONDE, ORDURE RÉPUGNANTE !!!
ROMP!
ET QUE CACHES-TU, ICI ? TOUT LE MONDE A QUELQUE CHOSE À CONSERVER
AH, DES LETTRES, DES LETTRES PERSONNELLES. VOYONS, VOYONS COMMENT TE VOIENT LES AUTRES, CEUX QUI NE SONT PAS MOI... "QUERIDO PEPITO."
"... AQUÍ LAS COSAS VAN BASTANTE BIEN, MENOS POR LO DEL DINERO. TU HERMANA HA PASADO A SEGUNDO"... VOYONS, VOYONS... "A TU AMIGO LALO LO AGARRARON MIENTRAS"...
I'M SO SORRY!
MUPPE
...BASASASA, DINCONTREZ DE LASASASAS, DASASASAS OLÉ, OLÉ, FIESTA, SIESTA... ÇA N'EST PAS UNE LANGUE, C'EST UN DÉGOEULIS DE "S" !!
ET CETTE SALETÉ ?! ... AH, JE SAIS : TON PASSEPORT CHÉRI...
NON PEPE, CE STUPIDE PETIT LIVRET BLEU, LA SÉCURITÉ, COMME A DIT QUELQU'UN, ÇA ON N'Y TOUCHE PAS.

JE L'AI PEUT-ÊTRE TUÉE... SANS PERMIS DE SÉJOUR... SANS PERMIS DE CONDUIRE, JE LUI AI VOLÉ SON AUTO... NON, NON...
SI JE L'AI TUÉE, C'EST EN ÉTAT DE LÉGITIME DÉFENSE...
MAIS CELUI QUI N'EXISTE PAS N'A RIEN DE LÉGITIME ET NE PEUT PAS SE DÉFENDRE ...NON!
REPA
CARF
OLD ONE
CLUB

MAIS BIEN SÛR QUE PEPE EXISTE. IL SENT L'AIR DE LA NUIT LUI REMPLIR LES POUMONS, L'AUBE ARRIVER, IL SENT QU'IL VA SURVIVRE ET UNE JOURNÉE VA S'ÉCOULER, DONT IL NE SE RAPPELLERA RIEN, NI MAINTENANT, NI JAMAIS.

(J'ARRIVE AU BAR AVEC PLUS D'UNE HEURE D'AVANCE, C'EST LE SEUL ENDROIT OÙ JE PEUX ALLER ...)

© 1978 Quipos - Milano



JOEY.. AUJOURD'HUI PERSONNE NE NETTOIERA LA MERDE DE TA PORCHERIE... REGARDE LA CUITE QUE S'EST PRISE CE MINABLE !
DEHORS!
COMMENT DEHORS?.SALAUD!" TU SAIS À QUI TU PARLES ? MOI ON NE ME JETTE PAS DEHORS!..AVEC SIMPLEMENT CE QUE J'AI DANS LES POCHES JE POURRAIS M'EN ACHETER DIX DE TROUS COMME CELUI-LÀ !!! MOI JE NE SUIS PAS IV.
HA ,HA ,HA ,HA !!! AVEC L'ARGENT QU'IL A DANS LES POCHES ...IL POU... POURRAIT SE TORCHER LE COL... HA !

4 HEURES DU MATIN.
MON GARÇON... RÉVEILLE-TOI !
QU'EST-CE Q... QUE ... JE... BURP !... OUILLE... IL FAUT NETTOYER... IL FAUT TOUT NETTOYER !
CE N'EST PAS LA PEINE JE L'AI DÉJÀ FAIT AVEC JOHNATHAN. TU VEUX QUE JE TE RACCOMPAGNE CHEZ TOI ?
...JE N'EN AI PAS. JE N'AI PAS DE MAISON, MOI.
ALORS RESTE ICI AVEC JOHNATHAN.
AH. ICI AVEC QUI ? ET POURQUOI TU NE M'EMMÈNES PAS CHEZ TOI ? C'EST PEUT-ÊTRE BIEN QUE L'ESCLAVE N'EST PAS ASSEZ RESPECTABLE POUR... ?
FAIS ATTENTION À CE QUE TU DIS, L'AMI !...
...TU ES BOURRÉ MAIS PAS AU POINT DE NE PAS TE RENDRE COMPTE DE CE QUE TU DIS...
...APPRENDS À APPRÉCIER CE QU'ON T'OFFRE ! BONSOIR...
...CE QU'ON M'OFFRE QU'EST-CE QUE VOUS RACONTEZ : MAIS PERSONNE NE M'A JAMAIS RIEN DONNÉ À MOI.

TOUT DE MÊME QUEL DRÔLE DE TYPE, POUR QUI SE PREND-IL ... ON DIRAIT MAINTENANT QUE C'EST MA FAUTE SI... CE TYPE ...
...ET PUIS MOI AUSSI BIEN SÛR, AVEC CE BAR DE MERDE...
...CE TYPE !...
...JE PASSE MON TEMPS À DIRE OUI À TOUT LE MONDE, ET QUAND IL M'ARRIVE DE DIRE NON, C'EST LE BORDEL ...COMME QUAND CE VRAI FILS DE PUTE DE ...
OUI, IL EST ÉTRANGER... BIEN ... ET ALORS ?
NY POL
EH, VOUS !... PAPIERS !
...DRÔLE DE TYPE...
CITOYEN AMÉRICAIN, RACE BLANCHE, PAS DANS DE RECHERCHE, PAPIERS EN RÈGLE.

PENDANT CE TEMPS, AU BAR.
...ET DEPUIS QUAND?
...À PEU PRÈS TROIS ANS...
L'AMI!... JE NE PEUX PAS Y CROIRE.. UN ARCHITECTE BLANC HORS LA LOI, SANS PAPIERS ET QUI TRAVAILLE COMME DOMESTIQUE.. OH MAN!... SI JE LE RACONTE, ON NE ME CROIRA PAS..
...C'EST COMME ÇA.
BIEN: MAINTENANT TU ES EN DE BONNES MAINS...
COMMENT ÇA EN DE BONNES MAINS? QU'EST-CE QUE TU VEUX DIRE?
JE DIS, QUE PUISQUE TU ES MON AMI, MOI, JE PEUX TE PROTÉGER... N'OUBLIE PAS QUE JE SUIS UN SOLDAT DES ÉTATS-UNIS.
...JE NE COMPRENDS PAS.. JE NE VOIS PAS OÙ TU VEUX EN VENIR.
Queue gonflable, remplie (semble-t-il) de l'air de GODDAMN BARS.
BOF... RIEN, RIEN! RÉFLÉCHIS UN PEU. JE SUIS UN HABITANT DE CE PAYS QUI RESPECTE LA LOI ET SE FAIT RESPECTER... TU ME SUIS?
OUI.
SI JE TE PROTÈGE... SI JE NE TE DÉNONCE PAS, JE ME METS HORS LA LOI, COMME TOI ET TANT DE NÈGRES CLODOS QUI TRAÎNENT DANS LE COIN...
...JE COMPRENDS.
CASH N CARRY

...MAIS TU ES UN AMI DE JOE ET JOE EST MON AMI ET ME LAISSE DORMIR ICI COMME TOI ... EH BIEN PEUT ÊTRE QUE JE NE TE DÉNONCERAI PAS ET QUE TU POURRAS RESTER 3 ANS SANS PAPIERS ...
JE N'AI PAS D'ARGENT À TE DONNER ! ... JE N'AI RIEN ...
...ET MOI JE NE TE DEMANDE RIEN DU TOUT ...
J'EN AI MARRE ! ... MARRE ! TU COMPRENDS ? MARRE DES GENS COMME TOI ! ... MARRE DE FAIRE COMME SI JE N'EXISTAIS PAS. MARRE DE NE PAS POUVOIR MARCHER DANS LA RUE ... DE NE PAS POUVOIR RACONTER MES HISTOIRES À QUELQU'UN ... MARRE DE NE PAS AVOIR PU REFAIRE MA VIE ...
. ET MOI J'Y SUIS POUR QUOI ?
TU Y ES POUR QUELQUE CHOSE, MINABLE. PARCE QUE TU ES COMPLICE ... UNE VICTIME COMPLICE ... UN PAUVRE DIABLE QUI NE SAIT MÊME PAS QU'IL EST UN PAUVRE DIABLE ...
... UN PAUVRE DIABLE, MOI ? ... FAIS ATTENTION À CE QUE TU DIS OU J'APPELLE LA POLICE !
FAIS-LE ! ... JE M'EN FOUS ... JE N'AI AUCUNE LIBERTÉ À DÉFENDRE ! ... AU MOINS SI ON ME BOUCLE, JE SERAI VRAIMENT ENFERMÉ ...
Myope.
(C'EST ÇA ! ... C'EST EXACTEMENT CE QU'IL AURAIT DÛ COMPRENDRE ET IL NE POUVAIT PAS ...)
MAIS MAINTENANT J'Y VOIS CLAIR ... JE VAIS ME RENDRE, C'EST SIMPLE : JE VAIS AU COMMISSARIAT ET JE ME RENDS ... COMME ÇA CE SERA LA FIN DE TOUS MES PROBLÈMES ! ...
Oh, boy !
MASS SUICIDE IN GUYANA

...NON, TU NE PEUX PAS FAIRE ÇA ... TU NE PEUX PAS...
ET ALORS ? ... D'OÙ TE VIENT TANT DE BONTÉ ?
...C'EST QUE... JE RESTE SEUL ... SANS PERSONNE QUI ...
PERSONNE QUI QUOI ?.. PERSONNE À EXPLOITER ? PERSONNE À DÉTRUIRE ? PERSONNE À ÉCRASER ? ...OUI, ...TU N'AS JAMAIS ÉTÉ QU'UN IMBÉCILE... TOI ET TES GUERRES AMÉRICAINES. JE M'EN TORCHE LE CUL DE TES GUERRES DE MERDE ET DE TES MÉDAILLES, ESPÈCE DE CLOWN !...
.....
...EN FAIT, ELLES M'ONT SERVI À QUELQUE CHOSE, ELLES M'ONT AIDÉ À COMPRENDRE QUE JE SUIS DÉJÀ PRISONNIER, C'EST SEULEMENT UNE QUESTION DE FORME.. TU M'APPORTERAS DES ORANGES ET DES CIGARETTES, CRÉTIN !
NE T'EN VA PAS... JE NE TE DÉNONCERAI PAS... C'ÉTAIT UNE BLAGUE !
...TU NE COMPRENDRAS JAMAIS RIEN ...
TU SAIS PARLER... TOI, TU AS FAIT DES ÉTUDES... C'EST POUR ÇA QUE TU PROFITES DE MOI... JE TE DÉNONCERAI !

CRÉTIN !
AIR NEUF D'UN MATIN NOUVEAU. PEPE SE DIRIGE VERS LE COMMISSARIAT LE PLUS PROCHE : IL VA SE RENDRE.
(ÊTRE LIBRE, LIBRE LIBÉRÉ DE MES PROPRES HALLUCINATIONS. LIBÉRÉ DE CETTE FOUTUE TÊTE QUI N'ARRÊTE PAS DE TRAVAILLER CONTRE MOI-MÊME.)
...MAIS CELUI-LÀ ?... JE LE CONNAIS !
...AH, C'EST LE GARÇON QUI NETTOIE CHEZ JOE...
...EH, MON GARS...
ALLO, POLICE ?... DANS LE SQUARE DE CRISS ST, IL Y A UN MORT... DE MORT NATURELLE, ON DIRAIT... NON, JE NE LE CONNAIS PAS... JE N'AI PAS DE NOM, SERGENT... DU MOINS POUR VOUS.
ICI FINIT L'HISTOIRE DE PEPE QUI VÉCUT EN CROYANT QUE VIVRE N'ÉTAIT PAS COMPLÈTEMENT IMPOSSIBLE... LE BAR RESTE OUVERT...
FIN

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

FRANCIS LAMBERT / OLIVIER BIEGELMANN
MICHEL PIERRET BERNARD BLANC
MICHELE COSTA MAGNA
FRANCOIS RIVIERE
CATHERINE WEINZAEPFLEN

L'HUMOUR QUI VIENT DU FROID

L'humour en U.R.S.S. et dans les pays de l'Est? L'usage qui en est fait est totalement différent suivant que ses utilisateurs appartiennent, ou n'appartiennent pas, à la nouvelle classe des dirigeants et des bureaucrates. Avec Alexandre Doubrovine, rédacteur en chef de la revue *Crocodile* (qui tire à six millions d'exemplaires), c'est à l'humour officiel, reflet du conformisme du pouvoir en place, que nous avons affaire. En revanche, avec les ouvriers et tous ceux qui subissent l'appareil d'Etat, l'humour devient une arme. Faut-il s'étonner que cet humour-là soit drôle et qu'il fasse rire? Une interview d'Alexandre Doubrovine, la présentation du livre de Viloric Melor sur *L'humour dans les pays de l'Est*, deux conceptions de l'humour décidement irréconciliables.

O.B.

КРОКОДИЛ

Sinon il sera complètement enseveli par la neige — *Couverture de Crocodile*

UN ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE DOUBROVINE

Rédacteur en chef de "Crocodile"

Pourriez-vous parler de l'organisation de Crocodile? A combien tirez-vous, combien employez-vous de rédacteurs et de dessinateurs?

Le *Crocodile* tire à six millions d'exemplaires mais comme il s'agit d'un journal « des familles » qu'enfants et parents se repassent entre eux on peut dire qu'il est lu par un bien plus grand nombre de gens.

L'équipe du *Crocodile* au grand complet compte 50 personnes mais il n'y a en fait que 14 journalistes attachés au journal d'une manière permanente. Nous n'avons qu'un seul dessinateur à plein temps, tous les autres sont des pigistes. Le *Crocodile*, qui sort une fois tous les dix jours, est né en 1922.

Pourriez-vous définir la conception de votre journal?

Nous sommes un journal d'humour et de satire : nous nous moquons de tous les défauts que nous pouvons rencontrer dans notre pays. Nous luttons pour la rentabilité et la productivité du travail. Il nous arrive de critiquer des ministres; l'an dernier, par exemple, à la publication d'un de nos articles, le Conseil des Ministres de l'Union Soviétique a décidé au cours de sa séance de répondre publiquement à notre article, et nous avons publié sa réponse. Pourtant, même s'il nous arrive de critiquer des ministres ou les instances officielles du pouvoir, nous ne nous livrons pour ainsi dire jamais à des attaques personnelles, nominales. Nos dessinateurs ne « croquent » pas les personnages politiques. C'est une vieille tradition russe de ne pas caricaturer les défauts physiques des gens, que ce soient des personnalités politiques soviétiques ou étrangères. Bien sûr, il y a quelques exceptions : lorsqu'on rencontre dans l'arène politique internationale des personnes qu'il faut absolument rendre - mettons Hitler - à nous utilisons le dessin satirique.

Comment concevez-vous l'humour à Crocodile?

Eh bien notre conception de l'humour consiste à critiquer non pas les hommes mais les tendances politiques, les groupes politiques qui dirigent le monde. Les hommes politiques, en U.R.S.S., se donnent beaucoup moins en spectacle qu'en Europe, et nous ne leur faisons pas de publicité. N'oubliez pas non plus que nous ne sommes pas seulement un journal humoristique; nous sommes aussi, et presque surtout, un journal littéraire. Il y a de tout dans *Crocodile* : des feuilletons, de la poésie, des histoires drôles, des concours et des jeux.

A part les problèmes de productivité et de rentabilité que vous évoquiez tout à l'heure, sur quoi portent principalement vos critiques?

Comme chez vous en France nous avons beaucoup de problèmes. Outre les problèmes de l'enfance et de l'école, il y a la bureaucratie et les bureaucrates contre lesquels nous menons une campagne intensive. Nous sommes toujours du côté des hommes qui subissent l'action des bureaucrates et là, nous agissons très concrètement, avec les noms et les adresses. Nous prenons à partel ou tel bureaucrate, quelle que soit sa position dans la hiérarchie, qu'il soit en haut ou en bas de l'échelle.

Et sur la question, si controversée, de la liberté d'expression en U.R.S.S., avez-vous quelque chose à dire?

Excusez-moi, mais « liberté d'expression », c'est une expression absolument intraduisible en russe. Quoi qu'il en soit, la liberté d'expression existe chez nous comme dans n'importe quel pays civilisé.

Est-ce que, à l'instar de certains journaux humoristiques français, Crocodile a recours à la pornographie?

Nous considérons que l'emploi de la pornographie est indigne de la littérature, de la chose

écrite ou imprimée. Nous n'y avons pas recours. Il y a, de plus, une différence entre l'érotisme et la pornographie. L'érotisme est présent dans le cinéma et dans la littérature russes mais pas dans les journaux. La pornographie relève de la corruption et, chez nous, elle est proscrite par la loi.

Passons à la B.D. Est-ce qu'il existe en U.R.S.S. des bandes dessinées pour adultes comme il y en a en France et en Europe?

Non, il n'y a pas en U.R.S.S de bandes dessinées qui soient spécifiquement destinées aux adultes. Nous employons de temps en temps la technique de la bande dessinée dans *Crocodile* mais le lecteur russe n'y est pas très habitué et n'y est pas réceptif; il n'aime pas tellement cela.

Il y a une raison précise à cela?

Je ne sais pas. Peut-être faudrait-il qu'il existe quelques traditions pour que la B.D. parvienne à s'implanter. S'il y avait une demande suffisante de la part du public, cela pourrait se faire, mais une telle demande n'existe pas. Chez nous, en Russie, avant et juste après la Révolution, il y a eu une grande production non pas de bandes dessinées mais d'images d'Epinal, sur les trains d'agit-prop par exemple, qui constituaient une véritable iconographie populaire. D'une certaine manière cela se rapprochait de la bande dessinée mais c'étaient là des images que la Russie se contentait de regarder, et non de lire. Aujourd'hui, nous préférons plutôt lire

Est-ce que les dessinateurs russes sont au courant de ce qui se fait dans le domaine de la BD en Europe et en France?

Il existe quelques romans pour les enfants qui sont des romans de B.D. *Tintin* est traduit en russe et est tiré à près de 100.000 exemplaires; bien sûr Il y a aussi *Pif le chien*, mais c'est à peu près tout.

Vous qui êtes écrivain, considérez-vous la B.D. comme un sous-genre par rapport à la littérature?

Ça dépend de la littérature et des bandes dessinées en question. Si l'on compare les classiques de la B.D avec Tolstoï par exemple, il est évident que la B.D. n'est pas encore au niveau. Le travail de la B.D. ne se situe pas seulement au niveau du dessin mais aussi à celui de la narration, du récit littéraire. A ce titre, je trouve que les auteurs de B.D. font quelque chose de très utile et qu'ils travaillent dans un genre qui a parfaitement le droit d'exister. En tant que rédacteur en chef de *Crocodile*, j'accepte la B.D., je la publie et je la soutiens, mais en tant qu'écrivain, je ne peux pas opter pour elle, je suis quand même traditionnel et, de plus, je ne suis pas dessinateur. Je crois que s'il y avait en U.R.S.S. de grands auteurs, des gens qui proposent des choses vraiment intéressantes, alors la B.D. pourrait connaître une diffusion plus grande que celle à laquelle elle doit se limiter pour l'instant.

Propos recueillis par OLIVIER BIEGELMANN

Extrait de Crocodile

Repère à route ? Mais il y a déjà des panneaux de signalisation !

Extrait de *Crocodile*

Usez donc des services télégraphiques ! Près de deux ans se seront écoulés que votre télégramme ne sera pas encore arrivé à destination. Et si la conjoncture est heureuse, peut-être faudra-t-il moins de temps. Ainsi, un télégramme envoyé par N. Kastrikina depuis Gronzij en avril 1977 était déjà arrivé à Voronej en août 78. Mais si vous souhaitez communiquer avec quelqu'un plus vite encore, alors entrez en contact avec le centrale des téléphones interurbains. Dans la mesure, bien sûr, où votre lointain interlocuteur recevra un avis d'appel téléphonique. Et ce n'est pas toujours le cas. Ainsi L. Boutouzova d'Orlol ne sut pas que des parents de Tomsk voulaient lui parler parce que l'avis d'appel téléphonique demandé en juillet lui arriva en septembre.

Aussi, si vous avez réellement besoin d'être en rapport d'urgence avec un interlocuteur d'une autre localité, pour que tout aille pour le mieux, faites donc vos bagages, mettez des provisions dans votre sac à dos et allez à pied, sans vous presser jusqu'à cette autre localité. Même si au bout de chaque demi-heure vous faites une halte, vous arriverez avant le télégramme.

СИЛА ПРИВЫЧКИ

La force de l'habitude.

— Hier vous avez été témoin d'un crime. Pourriez-vous nous donner les caractéristiques du criminel?

— Mais bien sûr : discipliné..., de bonne moralité..., cherche à élever son niveau

LA POLITESSE DU DESESPOIR

VILORIC MELOR L'arme du rire *Ed. Ramsay - 240 P 42 F*

L'habileté du livre de Viloric Melor réside en ceci que, ni sottisier ni ouvrage d'analyse, mais les deux à la fois, il délaisse les inconvénients de ces deux genres ! Hilarants et n'en retenant que les avantages. Ainsi la lourdeur de l'analyse historique ou sociologique est-elle allégée par des histoires drôles et des mots d'esprit qui, dissémin és ça et là en caractères gras se détachent nettement du reste du texte. Le lecteur pourra donc selon sa fantaisie et grâce à cette présentation typographique, ou bien lire le texte en continuité (et constater que le classement thématique est intelligemment fait), ou bien se cantonner aux histoires drôles s'il estime que, suffisamment éloquentes elles peuvent éviter de fastidieux détours.

De l'économie à l'antisémitisme en passant par le terrorisme d'état et d'idéologie scientifique et culturelle (le réalisme socialiste, vous connaissez ?), toutes ces histoires drôles qui circulent de bouche à oreille en U.R.S.S et dans les pays de l'Est sont ici soigneusement répertoriées. Si leur (on désabusé laisse peu d'illusions quant à la possibilité d'en finir avec la dictature du capitalisme d'Etat (l'ironie étant, hélas, la politesse du désespoir), elles fournissent néanmoins — ne serait-ce que par leur nombre — un témoignage probant sur la réalité de l'oppression en U.R.S.S et dans les pays de l'Est, mais aussi sur la manière dont un peuple trouve encore le moyen de lutter contre le carcan de la bureaucratie. En s'en moquant.

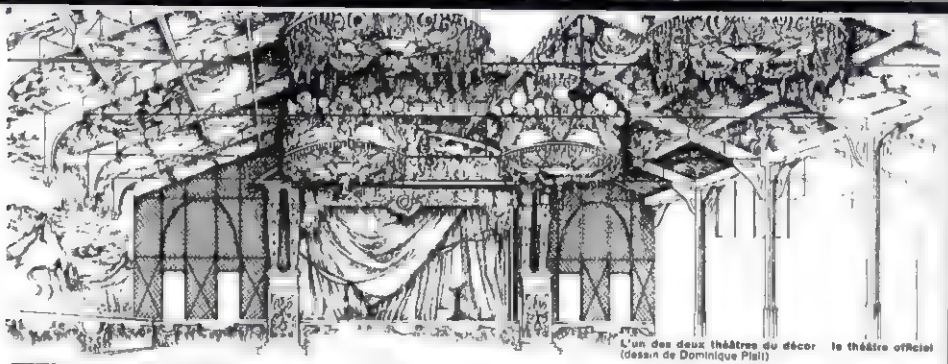
Que l'on en juge par un ou deux exemples :

— « Où trouve-t-on le plus de céréales en Union Soviétique ?
— Dans les boulettes de viande. »

— « Un homme est tombé à l'eau.
— Au secours ! Au secours ! Je me noie !
Une personne, installée sur la rive, le regarde tranquillement se débattre, et lui demande soudain
— As-tu étudié le marxisme- léninisme ?
— Oui, évidemment !
— Et bien ! Tu vois... tu aurais mieux fait d'apprendre à nager ! »

L'humour comme moyen de défense, l'ironie grinçante comme stratégie d'attaque et la dérision généralisée comme technique pour faire tomber les masques, le peuple soviétique ne sut-il pas en cela le sage conseil de Marx selon lequel « les armes de la critique ne sauraient remplacer la critique des armes » ?

O.B



L'un des deux théâtres du décor : le théâtre officiel (dessin de Dominique Pisli)

THEATRE OFFICIEL ET CABARET RÉVOLUTIONNAIRE

Un entretien avec le Théâtre du Soleil

Partant du livre de Klaus Mann, Mephisto **qui décrit l'itinéraire politique d'un acteur pendant l'avènement du nazisme, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil ont monté un spectacle où le théâtre se remet en cause. Trois comédiens et l'assistante à la mise scène racontent ici la démarche collective de la troupe.**

Au moment de l'exposition Paris-Berlin, ils hantaient Beaubourg pour s'imprégner de l'ambiance historique, quotidienne, intellectuelle et artistique de l'Allemagne entre les deux guerres... Les femmes se sont fait couper les cheveux, les hommes raser la nuque... L'atelier de costumes leur a fabriqué des vêtements d'époque tandis que Puces et fripiers leur fournissaient ces chaussures d'un autre âge dans lesquelles il faut presque réapprendre à marcher... Le décor a été dessiné et construit à la Cartoucherie : deux théâtres face à face : l'officiel, rehaussé de dorures et fermé par un lourd rideau cramoisi, et « le cabaret révolutionnaire », baroque et dyonisiaque ..

Photos Michèle Laurent Gamma

Comment le spectacle s'est-il élaboré?

Jean-Claude Bourbault : Dans un premier temps, il y a eu documentation : tous les personnages du livre ont existé, Ariane a donc cherché qui ils étaient et a recueilli un maximum d'informations sur eux. Ça été facile pour la famille Mann, mais pour certains acteurs, communistes, il a fallu aller jusqu'à Berlin-Est.

Sophie Moscoso : D'autre part, Ariane a lu le roman par rapport à sa troupe...

J.-Cl. B. : Comme elle nous connaît bien, elle a su, parmi nous, trouver, au-delà de la simple ressemblance physique, des équivalences au niveau de la personnalité, de l'image à donner... Le bouquin s'articule autour d'Höfgen, qui semblerait être Gustav Gründgens, mais Ariane a mis en parallèle deux itinéraires, celui d'Höfgen donc, et celui d'Otto Ulrich, qui était en réalité un acteur aussi important que l'autre avant d'avoir des problèmes avec le Gestapo. Et, alors que le livre de Klaus Mann est complètement désespéré, la pièce l'est moins parce qu'axée sur deux personnages, l'un positif, l'autre négatif...

Comment s'est faite votre documentation personnelle?

J.-Cl. B. : Nous avons choisi notre bibliographie en fonction de qui nous allions être : comme j'allais faire Otto Ulrich, révolutionnaire, communiste, j'ai surtout lu des livres sur la révolution russe, sur le parti communiste en Allemagne, pour « nourrir » mon personnage...

Lucie Bensasson : Moi, j'ai vu tous les films de l'époque L'actrice que je joue a une double clé : dans le livre de Klaus Mann, Dora Martin est en réalité Elisabeth Bergner... Dans le spectacle, Ariane voulait une autre fin pour cette femme que le départ en Amérique : en changeant de clé, on passe au personnage de Carola Neher, qui est partie du côté de Moscou par amour, puis a été portée disparue par Staline, comme trotskiste.

J.-Cl. B. Dans le roman, les personnages sont liés à la vie de Klaus Mann. C'était plus intéressant de raconter la même histoire en lui faisant prendre une dimension universelle, en remplaçant des personnages anecdotiques par des personnages équivalents, mais plus représentatifs, ayant eu libres destins exemplaires

Lucie Bensasson et Jean-Claude Bourbault

L.-B. : Comme le roman, c'est un spectacle complètement basé sur les personnages qu'on suit et qui racontent l'histoire à travers eux... Le décor est composé de deux théâtres face à face : d'un côté le théâtre officiel, représentant tous les lieux du théâtre officiel mais où ne jouent aussi d'autres scènes, d'autres lieux, et de l'autre côté, le cabaret de « L'oiseau d'orage » où le théâtre révolutionnaire est en train de se faire

Marie-Françoise Audollent : Parmi les personnages, il y a ceux qui ont choisi de lutter par leur spectacle, ceux qui vont à « L'oiseau d'orage » et puis ceux qui en viennent à estimer qu'ils ne sont que des comédiens, que le spectacle n'a rien à voir avec la vie politique.

Comment s'est fait le travail des acteurs?

J.-Cl. B. : Ariane a écrit les scènes qui correspondent au cheminement de la vie d'Höfgen et d'Ulrich et là - s'il reste l'esprit du livre et les événements qui s'y passent - le scénario diffère beaucoup du roman. Ariane d'ailleurs ne s'est pas contentée d'écrire un scénario, elle nous a fait des propositions de scènes : certaines ont marché tout de suite, certaines ont dû être ré-écrites parce que nous étions incapables d'improviser

S.-M. : Chaque spectacle est intéressant parce qu'il arrive après les précédents, dont il diffère et dont il poursuit les recherches à la fois... Dans celui-ci, nous essayons de répondre à une question de jeu, posée par *l'Age d'Or*, que nous appelons la « 3e couleur »... Nous avons cherché à faire coexister avec les formes du Théâtre Chinois et de la Commedia Dell Arte, une 3e forme non masquée, exprimant, en profondeur, les contradictions des personnages

J.-Cl. B. : De toute façon, notre inscription dans le Théâtre du Soleil n'est pas seulement liée à la conception d'un spectacle, nos existences sont très liées, c'est une forme de vie collective : le spectacle, c'est notre moyen de vivre, d'exprimer ce que l'on vit et d'avoir un regard sur le monde

Propos recueillis par MICHELE COSTA-MAGNA

Méphisto - Le roman d'une carrière, *d'après le roman de Klaus Mann. Le spectacle débute au mois de mai à la Cartoucherie, route de la Pyramide, 75012 Paris.*

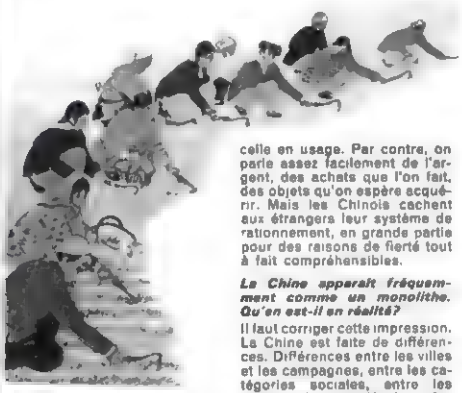
KLAUS MANN : Méphisto - *Ed. Denoël - 325 P 48 F*

Dans ce roman à clés, mettant en scène les intellectuels allemands à l'époque de la montée du nazisme, Klaus Mann (le fils de Thomas) a campé avec autant de précision que de finesse le personnage d'un acteur, son ascension et le mécanisme de sa compromission avec le régime. Dans sa préface, Michel Tournier signale que si le personnage représenté, comme on le dit, l'acteur Gustav Gründgens, il y a aussi en lui du cinéaste Veit Harlan, réalisateur du *Juif Suss* et de *La ville dorée*, qui avait plus que flirté avec le IIIe Reich..

LE PUZZLE CHINOIS

Après plusieurs séjours en Chine (dont l'un de deux ans à Canton de 1974 à 1976), Annette Wieviorka nous offre, avec *L'écureuil de Chine*, la relation intelligente d'une expérience dont elle n'élude pas les difficultés d'analyse.

Dans la nouvelle fournée d'ouvrages suscités par la Chine, ce témoignage original dénote un esprit critique, qui semble toujours manquer à certains simophiles obtus ou floués. L'auteur décrit aussi la manière dont la Chine se vit comme une passion et pourquoi le désespoir peut résulter de l'impossibilité de pénétrer véritablement un pays où presque rien n'est dit et où tout finit par ne pas se savoir.



Pourquoi la Chine?

Il existe un fantasme chinois. La Chine n'est pas un pays neutre, c'est un monde qui a toujours joué un rôle considérable dans l'inconscient collectif européen. On peut y projeter à peu près tout et n'importe quoi car c'est un pays que l'on connaît mal; plus l'écran est blanc et mieux on y plaque nos peurs et nos rêves. La Chine résiste à l'analyse, on ne parvient qu'à des lambeaux de compréhension, après avoir cru que tout allait se révéler simple et clair. Pourtant, avec de bonnes sources (quand les Chinois, eux-mêmes, ont la parole) et l'esprit libre, il est possible de reconstituer une partie du puzzle.

Ce puzzle comporte des pièces « tabous » impossibles à placer?

Les sujets tabous sont tous ceux qui touchent à la vie personnelle, à l'amour et à la mort, c'est beaucoup! Le puritanisme ambiant n'est pourtant pas spécifiquement maoïste, il remonte à la domination de la dynastie mandchoue. Au contraire, la manière d'occulter la mort est issue du nouveau régime. A toutes les questions que j'ai pu poser sur la manière d'enterrer les morts ou les survivances du culte des ancêtres je n'ai eu que des réponses très évasives. La politique devient aussi un sujet tabou pour peu qu'on veuille en discuter avec une problématique différente de celle en usage. Par contre, on parle assez facilement de l'argent, des achats que l'on fait, des objets qu'on espère acquérir. Mais les Chinois cachent aux étrangers leur système de rationnement, en grande partie pour des raisons de fierté tout à fait compréhensibles.

La Chine apparaît fréquemment comme un monolithe. Qu'en est-il en réalité?

Il faut corriger cette impression. La Chine est faite de différences. Différences entre les villes et les campagnes, entre les catégories sociales, entre les hauts cadres privilégiés et les masses, entre les jeunes et les vieux, entre les régions. Les Chinois ne parlent pas la même langue, celle en usage dans la région de Canton est aussi différente du pékinois que le français de l'allemand. De plus, à l'intérieur de chaque langue il existe des patois vivaces qui font qu'on se comprend mal d'un village à l'autre. L'unification est réalisée par les idéogrammes, par l'écriture, mais il existe encore un pourcentage d'analphabètes non négligeable, surtout chez les personnes âgées.

La Chine est toujours un modèle?

Pour moi, la Chine est totalement désinvestie de tout charisme politique. Ce n'est pas un modèle, probablement même pas un modèle pour les pays du Tiers-monde. Je suis déçue par ce qui s'y passe en ce moment, même si la fin de la libéralisation ne me surprend pas vraiment. Tant qu'on ne touche pas au parti unique et au centralisme démocratique, il ne peut y avoir de liberté réelle. Et les Chinois, comme n'importe quel peuple, ont envie de liberté.

Propos recueillis par MICHEL PIERRE

ANNETTE WIEVIORKA
L'écureuil de Chine
Presses d'aujourd'hui - 311 P ;42 F

DROLES DE BETES

Quand les hommes se rendent compte qu'ils exagèrent un peu avec leur environnement, ils se penchent avec attendrissement sur leurs frères inférieurs, les animaux.

Les animaux, ils en parlent surtout volontiers à leurs enfants : on ne compte plus les séries pour gosses qui décrivent les joies de l'insecte, la folie de l'écureuil et le cri du perdreau. La dernière en date, autour d'un petit personnage qui porte un immense chapeau rouge et dort dans une noix, est tout particulièrement réussie: *Les aventures de Yok Yok* comptent déjà six albums, que vous volerez sûrement à vos enfants, tellement le graphisme et la mise en couleur retiennent l'attention. L'idée centrale, très efficace pour un tout petit, est de décrire les jeux possibles avec l'animal. Pour habituer l'enfant à voir l'animal comme un être vivant avec les mêmes préoccupations ludiques que lui : c'est anthropomorphique, mais écologique.

Malheureusement, les rapports adultes-animaux sont bien plus angoissants... Rémy Chauvin, par exemple, s'interroge sur le monde des fourmis, dans *Des fourmis et des hommes*. Si ces petites bêtes devenaient encore plus intelligentes qu'elles ne le sont? Ce serait sans doute fini pour notre espèce... Ce thème habituel de film catastrophe est ici renouvelé par une volonté didactique évidente : chaque chapitre est entrecoupé d'informations, souvent inédites, sur les fourmis. Le regard de Chauvin est plein de sympathie pour ce petit monde qu'il préférerait presque aux hommes

C'est un peu la leçon, aussi, de *La bête du Vermont*. Robert Calder y réussit à évoquer magistralement la vie sauvage d'une meute... et on y apprend beaucoup sur les mœurs des chiens. S'ils partent en guerre contre les habitants du Vermont, ce n'est que légitime défense. Car il n'y a pas de mauvais chiens, juste de mauvais maîtres, explique Calder. Et la sauvagerie, c'est plutôt parmi les groupements racistes paramilitaires, les amateurs de combats de chiens, et les savants qui font de cruelles expériences sur eux, qu'il faut la chercher... Un livre qui devrait être lu par tous ceux qui aiment les chiens, et n'apprécient pas trop les hommes...

B.B.

Yok Yok - Le merle

Yok Yok trouve qu'il est vraiment très noir ce merle noir

La bête du Vermont

ANNE VAN DER ESSEN
ETIENNE DELESSERT
Yok Yok
Ed. Gallimard - Coll. Tournesol
Chaque volume : 30 P 9,90 F

REMY CHAUVIN
Des fourmis et des hommes
Ed. France Empire - 192 P 32 F

ROBERT CALDER
La bête du Vermont
Ed. Robert Laffont - 264 P ;40 F

Bo Diddley (Photo *Ciné rock*)

PAROLES DE ROCK

Peut-on écrire sur le rock? Oui, à deux conditions: si on s'est défoncé les tympans à en écouter et que ça continue, et si on parle d'autre chose avec.

Ce n'est manifestement pas le cas des pseudo qui ont signé (?) l'album *Music Stars*. Son jeune éditeur nous avait habitués à une meilleure production . Tout au plus apprendrez-vous, en le feuilletant, à faire une œuvre : Il suffit de téléphoner aux attachés de presse des boîtes de disques, de leur demander des photos de promotion, et de les rassembler par ordre alphabétique, sans un mot de commentaire. Hum...

Par contre, avec *Ciné-Rock*, de Jonhatan Farren, voilà quelqu'un qui connaît à fond son sujet et qui le développe avec un remarquable esprit de synthèse. Et cela donne une dérive à travers 25 ans de civilisation occidentale : Farren insiste beaucoup sur les rapports révélateurs que la musique entretient avec la société qui la secrète. 250 films analysés (souvent avec beaucoup d'humour), une trentaine décortiqués, de *200 Motels* à *Graine de violence*.

C'est une volonté que l'on retrouve dans un petit livre bien amusant que le Berroyer de *Charlie-Hebdo* a fabriqué en quelques jours pour les éditions Veyrier. En quelques jours, ça signifie qu'il ne faut pas s'attendre à un chef d'œuvre immortel, et qu'il y a faiblesses et remplissage. Mais Berroyer a du style. Et un bon gros talent. Il s'en sort bien. Il faut dire que ses sujets, s'ils ne l'ont pas trop aidé, — surtout l'inabordable Higelin — se prêtant à tous les délires : deux jeunes groupes de rock français bourrés d'énergie, Telephone et Starshooter,que Berroyer a suivis en tournée. Il n'a pris aucune note, alors il essaie de se souvenir tant bien que mal, il cause de sa grand-mère, de sa trouille en avion, il nous donne un petit poème, une recette de cuisine, un bout de contrat. Et sans y toucher, de Lyon à Lille en passant par Genève, il se fait le chroniqueur sur le tas de toute une jeunesse bizarre qui hésite entre la révolte et le conventionnel.

Peut-on écrire sur le rock? Oui, mais il faut surtout l'écouter : en fonçant sur le second 33 tours de Telephone : *Crache ton venin*. Ça bouge vraiment et les textes de chansons ne prennent pas les gens pour des ânes. Que demander de plus? Le *je ne sais quoi* du génie? Il y est.

B.B.

JONHATAN FARREN
Ciné-rock
Ed. Rock & Folk - Albin Michel
224 P /78 F

PILE GETARD - FACE NOGOOD
Music Stars
Ed. des Autres - 210 P /55 F

BERROYER
Rock and roll et chocolat blanc
Ed. Veyrier - Coll. Off - 190 P /42 F

TELEPHONE
Crache ton venin
Pathé Marconi - 2 C 070-14737

Générique de *Chorus* — *Bazooka* - TI S Dur

DU ROCK A LA TELE

Hier, pour tomber par hasard sur un enregistrement des Rolling Stones à la télé, il fallait s'envoyer des shows à la sauce Guy Lux. Mais aujourd'hui, on peut savourer du rock au petit déjeuner du dimanche matin.

Il y a encore peu de temps, je ne me levais jamais avant onze heures le dimanche matin... Mais aujourd'hui, j'ai fait des progrès. Je reste calé sous les couvertures jusqu'aux alentours de treize heures... Ce n'est pas complètement de ma faute, mais plutôt celle du poste télé posé sur la commode, là, en face du lit... Depuis juin dernier, dès que midi sonne, je l'allume, je mets la seconde chaîne, et j'ouvre toutes grandes mes oreilles. .

C'est l'heure de « Chorus », de trente-sept minutes de concert live, rock, folk, jazz et autres musiques qui vous donnent des démangeaisons dans les pieds même quand vous êtes allongé... Avec, en prime, un superbe générique signé Bazooka... Entre deux gorgées de thé, j'ai ainsi pu écouter Ian Dury, Jacques Higelin, Kevin Coyne, Devo, Jonathan Richman, Luther Allison, John Mc Laughlin, Siouxsie and the Banshees... et j'en passe et des meilleurs... Un tas de gens qu'on n'avait jusqu'alors vraiment pas l'habitude de voir surgir dans nos foyers par l'intermédiaire du pépère petit écran...

Il y avait bien eu des expériences comme « Pop 2 » ou « Juke Box », mais il ne s'était agi que d'expériences.

Mais voilà qu'il y a un an, deux habitués des concerts de la Porte de Pantin et des disques « import USA », Antoine de Caunes et le réalisateur Claude Ventura (ex-maître d'œuvre de « Pop 2 ») sont arrivés à caser à la direction d'Antenne 2 le projet d'une émission basée sur une recette très simple : la retransmission d'un concert enregistré chaque semaine dans la grande salle du Théâtre de l'Empire, avenue de Wagram à Paris.

Résultat : « Chorus », qui a ouvert la télé à la musique d'aujourd'hui et permet en plus d'aller écouter le samedi deux groupes jouer pendant une heure et demie, pour un prix assez modique. Généralement, le déplacement vaut le coup. Malgré un maigre budget, Antoine de Caunes et Claude Ventura font défiler sur leur plateau la plupart des grandes rock-stars de passage à Paris. .

Côté enregistrement, ils se donnent d'ailleurs un mal fou pour obtenir le meilleur son possible, soigner le tournage et compléter l'émission par l'annonce des concerts et des sorties de disques... En attendant de mettre un jour sur pied un véritable magazine mensuel de musique qui prolongerait cette première expérience de télé-rock..

F.L.

Steve Hackett au théâtre de l'Empire pour l'enregistrement de *Chorus*

CHORUS *Antenne 2 - Tous les dimanches à midi.*

LE CHARME OBSEDANT DU GRAND GUIGNOL

Si nous avons pu faire nos délices des films d'épouvante de Roger Corman ou de Terence Fischer, il serait tout à fait naïf de croire que l'horreur montrée et montée en spectacle a été l'apanage de notre génération. Sous sa forme théâtrale, nos grands-parents en firent une grande consommation, en fréquentant avec assiduité la salle du Théâtre du Grand-Guignol, sise rue Chaptal.

Produit composite que ce Grand-Guignol : il semble devoir autant au mélodrame et à la pièce de boulevard qu'au romantisme noir et à l'ambiance macabre du roman gothique. Une constante, pourtant : toutes les pièces qui constituent son répertoire ont pour point de départ un fait divers, avec ce partage manichéen entre bons et méchants qu'imposait la mythologie de l'époque. La Folie y est également à l'honneur : tandis que Charcot officie à la Salpêtrière (ne donnent-il pas magistralement l'hystérique en spectacle?), Binet, entre deux traités de psychiatrie, collabore avec André de Lorde pour monter *Les Invisibles*. Reposant sur un nombre limité de matrices dramatiques (par exemple le mari trompé ou l'amant éconduit qui prépare sa vengeance), le théâtre du Grand Guignol, par sa connaissance intuitive de l'inconscient et de ses effets, est bien la scène de l'*Inquiétante étrangeté*, l'*Unheimliche* qu'analysa Freud.

Parmi tous ses représentants (Lorrain, Marchès, Chaîne et Foley), le Grand-Guignol eut un chef de file : André de Lorde, fils de médecin, véritablement obsédé par la mort. C'est la figure attachante de cet artiste discret, curieux héritier des « petits romantiques », que notre ami François Rivière a le mérite de sauver de l'oubli.

O.B.

FRANÇOIS RIVIERE
GABRIELLE WITTKOP
Le Grand Guignol
Ed. Veyrier - Coll. Rêves antérieurs
144 P. 68F

AVEZ-VOUS TOUTE LA COLLECTION (A SUIVRE)

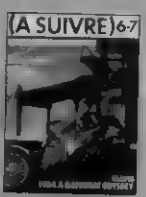
A SUIVRE N° 1

A SUIVRE N° 2

A SUIVRE N° 3

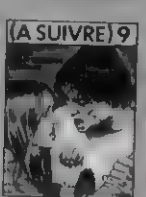
A SUIVRE N° 4

A SUIVRE N° 5



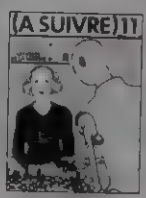
A SUIVRE N° 6-7

A SUIVRE N° 8



A SUIVRE N° 9

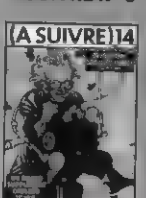
A SUIVRE N° 10



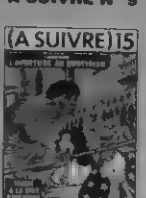
A SUIVRE N° 11

A SUIVRE N° 12

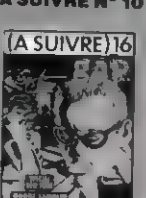
A SUIVRE N°13



A SUIVRE N° 14



A SUIVRE N°15



A SUIVRE N° 16

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions Casterman, 66, rue Bonaparte
75006 PARIS

Nom . Prénom .
Adresse .
Code postal . Localité
Profession . Date de naissance .
(facultatif)

Pour compléter ma collection, je désire recevoir

COCHEZ LA CASE CORRESPONDANTE

☐	(A SUIVRE) 1 ..... 10 F	☐	(A SUIVRE) 9 ..... 10 F
☐	(A SUIVRE) 2 ..... 10 F	☐	(A SUIVRE) 10 ..... 10 F
☐	(A SUIVRE) 3 ..... 10 F	☐	(A SUIVRE) 11 ..... 10 F
☐	(A SUIVRE) 4 ..... 10 F	☐	(A SUIVRE) 12 ..... 12 F
☐	(A SUIVRE) 5 ..... 10 F	☐	(A SUIVRE) 13 ..... 12 F
☐	(A SUIVRE) 6-7 ..... 12 F	☐	(A SUIVRE) 14 ..... 12 F
☐	(A SUIVRE) 8 ..... 10 F	☐	(A SUIVRE) 15 ..... 12 F
		☐	(A SUIVRE) 16 ..... 12 F

Je joins le montant, soit F (+ 20 % pour l'étranger)

NEAL ADAMS
CAUCHEMARS
Ed. du Fromage - 110 P /35 F

BERNI WRIGHTSON
LES MUTANTS
Ed. du Triton - 80 P /45 F

LA CREATURE DES MARAIS
Ed. du Fromage - 106 P /35 F

Du côté des miasmes infects, des golems argileux, des guerres délirantes, des sorciers nécromants, des vengeances impies, des satires, des enfants, des vieillards, des monstres, l'es « cauchemars » de Neal Adams, l es « mutants » et le « créature verte» des « marais » nauséabonds de Berni Wrightson se renvoient têtes tranchées et crânes antédiluviens...

On peut adorer comme détester ces histoires courtes (isolées ou « en série ») à chute systématique où l'horreur verte le dispute à l'humour macabre... Il y a une répétitivité des situations, chaque monstre ne pouvant se mesurer qu'à encore plus monstrueux, l'escalade de l'épouvantable ne pouvant être que l'abominable!

Pendant un moment il n'est pas désagréable de se laisser emporter par cette violence fantastique et morbide puis après, c'est comme de tout, on s'en lasse... Reste toutefois, comme un souvenir d'éternel cauchemar, les visages osseux éclairés par en~ dessous de Berni Wrightson.

M.C.M.

MADAME DE DURAS
OURIKA
Préface de Claudine Herrmann
Ed. des Femmes
72 P /25 F

La publication d'*Ourika* (paru en 1823 et tiré à 50 exemplaires) comble l'un de ces blancs laissés par la culture du côté de l'écriture des femmes, et l'on comprend très vite en lisant le texte pourquoi il a précisément été « oublié »... Chateaubriand disait de Mme de Duras qu'elle avait la sensibilité de Mme de Lafayette et l'intelligence de Mme de Staël et si *Ourika* fut très apprécié à l'époque, personne ne fut cependant dupe de sa portée politique.

L'auteur y fait le procès du colonialisme : Ourika est noire et si Mme de B. la sauve de l'esclavage et lui offre une parfaite éducation, elle n'en restera pas moins une étrangère et finira par en mourir.

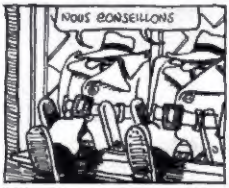
Mais la lucidité de ce personnage féminin ne se limite pas à sa propre situation : après s'être enthousiasmée pour la Révolution, elle en dénonce aussi les avatars. Plus étonnants encore : son soupçon à l'égard de la famille, le fait qu'elle ne tombe jamais dans les pièges de la revendication et qu'elle ne soit jamais placée dans des rapports de concurrence aux autres femmes.

Un très beau livre qui pourra enfin être diffusé et lu autant qu'il le mérite et dans lequel l'important travail de recherche effectué par Claudine Herrmann nous permet de comprendre tout ce que le texte recèle de la personnalité de Claire de Duras elle-même.

C.W.

TANTE LENNY PRESENTE
Ed. Artefact
108 P /38 F

La Hollandaise Tante Lenny présente une deuxième fois en album ses jeunes dessinateurs déchaînés dans des prestations moins centrées que les précédentes sur des préoccupations d'ordre exclusivement érotique. Le sujet n'en est pas banni pour autant, comme dans le dialogue final en plusieurs séquences du « chauve » et de la « chatte » d'Evert Gerardts. Lequel Gerardts raconte par ailleurs des mésaventures ressemblant fort à des souvenirs d'enfance, gentillets bien que sans innocence, mais ses histoires ne deviennent réellement folles et touchantes que lorsqu'entre en scène Olsen, l'éléphant mystérieux et le « all animals orchestra ».



Le dessin de Petl Buchel est plus séduisant dans « Shop talk » que dans « Mère en détresse »... Le « Titula » d'Harry Buckinx, histoire aux traits rétro de la femme qui voulait devenir oiseau, ne manque pas de charme, mais c'est Kamagurka, qui flirte avec l'absurde et sa logique, qui est le plus réjouissant.

Les autres ne sont pas mais non plus; ça dépend des goûts...

M.C.M.

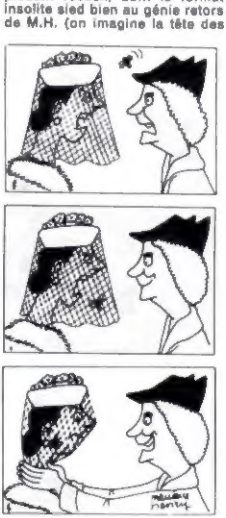
MAURICE HENRI
GAGS
Ed. Horay
160 P /35 F

Maurice Henry est un peu passé de mode, en France. Nos amis italiens paraissent l'apprécier davantage : ils ont, semble-t-il, mieux compris l'importance de ce surréaliste mordu par un démon qui avait l'air d'un ange. Celui du graphisme doux - entre Effel et Hergé - qui recèle en ses courbes amènes des richesses d'épouvante métaphysique.

Celui aussi dont les desseins les plus noirs s'associent toujours à une sorte de réflexion amusée sur le ressort même du gag, de son « mode d'emploi ». Il faut dire que Maurice Henry demeure un spécialiste du genre : il créa, en effet, avec deux amis du *Canard Enchaîné*, *Les Gagmen Associés* en 1939. Plus tard, tout en poursuivant une féconde carrière de graphiste - de caricaturiste, notamment - il contribua à l'essor du cinéma humoristique français en compagnie de son ami du *Grand Jeu*, Arthur Harfaux.

Les strips rassemblés dans le présent recueil, dont le format insolite sied bien au génie retors de M.H. (on imagine la tête des libraires!) parurent à l'origine dans *Le Figaro* (*Paris-Match* abritait bien cet énergumène de Cheval...). Ils ne constituent, sans doute, qu'un aspect de l'esprit de Maurice Henry, et pas le plus corrosif. Toutefois, cet album représente l'amorce d'une redécouverte de cet artiste complet, témoin remarquable d'une époque de folie dont le souvenir s'éloigne à grands pas.

F.R.



KENNETH PATCHEN
LE JOURNAL D'ALBION MOONLIGHT
Ed. Flammarion
368 P /45 F

En 1941 paraissait aux Etats-Unis un roman d'un genre encore mal défini, puisque la manière qui l'imprégnait ne devait que plus tard se mettre à sévir ici comme là-bas : le *Journal d'Albion Moonlight*, de Kenneth Patchen - poète et romancier né en 1911, mort en 1972 - restera sans doute comme l'un des tout premiers « récits éclatés » de l'histoire littéraire, et il convient, sinon de l'en glorifier abusivement, du moins d'aller voir comment cela se fait. Ecrit pendant la guerre, ce livre en exprime toute l'absurde logique, met en relief, de façon souvent drôle, assez rabelaisienne, la superposition d'événements tragiques et d'autres, presque conventionnels, échappés comme par miracle au cheminement des jours, à l'irrépressible labeur du temps.

Patchen dynamite à qui mieux mieux les vertus romanesques traditionnelles, et même si cela nous paraît moins excitant qu'il y a vingt ans, il faut convenir que son style ne manque ni de force ni d'élégance. Il y a beaucoup de poésie, de charme insidieux dans ce récit cruel, franchement désespéré, et dont on pourrait dire qu'il se moque finalement pas mal d'être éclaté, parce que ce qu'il y a de brisé, dans le livre, ce n'est pas seulement la structure, mais bien aussi - et surtout - la voix qui parle, et qui nous touche infiniment.

F.R.

CHIC ET PAS CHER

Le livre le plus paisible semble parfois se transformer en machine infernale. Des abeilles, des pourris et des hommes fleurissent en ce printemps des éditions de poche. Mais où sont nos sourires d'antan?

Robert Heinlein
***En terre étrangère* (Livre de Poche n° 7041)**

Il est à craindre que la démocratie ne soit plus exactement l'antithèse du fascisme. Les deux formules, en effet, commencent à présenter trop d'affinités, de procédés et de visées communs, pour que seul le hasard y soit impliqué.

Valentin Michaël Smith, élevé par les Anciens de Mars mais terrien d'origine, ne poursuit qu'un seul but : comprendre et survivre. Pareil à *Candide* et à l'*Enfant-bouc* de Barth, il ignore notre Mal et part en croisade en créant une religion synthétique de type érotico-empathique. « Tu es Dieu », dit-il à chacun. Et qui ne l'est pas? Etre de petits dieux, de petits rois! Individualisme? Elitisme? Ce n'est pas très démocratique, tout cela!

La contre-culture américaine des années soixante avait fait une bible de cet ouvrage, à côté de *Steppenwolf* de Hesse et du *Prophète* de Gibran. On l'avait classé non pas de gauche ou de droite, mais simplement d'autre part, de terre étrangère. Après l'avoir lu, vous ne serez pas meilleurs, mais soutenant différents, en ce sens que vous ne pourrez plus supporter de voir Marchais, Mitterrand, Ponia ou Chirac à la télé, sans aspirer furieusement à l'application radicale de cette sélection des espèces.

Keith Roberts
***Les Furies* (Le Masque SF n° 88)**

Délicieusement hitchcockien, ce roman-catastrophe s'inscrit dans la lignée traditionnelle de certaines œuvres de Ballard, Wyndham, Christopher. La surenchère y est confondante : des guêpes géantes s'attaquent à l'humanité, déjà amoindrie par un cataclysme nucléaire. La résistance s'organise tant bien que mal. De nouveaux mécanismes sociétaires se mettent en place. Le narrateur, Bill Simpson, décrit de l'intérieur, s'exprimant de cette voix désespérée des Orphées solitaires. Et son Enfer n'est autre que la douce et moelleuse campagne du Dorset, que je n'avais jamais ressentie si poétique, ni si inquiétante.

Ernst Jünger
***Abeilles de verre* (Livre de Poche n° 5243) et *Le cœur aventureux* (Gallimard l'Imaginaire n° 35)**

En histoire, quoi qu'on puisse dire de ses configurations et de ses acteurs, la nécessité est maîtresse. Le capitaine Richard, « individualiste à penchants défaitistes », examine son passé, son avenir, au gré de réminiscences désenchantées plus proches de Lawrence que de Remarque et se fait embaucher, au lendemain d'une fascinante guerre perdue, par l'industriel Giacomo Zapparoni, sorte de Howard Hughes du rinascimento.

Jünger, anarque, philosophe de l'histoire et entomologiste social, réussit, à travers un flot de notations sur l'homme, le temps, le style, l'énigme, la désinvolture, à nous passionner pour nos propres équivoques, nos déserts tartares et nos rivages syrtes. Ah! Régner sur un peuple d'abeilles.

Vladimir Arseniev
***Dersou Ouzala* (J'ai Lu n° 928)**

Loin de la foule déchaînée, Dersou, ironique trappeur des forêts sibériennes, promène sa course lumineuse au sein de l'hiver. Les couleurs de sa vie, et de l'ouvrage en fait, s'étalent en blancs, verts et ors roux au-delà du fleuve Amour.

Plus que l'ethnologie-fiction et l'appel des grands espaces, ce récit d'un cartographe, chantre de la taïga et des forêts vierges de l'Oussouri, décrit la chaleureuse amitié du vieux trappeur pour l'officier russe, que Kurosawa, dans son film admirable, nous avait esquissée.

ALAIN DE GUELDRE

les dossiers de l'étudiant
7, rue thorel, 75002 paris tél. : 236.94.41 - 236.98.99 - 233.92.87
NUMÉRO HORS SÉRIE
Le guide pratique de l'entrée dans la vie "active"
PREMIER EMPLOI 79
Illustré par Mathieu et Plantu
EN VENTE PARTOUT DÈS LE 9 MAI - 200 PAGES - 15 F
- Toutes les pistes pour un premier emploi
- Tous les concours administratifs
- Toutes les aides pour créer votre entreprise
- 20 PAGES D'OFFRES D'EMPLOI

Documentation gratuite sur toutes nos publications sur simple demande à L'ÉTUDIANT
7, rue Thorel, 75002 Paris - 236.94.41 - 236.98.99 - 233.92.87

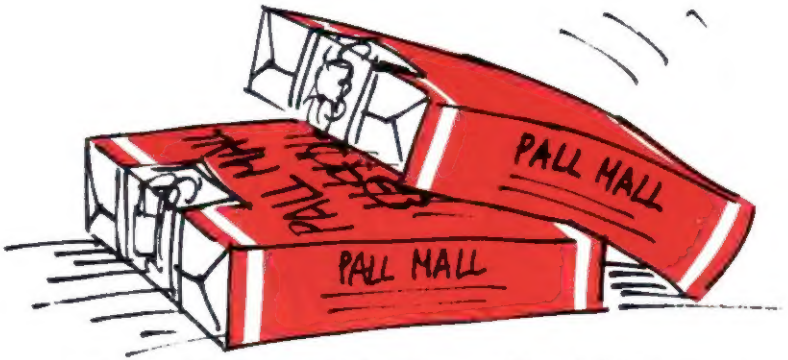
POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION LA RELIURE (A SUIVRE)

Conservez vos numéros avec la reliure spéciale, toilée sable et frappée au sigle (A SUIVRE).
Les reliures sont vendues par 2 et chacune peut contenir 6 numéros.
Pour les recevoir, retournez le bon ci-dessous.

BON DE COMMANDE :
à retourner à : CASTERMAN
66, rue Bonaparte 75006 PARIS

NOM : .....
PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
.....
CODE POSTAL : .....
LOCALITÉ : .....

Je désire recevoir ..... paquets de 2 reliures (A SUIVRE) au prix de 40 F TTC le paquet + 10 F de port = 50 F TTC
Prix Total ..... F TTC
Ci-joint mon règlement
(A SUIVRE)



PALL MALL : 20 cigarettes blondes.
American Tobacco Company.

Marlboro
FILTER CIGARETTES
FINE TOBACCOS
FILTER CIGARETTES
PM INC.
Marlboro
20 CLASS A CIGARETTES